

NOUVEAUX VOYAGES
EN ZIGZAG

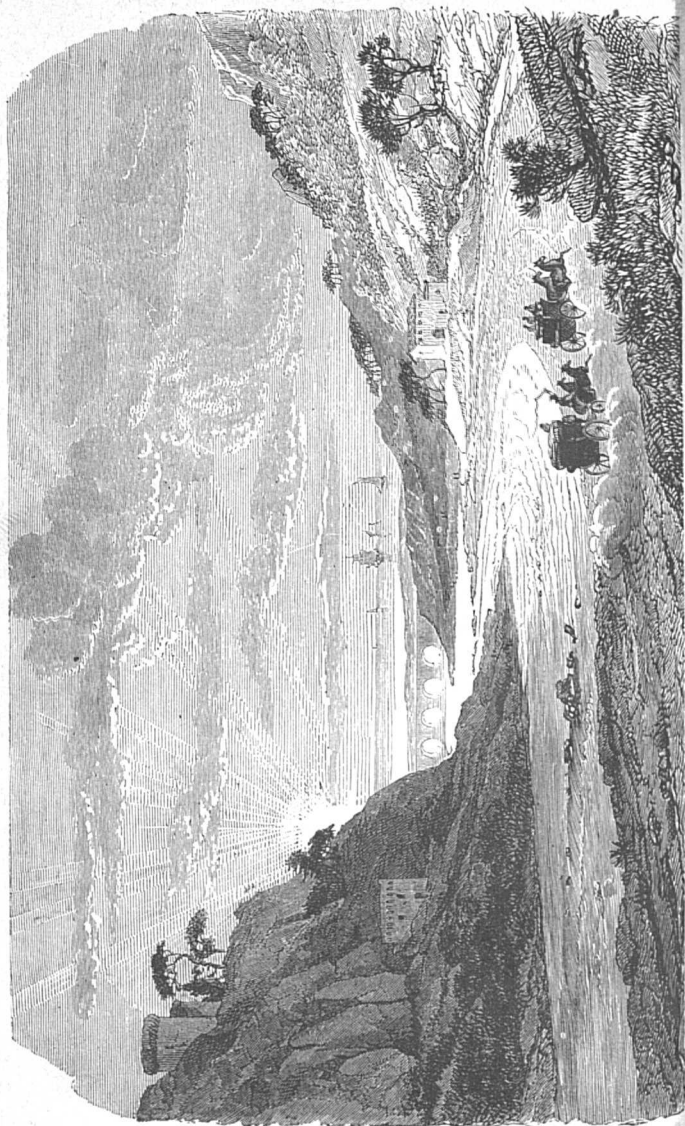
* *



4274

THE
LAW
OF
THE
STATE





3.50

NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG

A LA GRANDE-CHARTREUSE, AUTOUR DU MONT-BLANC

DANS LES VALLÉES D'HÉRENS, DE ZERMATT, AU GRIMSEL
A GÈNES ET A LA CORNICHE

PAR

R. TÖPFFER

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE

PAR

M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illustrés d'après les dessins originaux de Töpffer



1912

VOYAGE DANS LES VALLÉES D'HÉRENS, DE ZERMATT
AU GRIMSEL, A GÈNES ET A LA CORNICHE

R2003655645

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

TA 1797





NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG

VOYAGE AUTOUR DU MONT BLANC

TREIZIÈME JOURNÉE

Aujourd'hui nous devons gagner Viège d'abord, et de là nous acheminer jusqu'à Saint-Nicolas, dans la vallée de Zermatt. De nos deux guides, ni l'un, ni l'autre n'a encore visité cette vallées; néan-

moins ils sont pleins de la bonne volonté de nous y mener perdre, Rayat *le bleu* surtout. Le pauvre homme, en effet, n'a encore vu dans tout ceci qu'une grande fête dont il se trouve faire partie, et



la seule idée que nous allons le planter là pour nous amuser sans lui le contriste profondément. A la fin il est convenu qu'on le gardera, lui et *Mouton*; et que, puisque notre intention est de nous faire voiturier jusqu'à Viège, il va bien vite se procurer un char, afin d'utiliser, en l'y attelant, cette bête vertueuse. Pour Rayat, *le vert*, qui déteste les grandes fêtes, il sanctionne volontiers ces dispositions, et

le voilà tout à l'heure qui, monté sur Joude l'Isca-riot, s'achemine vers la capitale, son parapluie sous le bras et son feutre sur le nez. A toute créature le ciel a départi ses bons moments... c'en doit être un fameux pour ce mélancolique que d'avoir à se prélasser trois heures durant, au gros soleil, entre un mur de vignoble et une rive de fleuve, avec toute liberté de se cogner à l'un ou d'en finir dans l'autre.

Cependant nos chars sont prêts : l'un à longues échelles sur lesquelles on a disposé en travers des planches garnies de paille ; l'autre, simple char à bancs avec Mouton pour tirer et Rayat pour conduire. En vérité, pour qui peut supporter sans trop de peine l'inconvénient des cahots, ce sont ici les rois des chars, où le grand air qu'on refoule rafraîchit et ravive ; d'où le regard libre en tout sens ne manque ni un voyageur qui passe, ni un nénuphar qui flotte sur l'eau du fossé, ni le spectacle changeant des habitations, des prés, des coteaux ; d'où l'on plane, enfin d'où l'on règne, au lieu d'être étroitement emprisonné dans l'obscurité étouffée d'une boîte roulante... Que si la plaine est uniforme et rase, et la route plate et monotone, il reste encore la vue des bêtes qui trottent patiemment, l'oreille au fouet, la queue aux mouches ; il reste l'entretien du cocher qui n'est plus ici un postillon de relais, un conducteur cosmopolite, ou un voiturier intéressé, mais un simple manant de l'endroit, fertile en propos, amusant de rusticité, et qui vous renseigne sur

ce que vous aimez à connaître non moins par ses réponses nettes et sensées, que par le tour qu'il leur donne et la façon dont il les débite. Ces agréments sont si réels, à notre gré du moins, qu'ils ont fini par nous dégoûter des autres sortes de voitures, et que l'aspect seulement d'une berline, d'un coupé, mais surtout d'une diligence, nous étouffe à la fois de chaleur et d'ennui. Bon Dieu ! que sera-ce donc des wagons ! et aurons-nous bien ce privilège de mourir avant d'avoir été empilé dans quelqu'un de ces coffres à vapeur entre une nourrice assoupie et un courtaud bavard !

Il nous faut ce matin repasser le pont que nous avons franchi hier pour revenir coucher à Sierre. Au delà de ce pont la contrée change d'aspect ; l'on se dirait transporté soudainement sur quelque rameau des Apennins, là où croissent sur un sol ocreux ces élégants pins d'Italie dont le branchage orangé supporte avec tant d'élégante souplesse une cime à la fois sévère et vivement découpée. Plus de culture, plus d'habitations, mais une de ces solitudes où l'imagination place d'elle-même un chevrier nonchalamment étendu à l'endroit où le soleil l'a surpris vers le milieu du jour ; une halte de bohémiens accroupis à l'ombre autour de leur marmite fumante, ou bien encore d'équivoques figures qui stationnent attentives sur la lisière d'un bois. Lorsqu'au sortir des végétations touffues, des côtes cultivées, des ruisseaux qui murmurent entre leurs verts rivages, l'on traverse ce désert où le gracieux

se marie au stérile et le riant au sauvage, l'on éprouve l'impression d'un charmant contraste, et l'on se persuade toujours davantage que notre contrée, que nos environs unissent à la richesse des sites la variété aussi ; que le Valais en particulier fournirait à lui tout seul de quoi défrayer en objets d'étude et en thèmes de composition toute une école de paysage. Au surplus nos artistes, depuis quelques années, connaissent le chemin de cette solitude, et il en est qui en ont rapporté des études peintes sur place dont le neuf et frappant caractère ne peut manquer de s'empreindre prochainement dans leurs ouvrages.

Au-dessous de ces apparences de la campagne, qui, sous le nom de paysage enchantent notre regard et ravissent nos sens, il y a toujours une cause naturelle ou humaine qui les a produites ou qui en a été l'occasion. Or cette cause, tantôt saisissable à première vue, tantôt obscure, complexe ou mystérieuse, est toujours aussi intéressante à reconnaître qu'elle est attachante à rechercher : en telle sorte que nous ne saurions dire, pour notre part, quelle est la limite non pas de regard, mais d'esprit, de pensée, mais d'interne et contemplative méditation au delà de laquelle cesse d'exister ou de pouvoir s'étendre indéfiniment encore le charme d'un paysage ; soit qu'il s'offre à nous dans la nature, soit surtout lorsqu'un peintre habile s'est chargé d'en faire sur la toile une expressive interprétation. Je vois ici des mamelons de terre ocreuse que recouvre comme

d'un vêtement lacéré un gazon maître et interrompu par places; je vois des arbres d'une seule sorte, qui, le long des rampes les moins stériles, ont fait monter leurs rejetons jusque par-dessus ces mamelons dont ils couronnent la crête de leurs troncs innombrables : et, certes, il y a dans tout ceci assez d'harmonie dans les couleurs, assez de grâce dans les formes, assez d'éclat et de majesté dans ces cimes noires et pressées qui se balancent sur un ciel tantôt riant, tantôt sourcilleux, pour que, rien que par le sens déjà, j'admire, je goûte, je jouisse. Mais, en outre, ce sol sablonneux et pailleté, ces déchirures, cette stérilité, ont une cause naturelle que j'entrevois dans le travail visible du fleuve ou du torrent ; cette solitude, cet incessant assaut des arbres sauvages, cette magnifique mêlée de rameaux qui s'enchevêtrent ou se fuient ou se menacent librement, toutes ces circonstances se rapportent à l'absence de l'homme, qui a fui ces landes ingrates pour aller arroser de ses sueurs des champs qui rendent et des sillons qui récompensent. Et si les couleurs, les formes, les apparences, en un mot, de cette campagne sont bien comme les signes, comme la langue elle-même, qui, en me disant toutes ces choses, éveille en moi le sentiment, remue la pensée, secoue la réminiscence, ne suis-je pas passé désormais de la jouissance des sens à celle de l'esprit, et qui pourra dire alors jusqu'où, d'impression en impression, cette jouissance de l'esprit pourra être portée ? Qui pourra dire jusqu'où il ap-

partient au peintre, s'il sait parler cette langue, en choisir, en assortir, embellir les accents, d'enchanter et de ravir mon âme? Ainsi plus on y réfléchit, plus on s'observe soi-même et plus on demeure convaincu que la peinture est, non pas une représentation, mais un langage; qu'un paysage est, non pas une traduction, mais un poème; qu'un paysagiste est, non pas un copiste, mais un interprète, non pas un habile diseur qui décrit de point en point et qui raconte tout au long, mais un véritable poète qui sent, qui concentre, qui résume et qui chante.

Et à ce point de vue, pour le dire en passant, on s'explique à l'instant et pleinement pourquoi l'on voit si souvent le paysagiste, qui est donc au fond un chercheur de choses à exprimer bien plus qu'il n'est un chercheur de choses à copier, dépasser tantôt une roche magnifique, tantôt un majestueux bouquet de chênes sains, touffus, splendides, pour aller se planter devant un bout de sentier que bordent quelques arbustes étriqués; devant une trace d'ornières qui vont se perdre dans les fanges d'un marécage; devant une flaque d'eau noire où s'inclinent les gaulis d'un saule tronqué, percé, vermoulu..... C'est que ces vermoulures, ces fanges, ces roseaux, ce sentier, qui, envisagés comme objets à regarder, sont ou laids, ou dépourvus de beauté, envisagés au contraire comme signes de pensées, comme emblèmes des choses de la nature ou de l'homme, comme expression d'un sens plus étendu et plus élevé qu'eux-mêmes, ont réellement ou peuvent

avoir en effet tout l'avantage sur des chênes qui ne seraient que beaux, que touffus, que splendides. Que si d'ailleurs cette expression des lieux est purement humaine, comme il arrive dans ces cantons envahis par une culture d'industrie ou de luxe, dans ces localités sillonnées de constructions, de murailles et d'usines, il n'y a plus de paysage dans le sens artistique du mot, parce que dans ce champ à la fois exclusif, circonscrit et familier, le sentiment et la pensée ne trouvent ni d'espace, ni de jeu, ni d'exercice. Que si au contraire cette expression des lieux est purement naturelle, comme il arrive sur les sommités glacées des Alpes, dans les mers polaires, dans les contrées inhabitées et inhabitables, pareillement il n'y a plus de paysage, parce que les apparences de cette nature sont des faits et non plus des signes; en telle sorte que si le regard, si la curiosité elle-même s'y appliquent, ni la pensée, ni le sentiment ne reçoivent l'éveil d'objets qui n'ont de relations qu'avec eux-mêmes. De là vient que le vrai paysage, le paysage artistique, se rencontre là seulement où s'entremêlent, où se confondent, où se heurtent ces deux sortes d'expression, l'humaine et la naturelle, et aussi bien dans les plaines brumeuses de la Flandre que sur les montueux rivages du lac Albano. De là vient que les ruines, le délabrement, la vétusté, tout ce qui signale à la fois le cours du temps, la patiente opiniâtreté de la nature, l'incessant combat de l'homme, en ajoutant à la richesse d'expression, ajoute à la saveur du paysage

et en accroît la poésie. De là vient que, même alors que le thème d'un paysage est heureux, plus l'exécution en est strictement imitative, plus il y a d'exactitude réelle et de vérité servile, moins aussi il a d'expression poétique : car, si, d'une part, comme imitation, cette copie est infiniment au-dessous du modèle dont elle n'a ni l'ampleur, ni la vie, ni l'expressive et changeante physionomie, d'autre part, comme poème, elle est nécessairement froide, muette, morte ; et si tout s'y rencontre à la vérité de ce qui frappe les yeux, rien ne s'y découvre, ne s'y devine, ne s'y pénètre de ce qui attache l'âme ; chaque touche, au lieu d'y être un éveil de pensée, de sentiment, ou d'impression, n'y est plus qu'un rappel pur et simple de l'objet. De là vient enfin que les Flamands sont les premiers paysagistes du monde, précisément en ceci que leur faire, qui est bien loin d'être tout vérité, est en revanche tout expression, plus fin, plus accentué, plus figuré, plus poétique qu'aucun autre, et si éloigné d'être servilement imitatif de la nature, que c'est par lui au contraire que nous apprenons à voir, à sentir, à goûter, dans une nature d'ailleurs souvent ingrate, ce même charme que respirent les églogues de Théocrite et de Virgile. Cette opinion-ci heurte un peu l'opinion reçue ; mais que l'on veuille bien considérer qu'elle s'accorde avec le sentiment universel, qui parle plus haut et plus clair encore que l'opinion reçue. Où sont les maîtres plus aimés, plus prisés sous le rapport d'une exécution expressive, sentie,

profondément simple, naïve et pittoresque, que ne le sont Potter et Karl du Jardin? Où sont les fins amateurs, les connaisseurs poètes, les possesseurs affectionnés qui, obligés de vendre, ne se défont pas de tout le reste de leur collection avant de se séparer de leur Karl ou de leur Potter? Il y a des hommes qui ont ou qui se piquent d'avoir le sens des beaux-arts et qui peuvent néanmoins sentir ou apprécier diversement Corrège, les Carrache, Raphaël lui-même; mais, parmi ces hommes, que l'on nous en montre un seul qui, à l'égard de Potter, à l'égard de Karl du Jardin, osât, qu'il sente ou qu'il ne sente pas ces maîtres, ne pas s'en montrer entiché, épris, ou tout au moins admirateur! Et, pour le dire en passant, quand on veut s'assurer si un particulier introduit dans une galerie de tableaux a quelque intelligence de ce qu'il y vient voir, ce n'est pas un chef-d'œuvre de l'école italienne qu'il faut lui montrer : l'épreuve dans ce cas pourrait n'être pas décisive..... c'est un bout de peinture flamande, crasseuse souvent, grise presque toujours, mais fine, spirituelle, délicatement expressive et toute de sentiment; si, à cette vue, le voilà qui pose son chapeau, qui prend le tableautin, qui l'approche du jour, qui s'en enchante.....

Dignus intrare;

et il ne reste plus qu'à lui faire de son mieux les honneurs d'une collection qu'il est digne de voir et capable d'apprécier.

Ceci n'empêche pas qu'à deux lieues de Sierre voici venir sur un chariot un gros bonhomme qui, à notre vue, arrête, recule, tourne court, et finalement repart au grand galop dans la direction de



Tourtemagne. Au beau milieu du tourbillon poudreux que soulève l'attelage, et droit sous les naseaux de la jument, un grand maître chien noir vire, revire, bondit, aboie tout à la fois ; puis, se lançant avec la vitesse d'un trait dans l'onde vaseuse du fossé, il en ressort bien vite pour retourner à son tourbillon, et le revoilà blanc comme un pénitent.

Nous apprenons de notre cocher que ce particulier et son chien n'est autre que l'aubergiste de Tourtemagne. Frappé tout à coup de l'idée que peut-être nous allons déjeuner chez lui, il vient de remettre à une autre fois son grand voyage d'Amérique, pour aller tout courant nous quêter du beurre et nous griller du café.

Plus loin c'est une bergère qui tricote en suivant sa vache le long des touffes d'herbe dont la route est bordée. Le soleil qui frappe sur son visage basané, et ses cils fauvés ombragent un regard à la fois sauvage et timide. Potter, où êtes-vous ? car c'est ici ce que vous aimez ; et en effet, dans une pareille figure, ainsi peignée, ainsi accoutrée, ainsi indolente et occupée, pauvre et insouciant, respire dans tout son charme la poésie des champs. Mais cette poésie, il faut un maître pour l'extraire de là belle, vivante et vraie tout à la fois ; sans quoi vous aurez ou bien une Estelle à lisérés, qui ne rappelle que romances et fadeurs, ou bien une vilaine créature, qui ne remue que d'ignobles souvenirs.

Plus loin c'est un bon curé qui, la robe ouverte, le tricorne sur l'œil et le fusil en bandoulière, s'en va à la chasse en compagnie de deux paroissiens et de trois chiens courants. A leur air de fête et de gaillardise, ces camarades font envie ; sans compter qu'ils vont dans les bois se pourvoir tout ensemble d'un appétit d'enfer et d'une chère de chanoines. Nous saluons. Bientôt ils tirent sur la droite, et l'on n'aperçoit plus que leurs têtes qui dépassent

les hautes herbes d'une prairie marécageuse.

Plus loin... c'est Tourtemagne, et le déjeuner qui est tout prêt; nous aussi. Pendant que le chien a cessé son vacarme pour s'étendre en travers du seuil; pendant que les reflets du soleil du dehors



réjouissent la salle et dorent la nappe, nous procédons paresseusement aux douceurs de ce repas. Ce n'est pas ici sans doute cette faim canine des Mayens, attisée par trois heures de marche montante derrière un roussin chargé de cruchons et de viandes froides; mais c'est un plaisir d'autre sorte, moins vif mais plus savouré, et qui s'embellit de l'idée qu'on va n'avoir plus qu'à se prélasser sur un cha-

riot, au lieu de monter à son faite par le souvenir des fatigues que l'on vient d'endurer. Variété charmante, et n'est-on pas heureux, lecteur, quand, sans plus de frais, et rien qu'en vertu de quelque diversité d'allure, d'une façon, l'on déjeune admirablement et, de l'autre façon, admirablement encore!

A peine nous sommes-nous remis en route que c'est, dans les deux chars, un sommeil général; les têtes se choquent, les épaules se heurtent; aucuns s'affaissent qui servent aux autres d'oreiller débonnaire ou de pailleasse bien commode; et si, à cette heure, nos chevaux prenaient fantaisie d'aller paître dans la prairie voisine, qui que ce soit n'y ferait obstacle. Mais bien heureusement, où le cocher dort, les chevaux continuent d'obéir au timon, pour ne s'arrêter que devant l'écurie, et c'est ce qui fait que l'on ne rencontre pas plus souvent sur les grands chemins des parties de plaisir noyées dans l'eau du fossé, ou des Absalons pendus aux arbres de la forêt. A notre réveil, il se trouve que le ciel, ce matin si radieux, a tourné au sinistre; et la pluie commence à tomber au moment où nous arrivons à Viège.

Viège, en allemand *Wisp*, est un petit amas de maisons lézardées, qui masque l'étroite entrée de cette vallée de Zermatt que nous nous proposons de visiter. On y trouve une boutique où les cochers se pourvoient en passant de mauvais tabac, et l'auberge du *Schwal blanc*, où les touristes ne s'arrêtent jamais. Nous nous y arrêtons cependant, car,

las un peu de nous engager dans des gorges sauvages pour y affronter l'intempérie qui rince, et la brise qui voile, nous ne savons trop quel parti prendre. Toutefois, comme, dans une tournée surtout, l'incertitude est mère de l'ennui et de la démoralisation, M. Töpffer ne tarde pas à convoquer ses compagnons en Landsgemeine, et là il est arrêté à la majorité des suffrages qu'il ne faut ni s'aventurer à cette heure dans la gorge sauvage, ni poursuivre du côté de Brigg, mais qu'il faut demeurer cet après-midi à Viège, y coucher même, afin d'être prêts à partir pour Zermatt, si le temps, après s'être amélioré dans la soirée, venait à présager pour le lendemain une radieuse aurore. Ce parti une fois pris, l'on colonise. *Coloniser*, c'est voir les hôtes, apprécier les ressources, assurer le repas, la couchée; c'est surtout, au sortir de l'incertitude, se moraliser par la résolution et l'activité, et après avoir fatigué ses membres, donner au repos des instants que l'entretien, les jeux, l'agréable loisir de dessiner, d'écrire ou de lire, font trouver trop courts. Coloniser, quand on est nombreux, amis, jeunes, gais, éreintés, c'est de toutes les petites fêtes qui peuvent s'improviser partout, mais bien mieux encore dans une petite hôtellerie de village ou de montagne, l'une des plus aimables que nous sachions. Reveredo, Lostallo, Domazo, Dissentis, et tant d'autres trous où nous confina la pluie, quels moments bien remplis, quelles jolies heures nous avons coulées sous l'hospitalier abri de vos hum-

bles auberges, lorsque, réunis dans quelque salle enfumée, nous trouvions dans notre mutuel commerce, dans la mise en commun de nos ressources, dans ce que suggérait à chacun de nous un industriel bon vouloir, de quoi conjurer les privations et les contrariétés ! Jeux, loteries, croquis à achever, lettres à écrire, insectes à classer, tout venait à la file, et nos hôtes eux-mêmes finissaient par ne rien comprendre à des voyageurs que l'orage ne contriste pas, et que la pluie, en continuant de tomber à verse, semble regaillardir de mieux en mieux. A Lostallo, il y avait une épinette, mais celui qui la touchait est mort depuis, et le son de cet instrument résonne encore à notre oreille, comme la lointaine et mélancolique voix de cet enfant si aimable, si heureux alors, qu'aujourd'hui la tombe recouvre.

Que la musique affecte diversement selon le lieu, l'heure, l'entourage, la disposition ! En certains moments, toute magnifique qu'elle puisse être, elle importune, ou encore elle n'est qu'un agréable bruit ; dans d'autres moments, tout humble qu'elle soit, elle délasse, elle récrée, elle ravit le cœur et les sens, et semble être à la fois le plus tendre et le plus éloquent des parlers. Mais en voyage, à l'arrivée, au moment où, rendu de fatigue, vous venez de vous poser sur la chaise, sur le banc, sur le premier bout de table qui s'est présenté, alors le thème le plus simple, joué sur le plus usé des clavecins, cause, à la seule condition

que l'instrument soit d'accord, la plus vive impression de douce surprise et d'intérieure jouissance. Chose singulière, la débilité même des sons, surtout ce timbre félé mais vibrant de l'épinette, en voilant la mélodie, l'assortit à votre besoin de calme; en sorte que cela justement qui provoquerait les dédains d'un dilettante de casino vous arrive comme l'insinuant accent d'une bonne sirène qui caresse votre lassitude.

Nous ne sommes pas une dilettante de casino, nous ne sommes pas même un dilettante, et la preuve, c'est que notre passion, notre avidité de musique, bien plus gloutonne que délicate ou raffinée, se satisfait mieux encore au moyen des airs les plus communs joués cent et cent fois avec une simplicité sentie, qu'elle ne se rassasie en allant écouter dans les casinos et dans les salles de concert les incomparables de l'époque. Ici l'apprêt nous glace; l'exécution trop compliquée ou trop remplie de difficultés admirablement vaincues nous distrait du thème primitif; la composition elle-même d'une facture savante et d'une sublimité trop haute n'est communément pas à notre portée; sans compter ces dandys, graves par ton, écouteurs par vanité, dont la présence dans le temple de l'art nous incommode comme ferait une profanation, sans compter non plus ces douairières qui étalent leur dilettantisme en miaulant des bravos et en marquant la mesure de la plume ébranlée de leur béret... Non! en fait d'art, en fait de poésie, et pour que je goûte ces

choses que je trouve, moi, si belles, si émouvantes, si faites véritablement pour qu'un homme sérieux en recherche l'approche, et l'action, et l'empire, il me faut préalablement que toutes ces vanités aient été balayées, que ces tons, ces airs, ces falbalas, cette séquelle de prétentions dans celui qui joue et dans ceux qui écoutent aient disparu bien loin; il me faut que, du trépied, si fruste soit-il, et de bois, si l'on veut, s'échappe simple mais expressive, imparfaite mais naïve, la voix mélodieuse, et que, dans ces gens qui m'entourent, je sente, non pas des automates gourmés et des femmelettes en montre, mais des fidèles, des semblables en qui circule ce même plaisir, ce même ravissement qui me possède. Aussi, la musique des théâtres nous plaît-elle tout autrement que celle des concerts; aussi... l'oserons-nous dire, la musique des rues elle-même, oui, la musique des rues, pour peu qu'elle soit passable, nous attire, nous charme, et bien souvent nous enchaîne à la suivre de carrefour en carrefour. Là, en effet, une, deux voix, quelquefois agréables, souvent ingénues, rarement gâtées d'affectation prétentieuse; une guitare fêlée, dont l'accompagnement doucement monotone soutient sans distraire; un choix de beaux airs empruntés aux compositions des grands maîtres, et ramenés en quelque sorte à leur plus grande simplicité d'expression, enfin, et surtout, autour de moi, ceux-là seulement que cette mélodie attache, captive, émeut, et dont la jouissance qui se remarque dans leur visage, dans leur

regard, dans leur attitude, accroit et complète la mienne. Ah ! certainement, s'il était possible que les grands artistes, au lieu de pratiquer leurs rares talents devant une tourbe d'élégants blasés, les promènassent de ville en ville et de rue en rue pour faire jouir la multitude, ce serait là, des musiques, la plus belle, la plus puissante ; et, au lieu qu'ils vont étriquant leur art pour se conformer au goût d'un public qui veut des tours de force et des miracles, bien plus qu'il n'est capable de goûter des chants délicatement expressifs ou vigoureusement éloquents, ils en élargiraient la base et en retrouveraient les filons perdus, rien qu'en voulant complaire à des masses neuves, simples et impressionnables. C'est le dilettantisme qui tue la musique.

A Sesto Calende, on passe le Tessin sur une vieille barque où se tenait, il y a peu d'années encore, un chanteur aveugle. Au bruit cadencé de l'aviron, et pendant que le lourd navire rampe lentement des escarpements brûlés de la rive lombarde aux touffes verdoyantes de la rive piémontaise, cet homme frappait d'un grossier archet sur un violon à trois cordes, et entonnant d'une voix rauque de rustiques ballades, il avertissait ainsi le passager d'avoir à lui payer son obole. C'étaient des sons, d'abord durs et choquants pour des oreilles faites à de plus doux concerts ; mais c'était une musique bientôt, musique mâle, sévère, profondément mélancolique, et dont le charme, se mariant à celui du site, du ciel, du fleuve, après avoir pénétré

jusque dans le cœur, finissait par le remplir tout entier. A des personnes qui avaient fait cette traversée, j'ai demandé depuis si elles avaient entendu l'aveugle, et, sur le nombre, deux, sans plus, réjouies déjà par cette question, qui leur indiquait



qu'elles n'avaient pas été seules à le remarquer, m'ont confié que peu de fois dans leur vie elles s'étaient senties aussi atteintes, aussi remuées que par le chant de ce mendiant. Ce que je cite pour montrer que cette ânerie qu'il y a pour des gens comme il faut à goûter une musique pareille ne laisse pas que d'être une distinction, puisque encore n'est-elle pas commune.

Quoi qu'il en soit, à Viège, il n'y a point d'épignette, et l'hôte est absent; mais n'importe, un mon-

sieur se présente, qui le remplace avec avantage peut-être : c'est un pensionnaire de l'hôtel, gros petit bonhomme, instruit, d'excellent ton, et qui sait, tout en se faisant notre serviteur, se maintenir notre égal. Mis au fait de nos projets, il nous donne des renseignements utiles, et s'en va nous chercher des cartes admirablement détaillées des vallées environnantes et de la chaîne du mont Rose. Lui-même, ingénieur apparemment, a travaillé et travaille encore à la confection de ces cartes, ce qui n'empêche pas qu'il s'aide aussi à la confection de notre repas. Pendant qu'il est à son œuvre, nous vaquons à la nôtre. Quelques sédentaires occupent la salle, et, comme tout à l'heure la pluie a cessé de tomber, des amateurs s'en vont faire sur la grande place une partie de quilles, tandis que d'autres, s'attelant au chariot de Rayat, se sont constitués chevaux de poste au profit de leurs camarades, et galopent à l'envi du côté de Brygg et retour. Pour Shall, avant de participer à ces courses olympiques, il s'est acheminé vers la boutique pour s'y acheter du caramel. « Je voulué, dit-il à l'homme, diu calomel. » Heureusement l'une des substances est aussi inconnue que l'autre dans l'endroit, en sorte que Shall se borne à empletter pour le compte de M. Töpffer, et d'ordre précis, quatre crayons détestables, tels, en un mot, qu'on peut se flatter d'en trouver à Viège.

Voici pourquoi. A la façon de certains qui sont sujets à s'en prendre à leurs outils de ce qu'ils font de la mauvaise besogne, M. Töpffer se trouve pour

l'heure radicalement brouillé avec ses brookmans, ses dickinsons, ses newmans et toute la plombagine anglaise. Il leur reproche de s'émousser au grand air, de foisonner au soleil, et de faire des pâtes là où il voudrait de légers frottis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pour croquer rapidement et avec quelque finesse d'après nature, surtout des montagnes, c'est-à-dire des objets éloignés où il s'agit d'indiquer et de teinter beaucoup de détails, sans que ces détails paraissent rapprochés, ces pâtes anglaises, molles déjà de leur nature, et que la chaleur, le vent, l'humidité, qui agissent dans le même sens sur le grain du papier, amollissent encore ne valent pas ces pâtes beaucoup plus communes, mais sèches, sobres, rudes, qui tiennent la pointe et qui donnent des hachures à la fois déliées et grisâtres. Au moyen de ces pâtes-là, sur un trait d'ailleurs vivement accusé de rocs, de sapins, de pâturages, on passe hardiment des teintes qui sont réellement d'autant meilleures et plus fuyantes que la mine est fine de dureté et terne de pâleur. C'est bien pourquoi M. Töpffer a dit à l'Anglais Shall : « A bas Brookman ! et procurez-moi des dickinsons de Viège. »

Croquer, ce n'est pas étudier ; c'est reproduire de sentiment, autant que possible, le sens, la pensée, l'expression d'une physionomie, d'un groupe, d'une attitude, s'il s'agit de figures, d'une gorge, d'un bouquet d'arbres, d'un sol bossué, broussailleux, rocailleux, humide ou brûlé, stérile ou

parsemé de touffes et d'arbustes, s'il s'agit de paysage. Et alors, plus en ceci l'outil seconde la prestesse d'exécution, moins il demande d'être ménagé ou surveillé, mieux s'accomplit l'objet du croquis. Hésiter, reprendre, mettre trois traits pour un; embrouiller, emmêler, faire des pâtés, puis s'y retrouver que bien que mal, tout ceci, dans le croquis, est non seulement passable, permis, mais agréable et expressif; ce qui ne l'est pas, selon nous, c'est d'effacer pour refaire, c'est d'assurer ses lignes par quelque procédé de règle ou d'équerre, c'est d'arriver là, où il ne fallait que tendre à l'expression claire et vive, à la représentation nette et froide; car, de cette façon, l'on n'aboutit qu'à manquer le charme du croquis, sans avoir atteint au charme du dessin.

Aussi, quand vous voyez au coin d'une prairie ou en face d'un clocher un gentleman bien pourvu de gomme élastique, qui défait, qui refait consciencieusement; qui au bout de cinq, de quinze minutes, n'est encore parvenu qu'à aligner des parallèles et à tracer bien fidèlement l'angle d'un toit, dites : Celui-ci sera quelque jour un grand peintre, je ne m'y oppose pas; mais il est à cette heure un pitoyable croqueur. Pendant qu'il aligne, pendant qu'il fait et défait, l'impression, s'il l'a eue, s'est dissipée; la vue d'ensemble a disparu; le sentiment, l'amour, s'est changé en scrupule géométrique; nous aurons des objets, et nous n'aurons ni paysage ni croquis. Amant transi, au lieu de brusquer une vive caresse

il s'est fait civil et composé; les faveurs de cette nature ne sont pas pour lui.

Que si, au contraire, vous voyez sur la lisière d'une forêt, ou en face d'un escarpement ombragé de grands hêtres un amateur qui, hâtif et comme

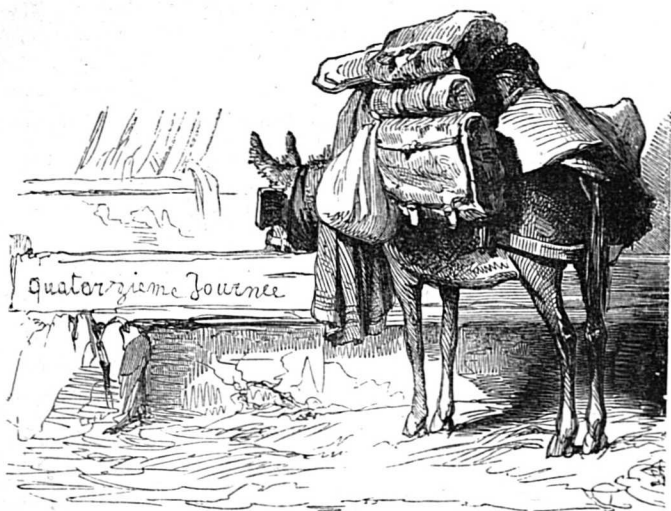


avide d'attraper au vol, trace, retrace, accuse, affermit, embrouille, débrouille, et s'efforce de fixer sur son carré de papier une image, un rappel, une ombre de la scène qui charme son regard, en telle sorte qu'au bout de cinq, de quinze minutes, et tout malcontent ou désespéré qu'il soit, un ensemble, une intention, une pensée se saisisse dans ce qu'il vient de crayonner, dites : Celui-ci pourra ne devenir pas un grand peintre, mais il est à cette heure déjà un intelligent croqueur; sa muraille penche et son

arbre est trop court ; mais son roc'ombrage, son sol fuit, ses rameaux recouvrent, son ciel éclate ou sourcille : nous n'avons pas des objets, mais un paysage ; pas des feuilles, mais du feuillage ; pas une inexacte copie, mais un croquis fidèle. Amant épris, au lieu de s'attarder en trop discrètes approches, il a laissé sa flamme se trahir, son amour parler, et on l'a payé de quelque retour.

Mais c'est l'heure de nous rendre à table, où le pensionnaire va nous servir. Ce monsieur, une serviette sous le bras, va, vient, change d'assiettes, dispose les plats, dessert l'entremets, apporte le rôti, tout en nous entretenant des choses du pays avec une politesse sans familiarité. Vraiment il y a des gens qui savent tout faire sans déroger, comme il y en a qui ne parviennent pas à s'élever, si haut qu'ils grimpent.





Mouton, MULET DE RAYA

QUATORZIÈME JOURNÉE

Que nous avons bien fait d'attendre à Viège, en allemand *Wisp* ! Aujourd'hui, pas un nuage ne flotte dans toute l'étendue du firmament, et au fond de cette gorge, hier obscure et fermée, des cimes, ici encore enveloppées d'ombre, plus haut frangées des scintillantes clartés du lever. Comme à Sion, nous laissons nos sacs à l'auberge, et nous partons de bonne heure, allégés de tout ce qui ne nous est

pas strictement nécessaire pour une expédition de trois jours.

Derrière Viège, le pays est immédiatement solitaire, boisé, pittoresque tout autrement qu'il ne l'est dans la vallée du Rhône à l'endroit où on vient de la quitter, et sûrement bien des artistes qui ne font que traverser Viège ne se doutent pas que ce hameau leur masque des ombrages tout prochains, des eaux, des rochers, des sites qu'ils s'en vont peut-être chercher bien loin, alors qu'ils les trouveraient là tout près d'eux. A la vérité, nous cheminons dans cette gorge avant que le soleil y ait pénétré, et il est possible que cette ombre du matin, au sein de laquelle se tempère l'éclat et s'effacent les crudités, ait contribué à séduire notre jugement ; sans compter que là où l'on jouit, là où l'on est heureux, dispos, en train de fête, les objets paraissent facilement admirables et la belle nature plus belle encore.

Mais à une heure de Viège, et du milieu d'un pont que l'on passe là, nous découvrons tout à coup un de ces spectacles qui certainement raviraient d'admiration jusqu'à un hypocondre lui-même, si ce n'était que, pour les malheureux qui sont travaillés d'une noire tristesse, plus le spectacle est riant, portant à la sérénité ou à la joie, plus il leur paraît amer et insupportable. C'est, au point d'embranchement des deux vallées du Saas et de Zermatt, et comme au plus profond d'un sombre entonnoir, un mamelon verdissant d'herbages, ceint de noyers, couronné d'une blanche église, sur lequel le

soleil levant lance au travers d'une étroite fissure ses premiers feux. Autour, tout est nuit et horreur; mais dans cet humble Élysée tout éclate, tout scintille, tout est vif, pur et souriant à la fois. Vite M. Töpffer se met à l'œuvre; mais c'est sottise, car il n'appartient pas aux plombagines réunies du monde entier, et de Viège aussi, de reproduire cette poésie toute d'effet, de couleur, de paix matinale, et qui ne se laisse aucunement saisir par des traits et des hachures. A vous, poètes, de croquer, de peindre ces choses; de les peindre, entendons-nous bien, c'est-à-dire d'en retracer le charme dans quelques vers frais, naturels, riches d'images simples et de couleurs vraies, et non pas de les décrire. Décrire, pour le poète, c'est ramper; peindre, c'est, d'un essor facile, s'envoler dans les airs, pour de là voir d'un regard et exprimer d'un accent.

Jocelyn est l'œuvre d'un grand poète, mais qui, ou las ou pressé d'arriver, au lieu de s'élever vers la nue, rase le sol, et y touche parfois du bout de son aile. La description y abonde, belle sans doute, semée de traits charmants et d'éclatantes raretés, mais trop détaillée déjà, trop plastique, comme disent les doctes, pour qu'elle puisse attacher beaucoup, pour qu'elle n'ait pas ce défaut de charmer les sens toujours, là où il ne fallait que donner l'éveil à l'âme. Et toutefois, ici encore on reconnaît le cygne, et sa blancheur, et sa grâce... Mais quand c'est M. Victor Hugo qui décrit, ce n'est plus alors que l'antiquaire, que l'architecte, que le joaillier,

que le brodeur, que le cicerone de l'Orient, de l'Océan, de Mirabeau, des cathédrales. Avec ce cicerone, c'est à pied que l'on chemine ; l'on côtoie, l'on tourne les monuments ; l'on touche, l'on manie



les objets ; et là où l'œil nu ne suffit pas, il vous prête sa loupe. Delille, aussi abusivement descriptif, est vraiment plus peintre.

Ce clocher qui scintille, c'est celui de Stalden, un tout petit hameau, à deux heures de Viège. On y gravit le long d'un chemin tortueux bordé de blocs alignés et qu'enserrent sous leurs longs rameaux

des noyers pommelés. Vive le pittoresque ! mais c'est de déjeuner qu'il s'agit. Nous frappons à la première maisonnette ; un vicaire en sort, pâle, fluet, haut de six pieds, et qui nous accueille du plus bienveillant sourire. « Têcheuner, dit-il, ya, ya ! » et il nous fait monter dans une chambre haute, chambre de bois, proprette, vernissée, avec madones alentour, bénitier à l'angle, et où pénètre, au travers d'un vitrage engageant de netteté, ce beau, ce doux soleil matinal, dont il y a une heure, parvenus aux abords du pont, nous admirions le réjouissant éclat. Cependant David coupe le sucre, et, tandis qu'arrivent des étables voisines les seaux remplis de lait écumant, une bonne fille s'essouffle à faire griller du pain, à faire bouillir du café, à monter, à descendre, jusqu'à ce qu'enfin tout est prêt, et la nappe, et le beurre, et le fromage, et les convives. Après que la première faim a été assouvie, et pour autant que le permet la différence des idiomes, l'entretien s'engage avec le vicaire, et, quelque incroyable que nous paraisse le fait, nous croyons comprendre qu'il nous invite à assister à une tragédie (Schauspiel) qui doit se jouer dans l'endroit.

Cette nouvelle nous transporte presque trop vite pour qu'elle ait le temps de nous surprendre. « C'est demain qu'on joue le Schauspiel, ajoute le vicaire, mais après demain, à dix heures du matin, on le rejoue. — Il faut y être ! il faut y être ! s'écrie tout d'une voix l'assemblée. — Il faut y être ! répète M. Töpffer, et voici comment nous allons faire ; ce

soir, nous poussons jusqu'à Zermatt. Demain matin nous montons le Raefeln; puis, redescendus à mi-journée, nous quittons Zermatt pour venir coucher aussi près que possible de Stalden, où nous saurons bien arriver après demain avant dix heures. Appuyé! appuyé! et en route! » Dans ce moment rentre le vicaire, qui est allé dans la chambre voisine chercher une liasse d'imprimés. « La commune, messieurs, nous dit-il en haut allemand, sera heureuse de vous posséder, et certainement des places d'honneur vous seront réservées. » Tout en parlant ainsi, il distribue à chacun de nous un imprimé qui se trouve être un programme de la tragédie, et nous voilà agréant, acceptant, lisant, partant tout à la fois pour être de retour plus vite. Le tumulte est à son comble et la joie aussi.

Sortis de la cure de Stalden, qui est de ce côté-ci la première maison du village, nous apercevons sur notre droite et par-dessus le toit des maisons une sorte de charpente au-dessus de laquelle flotte un drapeau : c'est le théâtre ! D'un saut nous y sommes. Le curé est là qui, entouré de paysans, de scies, de cognées, ici fait abattre, là fait équarrir, tandis que, de sa personne, il orne le fond de la scène de jeunes sapins, et la devanture de rideaux amarante. Le tout est d'un aspect beaucoup plus attrayant qu'étrange, quand déjà le lieu même où se font ces préparatifs, la magnificence de la journée, le neuf, l'imprévu de ce spectacle nous disposent à le contempler avec une sorte d'enchantement. Que l'on se

figure, en effet, au bas d'une prairie inclinée d'où le regard plane sur le fond de la vallée, ou bien va s'arrêter contre les belles montagnes de l'autre revers, un vaste tréteau, élevé sur des troncs d'arbres équarris, ceint de feuillage, orné de draperies et surmonté de flottantes bannières; en avant, des bancs frustes disposés en amphithéâtre sur un terrain montant; derrière, et comme pour servir de loges, une chaîne de rochers moussus, ici percés de niches, là saillants en gradins, et dont le sommet couronné de grand arbres se perd dans la nuit des rameaux... C'est là que devant tout un peuple de montagnards va se jouer le Schauspiel. Mais n'anticipons pas sur les choses d'après demain, et, en annaliste scrupuleux, plaçons à son heure chaque aventure, à sa minute chaque événement.

Au delà de Stalden, la vallée se resserre en abrupt défilé, et le sentier qui coupe obliquement les rampes de la rive gauche du torrent, tantôt longe le précipice, tantôt se fraye un étroit et pittoresque passage entre les arêtes rocheuses qui descendent des sommités. Alors ardu et taillé en degrés inégaux, ou bien il est bordé de fraîches excavations tapissées d'herbages et de fleurs dont les tendres couleurs brillent d'un charmant éclat au sein de caverneuses noirceurs, ou bien de frêles bouleaux, dont le feuillage frémit au moindre souffle, inclinent au-dessus de lui leurs indolents rameaux et y entretiennent un transparent ombrage. Pour le paysage de détail, à la fois délicat et sauvage, c'est de quoi s'arrêter à

chaque instant; c'est encore, pour qui aurait la vue saine, et non pas une paire d'yeux maladifs que la lumière offusque et que le travail tue, de quoi former les plus doux projets de retour dans ces lieux, de commerce avec ces herbages, avec ces bouleaux, de longues et silencieuses journées consacrées tout entières à la récréative étude de tant de naturelles beautés éparses parmi ces rochers, ou prodiguées le long de ce sentier perdu.

Les bouleaux sont nombreux dans cette première partie de la vallée de Zermatt. Pour le paysagiste, c'est quelque chose déjà, car cet arbre est rare dans nos contrées autant qu'il est svelte, fin, rempli de grâce mélancolique. Mais en outre, et c'est ce qui peut excuser ce ton d'élégie que nous venons de prendre à propos d'un pauvre sentier, il est de fait qu'un chemin montant, oblique, ardu, forme une sorte de site rapproché tout particulièrement riche en profils variés d'accidents, divers de caractère, et surtout merveilleusement saisissable aux procédés du croqueur. Escarpements, degrés, dalles irrégulières, cailloux épars, touffes buissonneuses, contours ici roides, là onduleux, tout s'y rencontre de ce qui tente, de ce qui séduit, de ce qui pousse invinciblement l'amateur pas bien habile, mais du moins épris, à ouvrir son livret et à tailler son crayon. Pendant qu'il est à l'œuvre, un manant passe dont il anime sa scène; puis, au moyen de quelques linéaments qui expriment les rampes éloignées, la fuite des forêts, une cime vaporeuse, le voilà qui

tient son affaire. Cependant les moments ont coulé tout rapides d'attraits et d'amusement, et l'extrême simplicité d'un plaisir si vif, cette simplicité même qui, aux yeux de plusieurs, peut le faire sembler



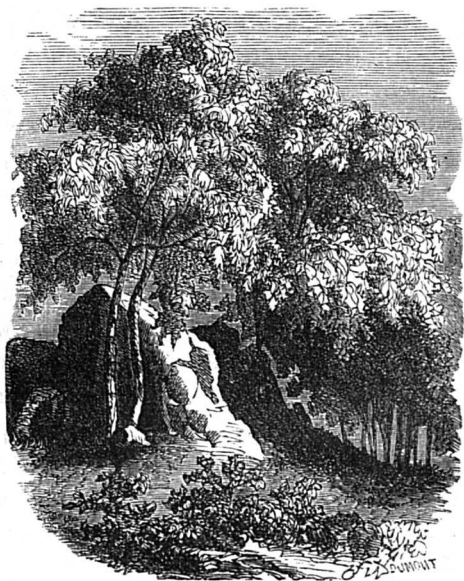
puéril, bien loin d'en diminuer pour lui le charme, le rehausse au contraire à ses yeux. Car combien y a-t-il de plaisirs qui se passent de paraître, qui se goûtent sans apprêt, qui se cueillent à tout bout de chemin, et n'est-il pas en tout temps de l'homme sensé d'accueillir, de priser la jouissance en raison

même de ce qu'elle est à la fois innocente et pleine ?

A une heure de Stalden nous croisons une longue file de pèlerins. Comme la chaussée est étroite, ces gens s'arrêtent pour nous laisser passer, puis quelques questions s'échangent, et M. Töpffer finit par offrir à chacun, à chacune aussi, une prise de tabac. Jusqu'aux fillettes, pour ne pas boudier l'aubaine, acceptent leur ration et éternuent à l'envi, tandis que les vieillards, accoutumés à une poudre d'autre sorte, savourent l'arome, font durer la prise, et d'un nez économe en aspirent les derniers grains soigneusement rassemblés sur la paume de leur poignet. Partis des hauteurs avant l'aube, ils se rendent à Stalden pour y assister au Schauspiel, et la chose, toute simple pourtant, nous paraît néanmoins d'une nouveauté charmante. Pour ceux d'entre nous qui ont lu Don Quichotte, il s'y rencontre je ne sais quoi de Gamache, et ils se flattent d'avoir attrapé dans la réalité elle-même quelque-une de ces situations de fortuite aventure, de fête imprévue, qui font naître tant de poétiques désirs, tant de regrets de ce que le monde n'en offre plus de semblable, lorsqu'on lit le poème de Cervantès. Une heure après avoir quitté ces gens, nous arrivons à Saint-Nicolas. C'est un petit hameau qui jouit d'un clocher grêle surmonté d'une lourde coupole : on dirait, dans le jardin des Hespérides, un fêtu de pommier nain qui roidit sa tige, crainte que sa pomme d'or ne l'écrase. A Saint-Nicolas, Mouton se régale d'un picotin, nous d'un verre de blauk, et après que nous y avons commandé

pour le lendemain une soupe et des grabats, nous continuons notre route.

Au delà de Saint-Nicolas, la vallée, toujours solitaire, s'élargit et se couvre de beaux pâturages,



où, ci et là, une vache attachée à un pieu tond du pré la longueur de sa corde. De chaque côté se dressent des parois de rochers couronnées de bois, et, par delà, au travers de chaque interstice que laissent entre elles les dernières sommités, l'ont voit briller sur l'azur du firmament une chaîne continue de glaces éclatantes. A Randah, ces glaces descendent

jusque dans le voisinage des pelouses, et du sein de la gorge où elles s'étalent majestueusement, arrive aux oreilles cette voix sonore des eaux, toujours continue, mais tantôt rapprochée et grossissante, tantôt lointaine ou affaiblie, selon que le vent, dans ses caprices, l'emporte vers les hauteurs ou la chasse sur le vallon. Du reste, pas une âme dans les villages; tout est aux forêts ou au Schauspiel.

Après Randah, l'on entre dans les bois pour y marcher de taillis en clairière, jusqu'à ce que l'on gravisse un dernier escarpement qui barre l'entrée du plateau où sont assises les cabanes de Zermatt. Comme nous montons en conversant avec un bon vieux « tout chargé de ramée », une dame, parée de ses habits de fête, ne fait qu'apparaître au sommet du chemin, pour rebrousser aussitôt. C'est l'hôtesse de Zermatt qui renonce, en nous voyant venir, à se rendre aux fêtes du Schauspiel, et qui court en toute hâte disposer sa maison, emprunter des gîtes et assembler des vivres. Lorsque nous avons atteint la place qu'elle vient de quitter, un magnifique spectacle se déroule à nos regards.

Chamonix est beau, et nous ne prétendons point contester à la vallée qui porte ce nom sa supériorité d'auguste magnificence et de colossale sublimité. Mais si ceci est moins somptueux, ceci est autre en même temps, et rien, à Chamonix même, pour ceux du moins qui se bornent à visiter le prieuré, ne frappe autant que cette effroyable pyramide du Cervin, qui ici s'élance, reine et isolée, de dessus les dômes

argentés de la grande chaîne, pour aller défier la tempête jusqu'au plus haut des airs. Que si, détournant son regard de ce géant qui prend à lui toute l'impression première, on le porte ensuite sur le reste de la contrée, on y découvre une harmonie d'éclat, une symétrie balancée de formes, des atours de verdure et de fraîcheur qui bien rarement se rencontre ailleurs au même degré. De la pelouse du vallon, les yeux remontent le long de chauves contreforts jusqu'aux dômes glacés qui forment en face le col aplani de Sainte-Théodule; et tandis qu'à droite le Cervin penche de toute sa hauteur sur l'abîme, à gauche le Breithorn et le mont Rose, hérissés de pics et tachetés d'arêtes, étalent aux rayons du couchant, là, leurs cônes arrondis, plus loin, leurs rampes cintrées ou leurs prismes angulaires. Et comme pour ajouter à cette scène l'attrait d'une gracieuse magnificence, le glacier de Zermatt, plus flexible qu'un collier, après s'être précipité des hauteurs par une roide vallée, s'arrête, fléchit, se recourbe avec une molle souplesse, et s'en vient porter jusqu'aux premiers herbages le flot nacré de ses onduleux replis. Ce spectacle, plus simple que celui de Chamonix, mais d'un caractère plus fort peut-être, se grave d'emblée et pour toujours dans le souvenir.

A Zermatt, il n'en va pas comme Évoluta, et si les hommes du village, groupés ci et là le long de leurs clôtures ou sous le porche des cabanes, nous regardent silencieusement défiler, une troupe de



LE GLACIER DE ZERMATT ET LE MONT CERVIN

garçons et de marmots prend la volée à notre approche et s'enfuit au plus haut des escaliers, des galeries, des fenils, pour de là nous contempler curieusement. Pourtant ces fuyards s'apprivoisent ensuite, et, groupés devant l'auberge, ils en encombrent le seuil pendant que nous en occupons la salle. La maison est bonne, les chambres, les meubles sont propres, et un livre, qui est mis aussitôt à notre disposition pour que nous y inscrivions nos noms, contient ceux des voyageurs qui nous ont précédés. M. Calame, à la date de 1840, ouvre la liste. Vient ensuite des touristes beautiful, quelques artistes encore, des instituteurs avec leur monde, et les signatures plus connues de M. Agassiz et de ses compagnons. Outre son nom, l'un des instituteurs a inscrit en termes hautement corrects la sage nomenclature de ses impressions, et il loue le guide Tamatta, dans lequel il a trouvé, dit-il, une profonde connaissance des petits sentiers. Ce guide Tamatta nous est présenté. Il a l'air profond, en effet, mais il n'entend nous guider demain dimanche qu'après la messe, et, bien que nous insistions pour voir jusqu'où cet homme porte l'obstination d'un refus dont le motif est si louable, nous ne parvenons pas à le rendre incertain un seul instant. « La messe d'abord, dit-il dans son guttural idiome, guider après. » Comme on voit, outre qu'il est profond dans la connaissance des petits sentiers, le guide Tamatta est ferme dans la pratique de ses premiers devoirs.

La chère est abondante à Zermatt. Ce sont des pâtes d'abord, et puis des pâtes ensuite, après quoi viennent des pâtes encore, en sorte que si l'on y mange mal, on s'y empâte à merveille. D'ailleurs, c'est de dormir qu'il s'agit. Trois paires coucheront à l'hôtel même; les autres, conduites aux flambeaux par des guides qui ont une connaissance profonde des chemins embraminés du village, sont réparties dans différents gîtes, et tout à l'heure chacun sommeille, et les vents, et l'armée, et le Cervin.





QUINZIEME JOURNÉE

Lorsque de Zermatt l'on regarde du côté des grandes Alpes, à droite l'on a le Raefeln, qui touche aux bases du mont Rose, et de la cime duquel on y arrive de plain-pied ; à gauche, l'on a le Heibalmen, qui est moins élevé, mais dont la sommité forme comme un belvédère dressé au pied du Cervin, tout exprès pour que des fourmis de touristicules aillent de là mesurer du regard l'écrasante hauteur du colosse. C'est le Raefeln qui est ordinairement visité

des touristes, et nous avons bien compté en faire l'ascension; mais, obligés à la fois de partir tard et d'être redescendus de bonne heure, il nous convient d'opter pour le Heibalmen. Ainsi donc, l'expédition, composée de grands seulement et de M^{me} T..., part vers 7 heures, laissant tout le fretin aux soins de David, le majordome. Tandis que Tamatta marche en tête chargé du sac aux vivres. Rayat guide en queue, portant le panier aux vins.

Ah mais !... voici tout à l'heure d'atroces Chenalettes ! Tamatta est profond, sans aucun doute, dans la connaissance des petits sentiers; mais ici, il n'y a de sentiers ni gros ni petits, et à la place une pente roide, formée de gazons que l'on peut paître sur sa gauche sans prendre la peine de se baisser. Aussi M. Töpfler vacille, vertige, s'envoie promener si c'était facile, et sans les rires qu'il fait pour s'empêcher de pleurer, il passerait des moments de furieuse angoisse. Parvenu enfin sur un tout petit replat, il s'emporte contre Tamatta et lui crie des apostrophes; mais l'autre va son train comme si de rien n'était, et l'on ne voit plus de sa personne que le dessous de sa semelle et le raccourci de ses chausses. Pour Rayat, il boite le mieux du monde le long de ces rampes, tant il est vrai qu'en de pareils chemins c'est la tête qui fait le pied, ou encore qu'à ce jeu-là, comme à l'autre, ce qui met à bas les quilles, c'est la boule.

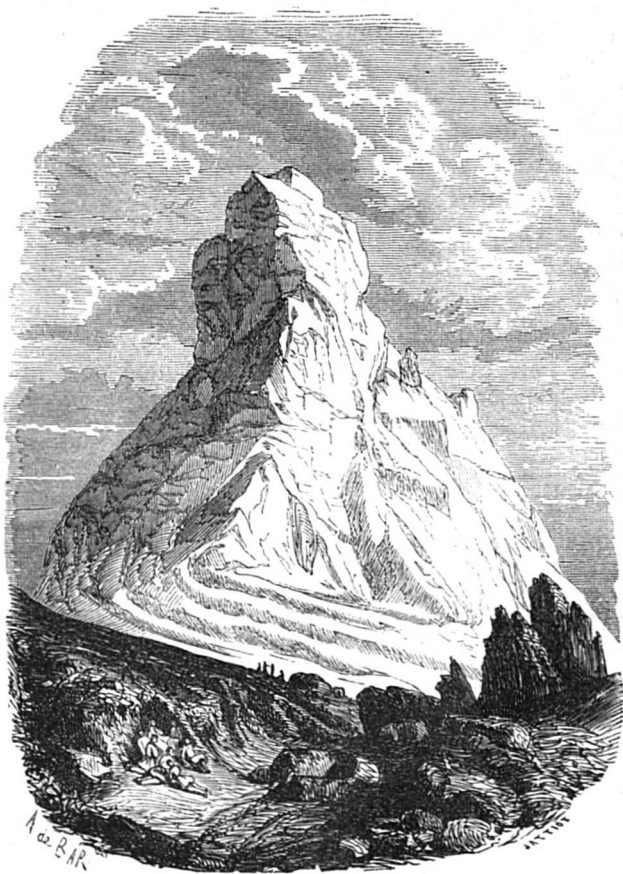
De cette hauteur déjà, la vue du côté du mont Rose est splendide. Mais le moyen de contempler,

de jouir, quand, mal équilibré sur son vilain petit replat, on se sent tout juste l'aisance d'une statue fixée à son piédestal ! Tout ce qu'on peut faire alors, c'est de regarder en haut, mais uniquement par la peur de regarder en bas ; or cette sorte de contem-



plation est de toutes la plus manquée qui se puisse. Aussi nous n'avons rien vu, nous ne pouvons rien décrire, et sans quelques honnêtes gens nos élèves qui nous ont aidé [à sortir de là, nous y serions encore. Au diable les Chenalettes, et vive, deux fois vive, ce beau ruban de trois lieues de long qui va de Martigny à Riddes !

Mais tout à l'heure cette rampe se recourbe en



sommité arrondie, et soudainement se montre, voisine, proche à la toucher du bout de sa canne, la

cime tronquée du Cervin. Ce spectacle est d'autant plus neuf que l'immense pyramide, coupée obliquement par la ligne noire de la montagne que nous achevons d'escalader, est encore isolée dans l'espace, et y forme dans le vide des cieux la plus fantastique apparition. A mesure que l'on avance, l'apparition grandit, domine, menace, écrase, jusqu'au moment où, parvenu au haut du Heibalm, tout à coup l'on mesure d'un regard la large vallée de glace qui vous en sépare encore. En même temps l'on retrouve à gauche la continuité de la chaîne, mais, sur la droite, rien que le ciel ne se fait voir entre l'arête du Cervin et quelques pentes rocheuses qui se dressent à l'opposite, pâlisantes et comme diaphanes des reflets que leur jette l'éclatante pyramide.

D'où vient donc l'intérêt, le charme puissant avec lequel ceci se contemple? Ce n'est là pourtant ni le pittoresque, ni la demeure possible de l'homme, ni même une merveille de gigantesque pour l'œil qui a vu les astres ou pour l'esprit qui conçoit l'univers. La nouveauté sans doute pour des citadins surtout, l'aspect si rapproché de la mort, de la solitude, de l'éternel silence; notre existence si frêle, si passagère mais vivante et douée de pensée, de volonté et d'affection, mise en quelque sorte en contact avec la brute existence et la muette grandeur de ces êtres sans vie, voilà, ce semble, les vagues pensers qui attachent et qui secouent l'âme à la vue de cette scène et d'autres pareilles. Plus bas, en effet, la

reproduction, le changement, le renouvellement nous entourent; le sol actif et fécond se recouvre éternellement de parure ou de fruits, et Dieu semble approcher de nous sa main pour que nous y puissions le vivre de l'été et les provisions de l'hiver; mais ici où cette main semble s'être retirée, c'est au plus profond du cœur que l'on ressent de nouvelles impressions d'abandon et de terreur, que l'on entrevoit comme à nu l'incomparable faiblesse de l'homme, sa prochaine et éternelle destruction, si, pour un instant seulement, la divine bonté cessait de l'entourer de soins tendres et de secours infinis. Poésie sourde mais puissante et qui, par cela même qu'elle dirige la pensée vers les grands mystères de la création, captive l'âme et l'élève. Aussi, tandis que l'habituel spectacle des bienfaits de la Divinité tend à nous distraire d'elle, le spectacle passager des stérilités immenses, des mornes déserts, des régions sans vie, sans secours, sans bienfaits, nous ramène à elle par un vif sentiment de gratitude, en telle sorte que plus d'un homme qui oubliait Dieu dans la plaine s'est ressouvenu de lui aux montagnes.

Mais à cette poésie de pensées que suscitent ces spectacles vient s'ajouter bientôt l'attrait de la magnificence, et, par une autre voie encore, par celle des sens charmés, émerveillés, l'esprit s'humilie avec je ne sais quel enivrement devant les éclatantes beautés que le Très-Haut a prodiguées jusqu'au sein de ces inaccessibles domaines de la glace et de

la foudre. A ne considérer que cette seule pyramide du Cervin, quelle hardiesse inconnue dans l'effort remassé de ce torse immense, et que les saphirs, que les diamants des hommes sont pauvres de facettes. de couleurs et d'éclat en comparaison des puretés, des scintillements, des diaphanes fraîcheurs, des métalliques reflets dont ce pic est tout entier paré dans sa hauteur et dans son pourtour ! Noyée dans la lumière, sa cime sans ombre reluit doucement au plus lointain des profondeurs éthérées ; ses épaules tourmentées, ses flancs sillonnés, se dessinent en muscles nerveux : puis semblable à une blanche robe, qui simple de plis et somptueuse de broderies, tombe noblement de la ceinture pour flotter avec grâce sur les carreaux des parvis, à mi-hauteur du géant la glace voile, recouvre, tombe en ondes majestueuses, qui refoulent leurs derniers replis sur les carreaux d'une morne allée de rochers chauves et brisés. Sous l'impression de ces magnifiques choses, des accents s'élèvent de l'âme que le langage ne sait pas dire, et certaines expressions des prophètes dont la superbe ampleur et l'étrange sublimité nous surprennent plus encore qu'elles ne nous émeuvent lorsque nous lisons les Écritures dans le recueillement de la retraite, se présentent alors à l'esprit et errent seules sur les lèvres.

Assis sur l'herbe sauvage de cette sommité, aux charmes si vrais de la contemplation, nous mêlons les agréments pas du tout mensongers de la bonne

chère, et c'est sans perdre un coup de dent que nous éprouvons ces poétiques ravissements. Par malheur, l'eau manque partout à la ronde, et le plaisir que nous goûtons à engloutir des quartiers



de jambon s'en trouve diminué d'autant. C'est pourquoi, dans la prévision qu'il faudra tout à l'heure redescendre jusqu'aux sources que nous avons dépassées en montant, nous nous hâtons de dresser au plus tôt la lunette, pour faire chacun à notre tour et sans bouger de place un facile pèlerinage sur les glaces qui sont en vue. Cette lunette est forte, précise, limpide, en sorte que, braquée sur

les crevasses béantes, elle en met à notre portée et comme devant nos pas les caverneuses profondeurs.

C'est là un spectacle bien curieux ; et, faute d'avoir fait cette épreuve du rapprochement, l'on quitterait ces hauteurs sans se douter seulement de l'infinité d'objets, de formes, d'accidents que présentent ces mêmes surfaces glacées qui, de loin et à l'œil nu, paraissent unies comme la neige des prés. Ici, ce sont des rampes striées où se croisent en élégants réseaux des rainures sans nombre ; là ce sont de hauts gradins qui s'échelonnent en cintre ou qui se surmontent en promontoires ; plus loin, ce sont, au bas des couloirs, des quartiers éboulés qui laissent entre eux des places, des rues, un labyrinthe de passages trompeurs et de fausses issues ; ailleurs, le soleil, après avoir aminci la glace en transparentes lames, la perce de jours, la courbe en glaives, ou la borde de dentelures. Au bout de quelques instants, l'on se sent transporté dans un monde sans vie à la vérité, mais qui a son mouvement, ses renouvellements, ses travaux du jour et de la nuit, de l'été et de l'hiver, et sa tâche éternellement imposée d'attirer, d'entasser, d'approvisionner les frimas, de fondre, de filtrer et de porter jusque dans leurs canaux les eaux qui vont abreuver le monde. Après que nous avons contemplé ces intéressants phénomènes, nous dirigeons la lunette sur tous les points où il y a chance que nous puissions apercevoir des chamois ; mais c'est en vain, et après cette inutile

épreuve tentée dans un endroit si favorable, il faut nous estimer heureux d'avoir, l'autre jour, surpris un de ces animaux à peu de distance de nous sur les rampes du Bonhomme. Tout ce plateau que nous occupons est émaillé de gentianes.

Vers onze heures et demie nous quittons notre observatoire pour redescendre à Zermatt, s'il y a lieu pourtant ; car M. Töpffer a déclaré qu'à aucun prix il ne veut repasser pas le même chemin. Tamatta lui en trouve donc un autre, mais qui est pire de beaucoup : la pente est roide tout autant ; seulement, au lieu de gazons, ce sont tantôt des cailloux qui roulent sous les pieds, tantôt des roches polies sur lesquelles la plante ne trouve ni arrêt ni assiette et à trois pas le vide, l'abîme, la géhenne d'un casse-cou tout prêt et tout prochain. En vérité, c'est à s'y jeter la tête la première pour en finir, pour n'avoir plus la fatigue de lutter, l'angoisse de craindre, la catastrophe de s'y croire déjà ! Sur ces entrefaites, voilà Rayat qui chancelle en se contournant pour tâcher de tomber bien ; voilà M. Töpffer qui, voyant Rayat chanceler, chancelle aussi, se contourne aussi, à la façon des joueurs qui se penchent, qui se tortillent, qui se jettent par terre, comme pour redresser la direction de la boule qu'ils viennent de lancer. Rayat brise les bouteilles, écrase le panier, se remet sur sa quille et éclate de rire ; mais M. Töpffer n'en est pas encore là ; équilibré sur des cailloux, cramponné à des fissures, piqué par des ronces et gonflé d'apostrophes rentrées, on lui envoie

Tamatta, qu'il renvoie à d'autres, qui en font part à leurs voisins, qui l'adressent de nouveau à M. Töpffer, et cet homme va, vient, se promène, sans comprendre quoi que ce soit, ni à ce qu'il fait, ni à ce



qu'on lui veut. Ce serait comique au degré suprême si seulement l'anxiété n'était pas à son comble. A la fin, l'on se tire d'affaire, et tout vient à point. Voici les gazons, voici les pâturages, voici Zermatt, et Shall qui manque à l'appel ! Depuis une heure on le cherche dans le torrent, durant qu'il est allé sommeiller sous un arbre.

Cependant Tamatta, à bout de sa besogne, réclame un certificat que M. Töpffer lui octroie avec toute l'effusion d'un particulier qui, retiré de l'eau au moment où il allait s'y noyer voit des libérateurs dans tous les passants, et soussigne, à qui la lui demande, l'assurance de sa parfaite satisfaction. Le fait est que ce brave homme connaît à merveille ses montagnes, mais qu'il réduit son office à grimper devant vous par la plus courte rampe, vous laissant le soin de l'y suivre de loin, d'en bas, à votre idée, et sous votre responsabilité. Quelle différence avec Fayod, si rempli de sollicitude et de prévenance ! Mais Tamatta se formera, et d'autres encore si, cette vallée continuant d'être fréquentée des touristes, ces bonnes gens viennent à s'apercevoir un beau jour que, pendant qu'ils auront atteint sans encombre au plus haut de leur Heibalmen, toute la société aura dégringolé au plus bas de leur vallon. Car c'est ainsi que se perfectionnent les choses humaines, et partout où vous voyez une barrière au bord de l'eau, c'est l'indice de gens qui se sont noyés dans cet endroit, autant que c'est le salut des ivrognes qui ne s'y noieront plus.

Avant de repartir, nous nous empâtons d'œufs cuits dur : c'est pour varier, puis l'hôtesse apporte sa note, et, tout en payant, M. Töpffer fait la remarque que lorsque, à Genève, l'idée viendrait à quelqu'un de faire une débauche de pâtes, il s'en tirerait à bien meilleur compte. Après quoi il donne le signal du départ, et tout à l'heure nous revoici

dans l'escarpement, dans les clairières, dans les pacages d'hier au soir. L'aspect d'une vallée, quand on la redescend, est non seulement autre, mais aussi moins beau et moins varié que quand on la monte. Au lieu de ce continuel changement d'aspects qui provient, en montant, de ce qu'on a dépassé un contre-fort, de ce qu'on a tourné un rideau de forêts, de ce qu'à chaque instant un objet nouveau s'est démasqué ou est apparu; en redescendant, l'on voit dès le départ, en raison même de l'élévation de la contrée, l'aspect général, l'ensemble de configuration que l'on verra pendant tout le jour, et les premiers plans seulement continuent d'offrir de la variété; du reste, nul rapport avec tout ce qu'on a vu la veille; et si l'uniformité est plus grande, en même temps le spectacle est tout dissemblable. Aussi, pour qui n'aspire qu'à avoir vu une vallée en la traversant, il vaut mieux la remonter, aller de Meyringen au Grimsel, par exemple, plutôt que du Grimsel à Meyringen, par exemple aussi.

La chaleur a enflé les torrents, en sorte qu'il s'agit aujourd'hui de passer avec circonspection des ponts sur lesquels hier nous gambadions étourdiment. Ces ponts sont faits communément d'un tronc ébranché que les bouillons agacent, qui, au milieu, plie, vibre comme un fil d'archal. M. Töpffer les redoute fort pour son monde, plus que les rampes, plus que les Chenalettes, parce qu'ici le danger, tout aussi réel, n'excite aucune défiance : l'histoire de se mouiller les chevilles, voilà tout. Et cependant, deux

pieds, trois pieds de cette eau fougueuse, et il est aussi impossible de n'être pas emporté, jeté sur des rocs, saisi par des tournants, qu'il est impossible de se diriger ou de se maintenir en se mettant à la nage. Que l'on trempe seulement le bout de sa



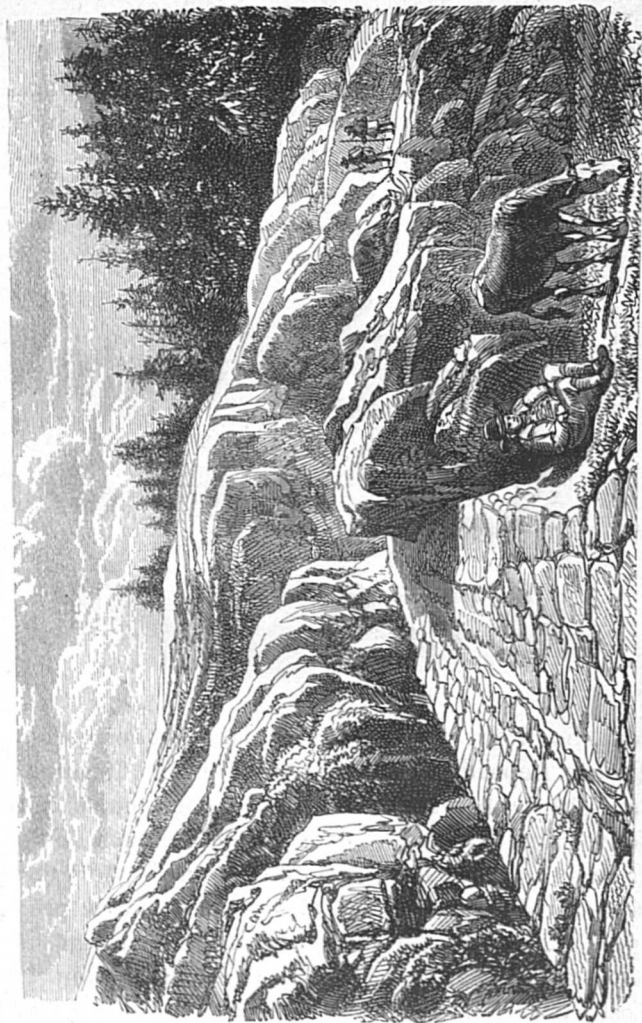
pique, ou, mieux encore, que l'on lance dans cette sorte de ruisseaux-là une souche, un tronçon d'arbre plus pesant qu'un homme, et l'on sera à même alors d'apprécier la violence avec laquelle ils poussent, ils entraînent, ils brisent... En un clin d'œil le tronçon est loin, bien loin, ballotté, refoulé, lancé, disparu, et l'on frémit en songeant à ce qu'il pourrait advenir à un enfant qui, dans son inexpérience ou son étourderie, aurait cru pouvoir dédaigner de compter avec

cette onde en apparence folle et pétulante, en réalité brutale et impitoyable. En pareille occasion, dès que la tête tourne, ou dès que le pont fait mine de vouloir vibrer trop pittoresquement sous les pas, il n'y a pas à hésiter : avancer est dangereux, rebrousser est impossible... On se met donc à cheval,



et, en quatre temps, six mouvements, l'on touche à la rive. Une fois nous avons dû notre salut à l'emploi de ce procédé, fort simple à la vérité, mais dont l'idée ne nous vint pourtant qu'au moment où nous étions en chemin déjà de tomber dans la Dioza. C'est ce torrent qui, à deux pas de Servoz, se jette dans l'Arve, droit au-dessus de l'endroit où cette rivière forme une bruyante cataracte.

Après Randah nous recueillons les premières nou-



CHAUSSÉE ENTRE ZERMATT ET RANDAH

velles de la tragédie de la bouche d'un mendiant barbu qui remonte lui et sa besace. Il y avait, nous apprend-il, foule de peuple, le Schauspiel a duré cinq heures, et l'on s'apprête à recommencer demain. Ceci nous met en veine de causer tragédie,

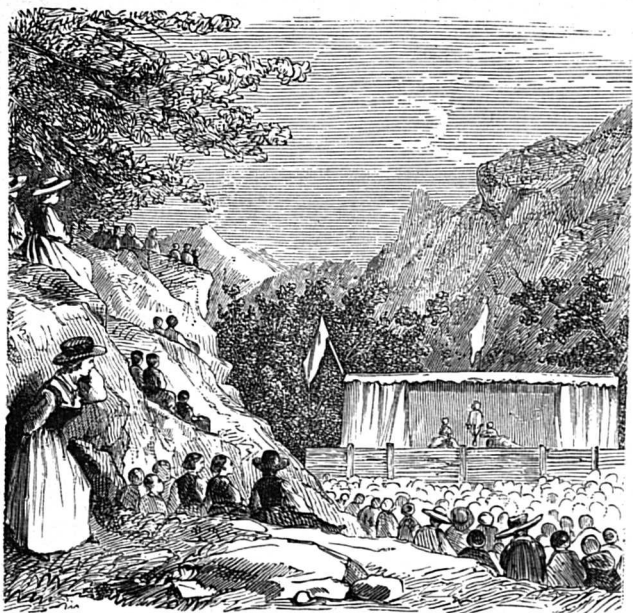


comédie, littérature : les lieues semblent des quarts d'heure. Cependant voici un curé qui remonte aussi, en lisant son bréviaire : mais tout à coup, en voyant notre grand nombre, et dans l'intention sans doute de nous faire les honneurs du chemin, le voilà qui saute par-dessus la clôture et se trouve dans le pré ; après quoi, lorsqu'il nous a salués au passage, il saute de nouveau et se retrouve dans le chemin. Il n'est pas rare de rencontrer des curés qui sont très polis, mais il l'est beaucoup plus de voir ainsi des

soutanes faire la voltige, et la chose nous semble tout à fait amusante.

Au crépuscule nous entrons à l'auberge de Saint-Nicolas, où, d'emblée et faute d'assiettes, l'on nous propose de manger à la gamelle. Plutôt que d'en passer par là, nous mettons en réquisition pots, vases, écuelles, cocos, tout ce qui se présente, et que bien, que mal, nous trouvons moyen de fort mal souper. Après quoi la couchée commence, laborieuse, inouïe, fantastique, mêlée de fenêtres sans vitres, de cierges qui s'éteignent, de plafonds qui viennent en bas, de paillasses qui portent en haut, et de moutards inclus ou superposés qui ont une coqueluche d'enfer.





SEIZIÈME JOURNÉE

Au point du jour, deux des nôtres ont pris les devants, afin d'aller faire préparer notre déjeuner à Stalden, chez le vicaire, et vers cinq heures déjà nous voilà cheminant sur leurs traces. C'est qu'il s'agit à la fois de ne pas prendre une minute sur le repas pour assister au Schauspiel, et de n'en pas prendre une sur le Schauspiel pour la donner au repas. Tout réussit à souhait. Nos camarades ont

trouvé le vicaire occupé déjà à couper du sucre, et la fille à faire rôtir des tranches de pain par boisseaux. Quel plaisir de nous retrouver dans cette cure hospitalière où notre retour est considéré comme une fête, et l'appétit, le contentement que nous faisons paraître, comme un honneur auquel on se montre cordialement sensible !

Cependant le village est rempli de monde, et, le long de la rue montante, des étalages de forains attirent garçons et fillettes. Ici c'est une pipe que l'on marchande, là ce sont des rubans, des points, des attifements que l'on s'essaye ou que l'on choisit. Le cor des Alpes retentit soudainement : c'est le signal donné aux acteurs du Schauspiel pour qu'ils aient à se tenir prêts.

Vers dix heures, deux diableteaux noirs, cornus, agiles, descendent d'une hauteur, parcourent avec légèreté la rue, et d'une baguette qu'ils tiennent ils touchent, menacent, désignent... Tout aussitôt en fants de fuir, gens de dégager la voie, forains d'enlever précipitamment leurs étalages ; puis, du même côté d'où sont descendus les diableteaux, une musique se fait entendre : les clarinettes, les hautbois, les cornemuses qui crient, les bassons qui nasillent, le chapeau chinois qui carillonne et la grosse caisse qui règle et qui domine à la fois le charmant tumulte de ces éclatantes fanfares : c'est le cortège des acteurs. Les diableteaux retournés à leurs postes ouvrent la marche, conduits par Lucifer. Viennent ensuite le père, l'aïeul, les seigneurs, Rose et Kün-

rich, les deux principaux personnages du Schauspiel, puis le curé qui marche en tête des quatre anciens de la commune, tous en costume de magistrat, et dont l'un, lecteur du prologue et souffleur de la



pièce, porte sous son bras un in-folio relié en maroquin rouge; enfin les hommes d'armes, les prisonniers, le chœur des bûcherons et toute la file des figurants. Pendant que cette procession approche lentement, les diableteaux quittent sans cesse leur rang pour avancer, pour rebrousser, pour faire le vide en avant, en arrière, sur les ailes, partout où

ils dirigent le bout de leurs baguettes et la diabolique horreur de leurs postures et de leurs grimaces. Mais à chaque fois que, passant devant le curé, ils redoublent de convulsions frénétiques et font mine de vouloir le saisir pour l'emporter dans les flammes, celui-ci se signe, d'un air majestueux, il lève sa canne, et les diableteaux confondus fuient à leur tour en se voilant la face. La foule, à cet aspect, marque sa joie, et un filial sentiment de gratitude en faveur de leur sainte mère Église fait tressaillir ces cœurs respectueux et simples.

Pour nous, moins simples pourtant, et qui avons pensé trouver autant à rire qu'à observer dans le spectacle auquel nous assistons, la naïveté de cette foule, la gravité de ces acteurs, tous pénétrés déjà et uniquement du caractère de leur rôle, l'ensemble à la fois étrange, rustique et solennel de cette intéressante scène nous impose, et nous passons sans transition sous l'empire d'une décente sympathie envers les sentiments dont nous sommes témoins et envers les témoignages qui se trahissent autour de nous. D'ailleurs, quelque humbles, quelque informes que soient ces essais de représentation scénique tentés dans un pauvre village des Alpes, ou plutôt, précisément par cela même qu'une foule d'éléments ailleurs trop complexes, trop altérés ou trop divisés, se trouvent ici réunis en quelque sorte dans un seul et charmant tableau, le but de tout ceci nous préoccupe d'autant plus que les moyens employés, plus simples, plus primitifs, plus épurés

de tout raffinement étranger à l'objet, nous en distraient moins. Car enfin, voici, en petit, tout un peuple ; voici une représentation qui va agir, dans un sens ou dans un autre, mais inévitablement, sur ces âmes assemblées ; voilà l'art, interprète vrai ou faux, sincère ou menteur, de la religion et de la morale : voici l'oreille, les sens, les cœurs de ces montagnards soumis pour la première fois à une curieuse et importante épreuve ; et la pratique, et l'expérience, appelées à prononcer sous nos yeux, ce semble, dans ce débat qui a divisé les philosophes et les moralistes, les législateurs et les Pères de l'Église, les mondains et les penseurs, à partir de Platon jusqu'à Rousseau, le dernier et immortel champion qui soit descendu, qui ait, sinon triomphé, du moins vaincu dans cette arène.

Comme on le voit, nous sommes en cette grande question l'obscur adepte de notre illustre concitoyen ; mais surtout, enfant comme lui d'une république qui n'a vécu et qui ne vivra que par sa foi et par ses mœurs, nous avons trop bien vu s'accomplir de notre temps, sous la délétère influence d'un théâtre étranger aujourd'hui entièrement acclimaté dans nos murs, tous les funestes résultats qu'avaient prédits ce fier et vigilant républicain, pour que, appliquée à notre pays, cette question ne soit pas à nos yeux pleinement, péremptoirement résolue. Oui, malheur aux petits peuples qui, n'ayant pas, ne pouvant pas avoir une scène nationale, empruntent à de puissants voisins leurs histrions et leur théâtre,

et importent au milieu d'eux, avec les mœurs de troupe et de coulisse, l'habituel spectacle d'affections, de préjugés, de sympathies, de préventions qui ne leur appartiennent pas en propre, et qui devaient leur demeurer à jamais étrangers ! Malheur aux républicains qui n'ayant pas, ne pouvant pas avoir une tragédie saine, nationale et religieuse comme le fut la tragédie grecque, appellent dans leur cité, pour y être versés et offerts à leurs familles, les poisons de ce poème, tantôt impur, tantôt dévergondé, presque toujours moqueur de l'honnête et flatteur du vice, qu'on appelle comédie, drame, vaudeville ! De leur républicanisme, ils n'ont plus que le nom ; de leur dignité de peuple, plus que le souvenir ; de leurs mœurs, plus rien ; et, au lieu d'avoir été les libres adeptes du citoyen auquel ils élèvent des statues, ils n'auront été que les complaisants de Voltaire et les dupes d'Alembert.

A coup sûr, nul plus que nous n'apprécie, n'honore les chefs-d'œuvre de la scène, et si c'est d'art, si c'est de littérature qu'il s'agit ici, rien, non, rien dans les ouvrages des hommes ne nous cause un plaisir plus vif, une admiration plus sentie et plus reconnaissante que les immortelles compositions d'un Molière ou d'un Shakspeare : ce sont là les palmes du génie et les couronnes de l'esprit humain ! Mais que s'agit-il d'art, de grands hommes, ou même de cette élite des chefs-d'œuvre dramatiques dont l'on peut dire, nous en convenons, que,

malgré de blâmables maximes ou d'équivoques exemples qui s'y rencontrent, ils seraient propres encore à assainir les esprits et à former la raison publique? Il s'agit d'action religieuse et morale exercée sur les sociétés; de tréteaux permanents, où tout poète, même le plus dénué de respect pour ses semblables ou pour lui-même, sous prétexte de présenter aux hommes une image de la vie, jouit en fait du privilège de diriger leur raison, d'agir sur leur cœur, de décider de leurs affections et de leurs antipathies, de leurs opinions et de leurs règles de conduite; il s'agit d'une école où le peuple s'en va chaque jour recevoir ou bien le bienfait d'une instruction conçue en vue de sa moralité et de son bonheur, ou bien la pâture funeste de spectacles qui, imaginés uniquement en vue de l'attirer par l'amusement, font usage à cet effet bien plutôt et bien plus souvent de ce qui est propre à l'énerver et à le corrompre, que de ce qui est propre à l'élever dans sa dignité et à le perfectionner dans sa condition... Quoi donc! dans nos sociétés, n'est-ce pas la mère qui ouvre et qui prépare, le prêtre qui sanctionne et qui affermit, l'école qui étend et qui explique? puis, après tant de soins pour édifier, le théâtre qui sape, qui ébranle, qui démolit? Et s'il est une institution qui ait presque inévitablement pour office de détourner l'art et la poésie de leur mission, à ce point d'en faire en tout temps et partout les dissolvants de la morale et de la piété publiques, cette institution-là n'est-elle pas à condamner par tous

ceux qui au respect de l'art et de la poésie unissent l'amour sincère de l'humanité?

Et toutefois, si nous avons à traiter cette question, au lieu que nous n'avons voulu que donner occasionnellement essor à une conviction personnelle, nous ferions ici, entre le tragédie et la comédie, une distinction profondément tranchée, et nous professerions que, autant l'une est inévitablement pernicieuse, autant l'autre nous semble essentiellement salutaire, ou tout au moins impuissante à corrompre. La tragédie, par cela seul qu'elle est sérieuse dans son principe, dans ses moyens, dans ses effets; par cela seul qu'elle ne vise qu'à ébranler l'âme et à toucher le cœur, sans qu'il lui soit d'aucun avantage de corrompre l'esprit et de fasciner la raison, est digne en tous lieux d'occuper la scène et d'y présenter aux hommes assemblés les spectacles et les exemples de grands forfaits, de sublimes vertus, d'illustres infortunes. A cette école-là, l'âme s'épure et s'élève : car ce qui la contriste est vrai, ce qui la réjouit est pur, et le poète voulût-il lui donner le change sur le juste et l'injuste, sur le bien et le mal; voulût-il se passer des dieux et de leur justice, et saper par leur base les croyances intimes dont le germe a été implanté en elle, il n'aurait abouti qu'à lui déplaire sans l'entraîner, qu'à l'étonner sans la séduire. L'art du poète tragique, en effet, ne s'accommode ni des sophismes de l'esprit, ni des négations du matérialisme, ni des douteuses lueurs de la philosophie sceptique, tout comme il rejette,

non pas sans doute l'amère ironie de la rage ou du désespoir, mais les mesquins caquetages de la malice frivole et de la raillerie moqueuse. Ce n'est pas en gambadant agréablement en dehors du cercle de la croyance et de la morale universelle qu'Eschyle, que Sophocle, que Shakspeare, que Corneille, que Goëthe lui-même ont à la fois contristé, bouleversé, charmé et épuré le cœur des hommes ; c'est en s'y renfermant avec tout le consciencieux scrupule du génie, c'est en s'asservissant à n'être que les échos des saintes notions données à tous par le Créateur, et non pas en se hasardant à les fausser ou à les corrompre. Euripide, à la vérité, en agit ainsi, mais Euripide, en même temps, au lieu d'être le pair de ces grands hommes qu'il égalait par ses talents, n'est que le plus brillant de ces tragiques dégénérés dont l'école a refleurì de nos jours.

L'art du poète comique, au contraire, s'accommode de tout ce que l'esprit accepte, de tout ce que la malice goûte, de tout ce que la frivolité préfère, bien plus, il s'enrichit de tout ce que les mauvaises mœurs tolèrent, autorisent ou commandent, et l'élégant adage, *Castigat ridendo mores*, n'est au fond qu'un élégant mensonge, si l'on prétend dire par là que la comédie qui va bien, nous en convenons, jusqu'à porter les hommes à cacher ou à déguiser leurs vices par la crainte du ridicule, aille jusqu'à les préserver ou à les corriger du moins d'entre eux. Les mœurs ! même mauvaises, même détestables, bien loin qu'elle les châtie, la comédie les accueille

et les caresse; bien loin qu'elle leur rompe en visière, tantôt elle se jette sur leurs traces, tantôt elle leur fraye le chemin, plus ordinairement elle les excuse, elle les pallie, elle leur donne le vernis du bon ton, le sceau de la mode, le baptême de la popularité, et si je sais cent pièces charmantes où l'adultère est rendu excusable ou séduisant, je n'en saurais dire une, parmi les passables, où la fidélité conjugale soit prise au sérieux; j'en connais peu où elle ne soit pas directement moquée. Pourquoi non? Ce n'est plus ici d'ébranler l'âme, de troubler le cœur qu'il s'agit; ce n'est plus d'y faire vibrer avec puissance le saint amour du juste, du grand, du beau; [la haine salulaire de l'injuste, du mal, de l'ignominieux, c'est uniquement d'exciter le rire, c'est d'extraire le comique non seulement du vice s'il y a lieu, des faiblesses, des inconséquences, des travers, mais tout aussi bien, et plus avantageusement encore, de l'honnêteté malhabile, de l'ingénuité dupée, de la vertu elle-même mise aux prises ou en contraste avec la perversité aimable ou avec la rouerie spirituelle. Et tandis qu'ici le poète, en vertu même du but qu'il se propose et du succès auquel il tend, au lieu de trouver dans le respect strict de la morale un utile secours, n'y trouve réellement qu'une sotte entrave, rien d'ailleurs ne trace des limites à la pernicieuse légèreté de ses maximes, que le goût d'un public qu'il a formé lui-même; comme rien n'oppose d'obstacle à la licence de ses tableaux que la honteuse intervention de la

police, cet ignoble et pourtant nécessaire gardien de la morale publique, dans les pays où la morale publique n'est plus que le droit abandonné à l'autorité de veiller à la poursuite des crimes et à la répression des scandales.

Au surplus, la pièce que nous avons vu représenter à Stalden n'est ni une comédie ni une tragédie, c'est un *mystère* moderne à la vérité, puisqu'il a été composé d'après un conte du chanoine Schmidt par le curé même de l'endroit, mais présentant d'ailleurs, du premier jusqu'au dernier, et dans le fond aussi bien que dans la forme, tous les caractères des anciennes pièces qui ont porté ce nom. Ainsi, pour ce qui est des analogies d'appareil et d'extérieur : tréteaux et échafaudages de même sorte, spectacle donné en plein jour et en plein air, durée pareillement longue de la représentation, personnages infernaux, prologue et épilogue ; pour ce qui est du fond, les croyances catholiques mises en scène, puis, sous cet appareil accommodé aux esprits, une donnée morale simple et pratique ; enfin, pour ce qui est de la forme, le défaut d'art, l'imitation cherchée de la réalité imparfaitement mais naïvement comprise ; le dialogue, les tirades barrant la route à une action qui demeure à peu près immobile, et l'intérêt poursuivi bien plutôt dans l'exactitude matérielle des incidents et dans l'expression fortement, longuement accusée, de sentiments et de passions d'une grande simplicité, que dans les coups imprévus, dans les surprises, dans les artifices ingénieux

d'une intrigue nouée avec quelque art et déliée avec quelque bonheur. Pourtant, hâtons-nous de le dire, si à tous ces égards l'analogie est frappante entre la pièce jouée à Stalden en septembre 1842 et les mystères du moyen âge, à l'égard de la donnée morale, elle est comparativement épurée, et, autant que nous avons pu la suivre et la comprendre au moyen des yeux bien plus qu'au moyen d'une intelligence malheureusement très bornée de la langue allemande, il nous a paru qu'exempte de controverse hostile, elle se bornait à l'objet convenable de renforcer chez les montagnards, en vue desquels elle a été composée, la moralité par la croyance et la croyance par la moralité.

Chose singulière ! on parle des mystères comme d'une chose qui a vécu, et, tout à côté de nous, dans nos montagnes, on les pratique ; bien plus, on les a pratiqués sans interruption à partir de l'époque où, en France, ils étaient encore le seul théâtre en usage. M. Sainte-Beuve, dans son excellent écrit sur les écrivains du xvi^e siècle, consacre d'intéressantes pages à ces représentations des *mystères*, sans paraître se douter qu'au delà de la frontière du pays qu'il habite ces représentations subsistent à cette heure encore ; et nous-même, bien plus impardonnablement sans doute, il a fallu que nous tombassions fortuitement sur l'une de ces représentations pour nous douter qu'elles fussent encore de ce monde. Ce que c'est pourtant que de procéder des livres et toujours des livres, comme on y est si fort porté

dans notre docte siècle, plutôt que de procéder parfois des choses, des faits, de la vie ! Ce que c'est aussi, alors même qu'on procède des livres, que d'aller en oublier quelques-uns, et des instructifs, et des principaux, sur l'objet ! L'autre jour M. le pasteur Bridel, le vénérable et savant auteur du *Conservateur suisse*, instruit par hasard de l'intention où nous étions de décrire la représentation de Stalden, nous fit passer, avec un petit volume devenu fort rare (1), et qui contient une pièce jouée à Züg en 1672, une note toute remplie d'indications précieuses. Empêché que nous sommes de faire actuellement les recherches intéressantes, mais trop laborieuses pour des yeux fatigués, dont cette note nous ouvre l'accès, nous pensons bien faire que de la

(1) Ce petit volume, qui s'ouvre par un frontispice où l'on voit les treize cantons disposés en couronne autour de cette devise : *Concordia victoriam, Discordia exitium parit*, et au-dessous Guillaume Tell ajustant la pomme, porte pour titre, imprimé en langue et en caractères allemands :

THEATRE renaissante ou

Court précis de la manière dont une très honorable fédération de la liberté, de la puissance et de la magnificence, a pris naissance, et par ses propres forces et l'assistance de Dieu s'est élevée jusqu'au rang d'Etat souverain et de République libre.

Représentée sur le théâtre public d'une honorable bourgeoisie (Bürgerschaft) de la ville de Züg le 14 et le 15 septembre 1672.

Livrée à l'impression publique pour les amis de la chèrement acquise liberté, et en leur demande en l'an 1702.

Se trouve à Züg, chez Charles-François Haberer, bourgeois de cette ville.

Imprimé à Lucerne, chez Godefroi Houtten feu Wittib.

transcrire ici au profit de ceux qui seraient tentés de s'occuper de ce sujet, et aussi parce qu'elle donnera déjà à ceux qui l'auront parcourue une succincte idée du théâtre suisse tel qu'il a existé et tel qu'il subsiste encore dans quelques vallées catholiques des Alpes.

THÉÂTRE SUISSE

Consulter le *Conservateur suisse*, volumes et pages ci-après :

	Volumes.	Pages.
Spectacle national d'Arth, canton de Schwitz,		
en 1784.	I,	276
La Demoiselle Helvétia.	II,	260
Théâtre à Mellingue.	II,	292
Drame joué à Lucerne, en 1645.	IV,	420
Le carnaval de l'Entlibuch.	VIII,	68
Frère Fatschin.	IX,	164
Personnages à Fribourg.	IX,	318
Ancien théâtre.	X,	60
Suzanne, jouée en quatre langues, à Lau-		
sanne.	XI,	93

PIÈCES JOUÉES DANS LE BAS VALAIS

La querelle de Mars et d'Apollon.	} XI,	102
Les Noces de Cana.		
Martyre de saint Maurice.		
Comédie jouée à Monthey.	XI,	104
Comédie jouée à Vanvri.	XI,	105
Comédie jouée à Saint-Maurice.	XI,	105
Le Mauvais Riche, joué à Monthey.	XI,	107

PIÈCES JOUÉES DANS LE BAS VALAIS (*Suite.*)

	Volumes.	Pages.
Pièces jouées à Saint-Maurice.	XI,	108
Pièces jouées à Martigny.	XI,	192
Pièce de <i>Basson</i> , jouée à Lausanne.	XI,	287
Théâtre.	XIII,	80
Le Sacrifice d'Abraham, par Théodore de Bèze.	XIII,	358
L'Ombre de Stauffacher, jouée à Genève en 1584.	V,	476

« Le vieux théâtre suisse, qui se composait des *passions*, des *martyres*, des *mystères*, est maintenant tombé dans les villes, mais existe encore dans quelques contrées catholiques de nos Alpes. Il n'y a pas soixante-dix ans qu'une histoire de la Passion a été jouée dans la Gruyère. Les manuscrits de ces pièces sont conservés dans les archives, mais il n'est pas aisé d'en obtenir communication. Celles qui ont été imprimées sont assez rares hors des bibliothèques cantonales...

« Une mémoire usée, ajoute M. Bridel, une main qui peut à peine tracer quelques mots lisibles, ne permettent pas de plus amples détails à un vieillard de quatre-vingt-six ans... »

« Montreux, IX mai 1843. »

Puisse-t-il, ce digne vieillard, nous être conservé longtemps encore, et, doyen qu'il est des pasteurs de notre belle vallée, doyen des modernes historiens

de la Suisse, doyen des écrivains nationaux, patriotes, laborieux, pleins de droiture, de sens et de lumières, recueillir longtemps encore l'hommage de considération affectueuse et de respect profond que lui attirent le renom de ses travaux et le parfum de sa bonne vie !

A la suite de cette note, et pendant que nous en sommes à transcrire des documents, voici la traduction littérale du programme qui nous fut distribué avant-hier. L'on y lira avec intérêt, outre le sujet de la pièce, le nom des hommes du hameau de Stalden qui en ont rempli tous les rôles, y compris ceux de femmes. De ces hommes, illettrés et novices comme sont des montagnards, plusieurs ne savent pas même lire, mais à force de patientes répétitions, qui, à partir du mois de mars, ont occupé les veillées du printemps et les loisirs des grands jours, ils sont parvenus, sous la direction du curé et du vicaire, à savoir, à dire, à déclamer leur rôle avec une sorte d'emphase, plutôt encore énergique et solennelle que recherchée ou désagréable. Voici ce programme, qui est écrit dans un allemand un peu vieilli.

Rosa de Tannenbourg,
représentation en 4 actes,
jouée sur un théâtre rustique
dans la commune de Stalden
le 4 et le 5 septembre 1842
le matin à 9 heures.

Rosa était fille d'un chevalier souabe du nom d'Edelbert de Tannembourg. Depuis la mort prématurée de sa mère Mathilde, elle vivait sage et paisible, dans la terre de Tannembourg, auprès de son père, lequel avait été blessé dans une guerre sanglante. Kühnrich, un fier et terrible chevalier de la même contrée, l'avait connu dans sa jeunesse à la cour du duc ; plus tard, il s'était rencontré à la guerre avec Edelbert, et il pensait avoir été offensé par lui en quelque occasion de peu d'importance. Ayant appris par les perfides complices de ses vengeances que le chevalier Edelbert vivait seul dans son château de Tannembourg, il y pénétra tout armé, enchaîna l'infortuné Edelbert et ses deux plus fidèles serviteurs, et il les emmena dans son château de Fichtenbourg pour les y laisser languir jusqu'à la mort. Rosa, arrachée à sa demeure paternelle, s'enfuit, abandonnée à la protection de Dieu. Après avoir parcouru, seule et orpheline, sa sombre vallée de Tannen, elle trouva enfin un vieux charbonnier, nommé Burkhard, qui lui offrit avec charité un misérable asile. C'est là que Rosa passa quelque temps, songeant en elle-même au moyen d'adoucir la douloureuse captivité de son père.

Enfin il s'offrit une occasion pour Rosa d'entrer au service du geôlier de Fichtenbourg. La noble fille, cachée sous les vêtements qu'elle avait portés chez le charbonnier, supporta les mauvais traitements et l'humeur grossière de la femme du geôlier, et elle parvint enfin jusque dans la prison de son

père, dont les souffrances furent allégées en quelque degré par les tendres soins de Rosa. Celle-ci, obéissante aux conseils du vieillard, fit du bien même à leur cruel ennemi, et elle sauva au péril de sa vie le jeune Eberhard, fils de Kühnrich, qui s'était laissé choir dans un puits.

Sur ces entrefaites, le terrible chevalier s'étant engagé avec plusieurs de ses compagnons d'armes dans une guerre contre un prince voisin, les amis d'Edelbert voulurent profiter de cette circonstance pour le délivrer. Mais leur entreprise ne réussit point. Kühnrich, de retour de la guerre, et encore plus irrité qu'auparavant contre Edelbert, à cause de la tentative de ses amis, résolut de se débarrasser de lui, et le jour de son exécution fut fixé.

Cependant ce fier chevalier, dans un mouvement de son orgueil qu'il ne savait jamais maîtriser, avait promis à la fille supposée du charbonnier de la récompenser magnifiquement et de lui accorder telle grâce qu'elle désirerait obtenir. Rosa alors déclara sa naissance, et demanda que son père, prisonnier et condamné à mort, fût rendu à sa tendresse filiale, ce qui lui fut enfin accordé, ainsi que la délivrance des deux fidèles serviteurs.

Puisse cette représentation atteindre son but et inspirer à la fois aux parents le soin de leurs enfants, aux enfants le respect et l'obéissance envers leurs parents, et répandre chez tous des sentiments de support, de concorde et de fraternelle charité !

PERSONNAGES

Le chevalier Edelbert de Tannembourg		
dans sa jeunesse		Abgottspon Franz.
Le même, dans son âge avancé		Johann Pether Nothi.
Rosa, sa fille		Franz Eggs.
Gundolf, châtelain d'Edelbert		Abraham Lomatter.
Jost, son écuyer		Johann Zumstein.
Le chevalier Kühnrich de Fichtenbourg .		Peter Jos. Benetz.
Hildegard, son épouse		Joseph Willisch.
Eberhard, son fils		Beatus Ritz.
Drachmann, son confident et son général.		Peter Jos. Briggiller.
Hugo, châtelain de Kühnrich		Peter Jos. Willisch.
Tekla, gouvernante des enfants à Fichten-		
bourg		Jos. Ignaz Bomsattel.
Amoror, cuisinier du château		Johann Nigg.
Le géôlier de Fichtenbourg		Franz Christ. Clemenz.
Hedwig, sa femme		Franz Willisch.
Othmar, leur jeune fils		Franz Eggs.
Norbert, abbé des environs		P. J. Benetz fils.
Tankred, son homme d'armes		Franz Bomsattel.
Zinna, guerrier		Johann Gattlen.
Le chevalier Friedhold, ami d'Edelbert .		Alexander Gattlen.
Haran, son compagnon d'armes		J. J. Berchtold.
Ekbert, {		Joseph Clemenz.
Kuno, { chevaliers		J. J. Summermatter.
Théobald, {		Franz Aderer.
Siegbert, {		Franz Pierig.
Mirtil, { bergers		Aloïs Andenmatten.
Menalkar, {		Peter Nothi.
Burkhard, charbonnier		Franz Nothi.
Gertrude, sa femme		Jos. J. Benetz.
Ignès, leur fille		Jos. Willisch.
Brigitta, ancienne servante du géôlier de		
Fichtenbourg		Jos. Abgottspon.
Lucifer, prince de l'enfer		Vol. Furrer.
Dæmon, esprit de l'enfer		Joh. Pet. Abgottspon.
Pluto, esprit de l'enfer		Pet. Jos. Furrer.
Introduction		Pet. Jos. Lomatter.
Conclusion.		Joh. Jos. Furrer.

Cependant la procession que nous avons laissée descendant le village a cheminé jusque vers le théâtre, où les acteurs viennent de disparaître derrière des tentures disposées en coulisses, et la musique s'est rangée au bas de l'avant-scène, où elle continue de faire entendre ses fanfares. Une foule de montagnards endimanchés, d'enfants, de femmes parées de leurs beaux habits, des pauvres, des passants, une société de messieurs et de dames venus de Brigg est assise sur les bancs, éparse sur les tertres, échelonnée sur les rebords, dans les niches, et jusque sur l'extrême sommité du rocher. Et tandis qu'immobiles des deux côtés du tréteau, des hommes revêtus d'antiques armures représentent la vieille Suisse et figurent des satellites de bon ordre et de décente gravité, Lucifer et ses diableteaux font des sorties : le premier, fier, dominateur, écumant d'ironie méchante et d'orgueil rebelle ; les seconds, agiles, pervers, insatiables de mal, diaboliques de joie infernale et de contorsions insensées. A leur approche, et pas du tout, comme on pourrait croire, par une sorte d'entente, mais bien à cause d'une crainte irraisonnée, hommes et femmes s'enfuient, reculent, se soustraient à l'attouchement de ces démons ; et lorsque ceux-ci se sont fait donner à boire aux petits vendages établis ci et là sous les arbres, le verre qu'ils lancent ensuite sur le gazon après l'avoir vidé n'est relevé que pour être mis à part. Mais ce qu'il convient de dire aussi, c'est que, en ce qui concerne ces trois personnages, rien de ce

qu'on voit sur les théâtres des capitales ne donne une idée de l'effrayante vérité d'attitudes et de mouvements, de l'étrange énergie d'expression mimique avec laquelle ils remplissent toutes les conditions de



leur rôle, et l'on reconnaît bien ici que la foi toute fruste est encore autrement habile que l'art le plus raffiné pour vivifier l'imitation et pour l'empreindre d'un puissant caractère.

Comme nous venons d'arriver nous-mêmes dans la prairie, une députation d'anciens s'approche et nous convie à passer aux places d'honneur. C'est le premier banc. Nous nous y rendons tous, et Rayat

aussi, qui se rengorge, et de ce qu'il joue l'étranger de marque, et de ce qu'il se trouve être le drogman chargé de nous interpréter les littératures de la chose. Là où finit notre file, commence celle de la société de Brigg. Ce sont des messieurs barbus, à sous-pieds, en paletots, et conformes de tout point à ces messieurs qu'on voit gravés, coloriés, et collés contre la paroi des boutiques de tailleurs; tandis que les dames, jeunes et vieilles, portent le costume valaisan dans toute sa rigueur de formes et de coupe, mais aussi dans toute sa richesse fashionable d'étoffes, de couleurs et de broderies. Au parasol de M^{me} T... les leurs font suite, roses, verts, violets, et autour, et derrière, tout reluit, tout éclate sous les feux d'un soleil splendide. La toile se lève enfin, et Peter Joseph Lomatter, en costume de magistrat, déclame avec une lenteur composée un long prologue en vers.

Nous ne suivrons pas la représentation dans ses détails, mais quelques traits, les uns de mœurs, les autres qui tiennent au spectacle et à la mise en scène, nous restent à noter. Parmi les premiers, oublierons-nous de raconter que, dès après le prologue, et ensuite entre les actes, les anciens arrivent, porteurs de plateaux chargés les uns de verres de vin, les autres de pain bis et de mouton cru; puis, se divisant la besogne, ils passent entre les bancs et défilent devant chacun en l'invitant à se servir sur le pouce une ration à son gré? Pour nous, nous avons trouvé à cette rustique offrande quelque chose

de singulièrement aimable et de bien généreusement hospitalier; et c'est moins sans doute de la délicieuse saveur des mets que du charme qui est toujours attaché aux procédés de cette sorte que nous nous sommes régalés en mangeant notre quartier de mouton cru. Mais, derrière nous, il en allait différemment, et ces familles, parties de bonne heure, venues de loin, mangeaient avec un légitime appétit ce que nous ne faisons que goûter avec reconnaissance. Plus tard, les mêmes anciens circulent pareillement en présentant une seule fois, et sans prière ni instance, une assiette d'étain, sur laquelle chacun dépose ou ne dépose pas un ou quelques batz, destinés à défrayer la commune d'une partie de ses frais. Puis la toile se lève de nouveau : c'est Lucifer et ses démons qui, dans une sorte d'intermède, hurlent avec fureur les tourments qu'ils endurent et les méchancetés dont Kühnrich va se faire le barbare instrument envers l'infortuné Edelbert, père de la pieuse et douce Rosa.

Parmi les seconds, nous relèverons quelques-uns de ceux qui tiennent aux acteurs, aux costumes, à quelques scènes particulièrement caractéristiques ou frappantes. Tous ces hommes, montagnards hâlés et vigoureux, conservent sous le déguisement de leur rôle une physionomie étonnamment forte, et l'on dirait que l'éclat du costume ne fait que rehausser la rudesse de leurs traits dans la proportion justement qui convient à la perspective de la scène. Leur élocution est raboteuse, lente, monotone : leur

geste monotone aussi, composé, bizarrement expressif, mais empreint au plus haut degré de dignité solennelle et imposante. Ceci ne nous étonne point ; car non seulement ces acteurs-là sont remplis de candeur et bien plus propres évidemment à ressentir



des émotions réelles qu'aptés à en feindre l'expression dramatique ; mais c'est partout le propre de la scène à ses premiers commencements que d'être digne, idéale, et comme emphatique d'émotion comprimée et d'enthousiasme contenu. L'art, en se développant, réduit à un jeu exquis ce qui était primitivement sérieux avec gaucherie ; et si l'expression habile des passions véhémentes et des sentiments compliqués est le triomphe des scènes perfectionnées, l'expression fruste des passions tempérées et des sentiments simples n'y conserve plus

ce pouvoir salulaire de captiver les esprits sans les blaser, et de toucher le cœur sans y porter le trouble.

Quant aux costumes, ils nous ont surpris autant, les uns, ceux des seigneurs et des chevaliers, par leur richesse et par leur vérité, que les autres par leur naïve bizarrerie ou par leur lugubre apparence. Ainsi, Rosa, l'héroïne, porte cette robe à taille courte qui était encore de mode dans les premières années de l'Empire, et que l'on retrouve dans d'anciennes gravures sur la personne même de l'impératrice Joséphine : de plus, un petit sac à ouvrage en satin vert est suspendu à son bras, et ce petit sac ne la quitte ni dans les cours, ni dans les forêts, ni dans l'adversité, ni dans la prospérité. D'autre part, les personnages qui appartiennent au civil sont vêtus comme des conseillers aux requêtes, ou encore comme des procureurs en fonction. Mais où se remarque un singulier caractère de tristesse vraiment tragique, c'est dans le costume du prisonnier Edelbert et de ses deux compagnons de captivité. Outre que leurs cachots, disposés sur les deux côtés de la scène, se composent de deux cages grillées dans le fond desquelles, et durant qu'à l'extérieur la pièce chemine, on croit entrevoir ces malheureux chargés de chaînes et affaissés sous le poids de la douleur et de la faim ; au moment de leur délivrance, et alors qu'ils paraissent enfin à la lumière du jour, l'on découvre des fantômes hideux d'abandon, de dénuement, d'incomparable misère. Cet effet, sinon dramatique, du moins très théâtral, est dû non pas

seulement à la plaintive lenteur de leurs accents débiles et à la torpeur de leurs attitudes, mais surtout à l'étrangeté de leurs costumes bordés de mousses desséchées et de ces filasses d'un vert pâle qui pendent aux rameaux des sapins. Employés à cet usage, ces ingrédients expriment à la fois la



décoloration, la moisissure, le haillon, tous les signes accumulés de l'obscurité et de la pourriture des cachots. Aussi ces figures sont belles, et, au moment où elles passent des cages sur la scène, un mouvement d'horreur et de pitié se marque dans l'assemblée.

Cette scène des prisonniers, celle où se démènent les diables, nous ont paru les plus frappantes, sinon les meilleures du drame ; mais il en est deux autres qui méritent d'être notées. L'une, c'est celle où la

femme du geôlier chez lequel Rosa est entrée comme servante, gourmande, raille, malmène cette pauvre enfant. Ici, le bon curé qui a composé la pièce s'est donné la licence d'être familier, comique, et il fait dire à cette mégère une foule de propos à la fois altiers et communs, moqueurs et criards, qui portent à son comble l'hilarité de l'assemblée, et qui lui font presque perdre de vue les infortunes de l'héroïne. Mais cette note comique ne se prolonge pas, et nous avons reconnu à ceci, comme à bien d'autres choses, comme à la teneur du programme lui-même, la trace d'une direction intelligente et d'un esprit qui est supérieur à l'œuvre qu'il produit, si on n'envisage cette œuvre qu'au point de vue de l'art. L'autre scène, c'est celle où Rosa, errante dans la forêt, y aperçoit des bûcherons. Dans ce moment-là ces bûcherons sont à l'œuvre : ils coupent, ils taillent, puis ils s'arrêtent comme pour se reposer, et tout à l'heure ils se mettent à chanter en chœur. Il y a dans cette scène une fraîcheur charmante, une naïveté qui depuis longtemps a disparu des théâtres, et rarement nous avons écouté avec un charme aussi vif une musique aussi réduite à n'être qu'une mélodie pure, simple, presque enfantine. Un compositeur, pensions-nous, qui se trouverait assister à ces chants sans art, y puiserait l'idée de quelque effet musical expressif, neuf, destiné à enchanter même des dilettanti d'opéra.

Que si nous résumons maintenant l'effet que doit produire sur les hommes auxquels elle est destinée

une représentation comme celle qui a eu lieu à Stalden, nous n'hésitons pas à croire, qu'à la condition qu'une pareille représentation ne se répète qu'à de très longs intervalles, elle ne peut que produire l'effet moral le plus salubre et le plus durable. Ceci frappe, touche, élève également les âmes de ces montagnards. Au sortir d'une fête pareille, ils s'en retournent sur leurs rochers approvisionnés d'impressions saines, fortes, pieuses, de tableaux et d'exemples dont longtemps la tradition va remplir avec avantage leurs entretiens et amuser utilement leurs veillées. Ils n'ont entrevu du beau que son côté sérieux, de l'art que ses applications respectables, de la scène que son éloquente moralité. Femmes, garçons, enfants, vieillards, tous ont à en recueillir de bonnes leçons, et, chose intéressante, leur respect pour la religion a pu s'accroître de ce qui au milieu d'autres conditions ne tendrait justement qu'à l'affaiblir; à savoir, de ce que c'est leur prêtre lui-même qui a composé la pièce, dirigé la représentation, sanctionné la fête, et veillé d'un bout à l'autre de cette œuvre longue, compliquée et laborieuse, à ce qu'elle pût les rassembler, les attacher, les réjouir, sans qu'elle pût leur nuire.

Mais si tel a dû être, selon nous, le résultat salutaire de la représentation de Stalden, il ne nous a pas échappé d'ailleurs de reconnaître que, à côté de l'intention morale qui a présidé à la composition et à la représentation du drame, se trouvait l'intention politique, à notre gré légitimement conçue et très

habilement accomplie. Indépendamment de ce que nous savions sur l'état actuel du Valais, où deux partis se disputent la direction des destinées ultérieures de ce pays, et où quelques aliborons se sont chargés, là comme ailleurs, de rendre le radicalisme suisse ridicule de présomption, drôle d'ânerie et odieux de brutalité, quelques mots échappés au vicaire, lorsque nous le pressions de nous expliquer les motifs et l'occasion de cette représentation, nous avaient déjà mis sur la voie d'imaginer qu'elle n'était pas uniquement conçue en vue de moraliser les montagnards de la vallée. « C'est, nous avait-il répondu, pour développer chez nos gens le goût de l'instruction, à présent que le pays est libre. » Quand l'Église parle ainsi, c'est évidemment lorsque les choses de l'Église sont menacées de fort près, et que sortant de la nonchalance où l'entretenait un régime de sécurité prospère pour ressaisir le gouvernail qu'on s'apprête à lui arracher, en face de ceux qui veulent lui ravir le privilège de l'instruction elle se met à instruire mieux qu'eux, et en face de ceux qui ne savent que crier la liberté elle se met à émanciper avec d'habiles réserves et d'industrielles précautions. Certes, l'Église a raison de s'y prendre ainsi, mais c'est alors un spectacle en vérité aussi plaisant qu'agréable que de voir un bon curé et son vicaire garder fort bien, à eux tout seuls, toutes leurs brebis jusqu'à la dernière contre les loups de la plaine, que de les voir, sans agression, sans tapage, sans vanterie, déjouer le mieux

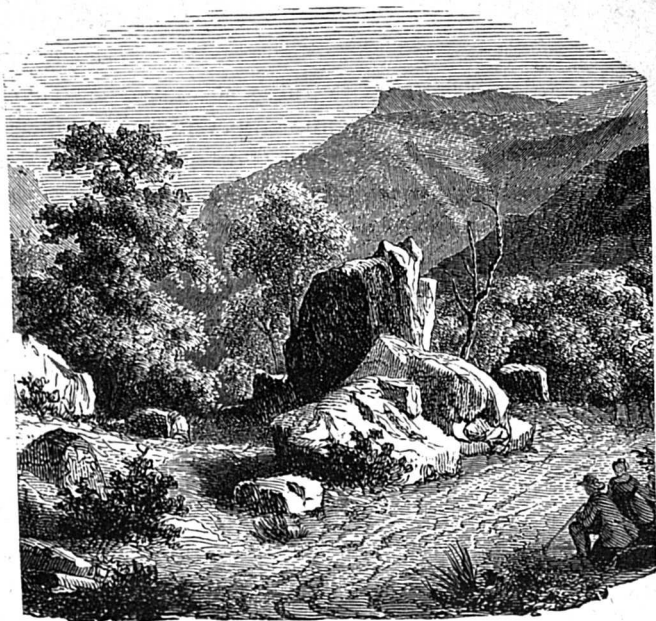
du monde et les manœuvres sourdes et les violences ouvertes de ces messieurs de la jeune Suisse; puis, comme pour mieux narguer encore les gazettes de leur propagande, apprendre à lire à leurs paysans.

Vers trois heures de l'après-midi, et sans attendre la fin du Schauspiel, parce qu'il nous faut encore aller ce soir coucher à Brigg, nous prenons congé du vicaire, des anciens, de cette charmante prairie où nous venons de passer cinq heures si bien remplies par le plaisir, le spectacle et l'observation. Pendant que nous cheminons sur Viège, Kühnrich, revenu de la guerre, se livre à d'horribles fureurs et il jure la mort d'Edelbert; mais au moment où nous y arrivons, c'est l'heure probablement où l'infortuné Edelbert doit sa délivrance inespérée aux longues douleurs, aux pieux efforts, au persévérant courage de sa chère enfant. Oui, Rosa de Tannenbourg, vous êtes aimée désormais dans ces montagnes; votre nom y est devenu le symbole du filial amour; et comme auprès de ces hommes simples et dans ces pays sans livres l'on ne voit pas l'émotion de la veille incessamment effacée par l'émotion du lendemain, c'est pour de longues années et pour plus d'une génération qu'aura lui sur le rocher de Stalden le doux éclat de votre vertu!

A Viège, nous ne retrouvons plus le pensionnaire, mais à la place M. Clément, le maître de l'auberge, qui nous délivre nos havresacs. Voici venue pour Rayat l'heure de se séparer de nous... Afin d'adoucir la visible peine de ce pauvre homme, M. Töpffer

le comble d'admirables certificats soigneusement parafés, et d'une pile d'écus de cinq francs qu'il a gagnés, lui et Mouton, sans trop savoir pourquoi ni comment. Rayat attendri prend les certificats, empoche les écus, s'essuie les yeux et déclare, à la grande satisfaction de *Joude*, que si cet animal a lancé M^{me} T*** contre un tertre pelé, c'était affaire de gaieté uniquement, et pour témoigner sa joie de marcher en plaine après deux journées de montagne. « J'y ai réfléchi tout du long, ajoute Rayat, et vous pouvez être certains. » On ne contredit pas, mais également on engage Rayat à échanger à la prochaine foire cet Iscariote trop gai contre un mulet infiniment plus mélancolique. Il en fait la promesse, et l'on se quitte avec un regret réciproque, lui pour retourner à Sion, nous pour gagner Brigg, où nous arrivons à la nuit tombante.





VALLÉE DES CONCHES

DIX-SEPTIÈME JOURNÉE

Ce matin, il s'agissait de partir de bonne heure, mais beaucoup de souliers mis en réparation la veille ne sont pas encore arrivés. Plusieurs donc profitent de la circonstance pour se faire servir occasionnellement de simples grosses tasses de café au lait dans lesquelles ils trempent par hasard de simples énormes brioches. Ce n'est point là un déjeuner, car

on ne déjeunera qu'à Lax ; mais ce sont de ces riens qui aident à attendre qu'une empeigne soit rapiécée ou qu'une semelle ait été corroborée au moyen d'un épais doublage marqueté de têtes de clous. En général, les savetiers de village s'acquittent de cette opération bien, diligemment et avec plaisir, parce que c'est pour eux une agréable aubaine ; en sorte que, de village en village et de savetier en savetier, l'on peut faire aller une paire de mauvais souliers jusqu'au bout du monde. L'économie sans doute conseille d'en user ainsi, mais bien plus encore l'expérience. Voici à ce sujet des aphorismes.

— Pour le voyageur à pied la chaussure est tout, le chapeau, la blouse, la gloire, la vertu ne viennent qu'après.

— Un rebord qui agace, une empeigne qui presse, une pointe qui serre, un talon qui frotte, un pli qui lime, c'est la mort de la joie et le commencement des grandes âcretés. Voici un site sans pareil, un festin splendide, un Schauspiel de toute magnificence... Ah bien, oui ! j'ai l'orteil en marmelade et le cou-de-pied qui se désosse !

— Plusieurs se commandent un cuir fort, une semelle double, une armure de clous. Ce sont des conscrits. Avant deux jours la lame pâtira de l'excellence du fourreau.

— Cuir souple, semelle moyenne, et des clous juste de quoi mordre sur les gazons glissants et sur les glaces en pente, c'est ce que l'expérience conseille.

— Si vous êtes habitué aux sabots, emportez vos sabots. Si vous n'êtes fait qu'aux escarpins, emportez vos escarpins. Changer nuit, innover cuit.

— Que votre cordonnier de la ville ait fait votre chaussure, car il connaît votre pied, il entend votre orteil et il sait vos oignons. Après quoi faites recoudre, faites retenir, faites doubler, faites doubler, retenir, recoudre tout à la fois, mais ne commandez ni n'achetez. Vieux souliers, bon souliers; et de là la théorie de tout à l'heure, celle d'aller de savetier en savetier jusqu'au bout du monde, et par delà.

— Au surplus, ce n'est encore ici que l'essentiel, mais en même temps le vulgaire de la chose; et bien bornés seraient ceux qui croiraient y voir la philosophie tout entière des souliers. Derrière ces grossiers axiomes s'ouvre tout un monde de procédés ingénieux, de soins intelligents et de voluptés délicates. Que quelques mots au moins en fassent foi.

— Semelle large dont les bords soient affranchis en biseau; vrai secret de préserver la plante, de protéger l'arête, de garantir le côté. Ce biseau écarte

les cailloux traîtres, brave les rocailles à scie et les rocailles à tranchant, écrase les scélérates de pointes, de ronces, de racines à fleur de terre qui, embusquées sous l'herbe des taillis, attendent une empeigne à percer, un oignon à froisser, un cor à qui faire voir les étoiles en plein midi.

— Retourner ses bas, chose excellente; car le soulier, si honnête qu'il soit, ne laisse pas que de vous macadamiser dans la plante chaque aspérité des mailles. C'est ce qu'on évite si on lui laisse le côté rêche pour se donner à soi le côté moelleux. Toutefois il y a un principe qui domine, qui remplace tout ceci; et ce principe, c'est le bas de laine. Inutile alors de retourner, à droite comme à l'envers le bas de laine a toutes les vertus.

— A bas les bottes, vive les guêtres, et encore mieux les souliers qui s'en passent: ce sont des sortes de bottines sans attaches ni oreilles qui recouvrent le pied de partout. Pour le mettre, on passe l'index dans un tirant fixé au talon et l'on tire. La porte est étroite, mais l'appartement est spacieux, et point de fâcheux n'y vient importuner monseigneur.

— Souliers lustrés, petit mérite; souliers graissés, bon usage. Ni pluie ni rosée ne s'y fixent pour les détremper.

— Souliers mouillés, souliers pesants; mais souliers brûlés, savates racornies. Prendre patience donc plutôt que de faire sécher au feu.

— Quand la route est poudreuse, aviser une flaque, une ornière humide, une eau qui traverse en fuyant vers la haie, et y tremper sa semelle ; deux minutes après voici les fraîcheurs qui pénètrent, et c'est, comme au Bédouin dans ses sables, un souffle désiré du nord.

— Quand la route est dure, rocailleuse, raboteuse, savoir imposer silence à de sots dédains et marcher droit sur les points embraminés. La semelle s'y oint convenablement, et, outre le velouté de la sensation, on emporte de quoi parer aux aspérités jusqu'à l'oasis suivante...

En voilà bien assez, car ici déjà nous touchons aux arcanes, et les arcanes ne subsistent que par la discrétion. Mais combien c'est cruel, n'est-ce pas, que de se sentir ainsi des trésors accumulés d'expérience pour n'en savoir bientôt que faire ! que d'avoir employé vingt-cinq années à apprendre comment il faut marcher, pour n'être bon tout à l'heure qu'à aller en voiture ! Et ainsi de tout, cher monsieur. C'est quand il se fait vieux que l'homme commence à comprendre comment il aurait dû régler sa jeunesse ; c'est quand il n'a plus qu'à mourir qu'il sait enfin comment il fallait pratiquer la vie !

Quoi qu'il en soit, les brioches ont disparu, les souliers arrivent, un char est là qui a pris nos havresacs, et nous pouvons enfin partir. En face de Brigg, on passe le Rhône, puis, en tournant à droite,

l'on traverse le joli village de Naters caché sous de grands arbres, et tout à l'heure on commence à s'élever de plateaux en plateaux dans la jolie vallée de Conches. Grandes routes, grelots, fracas, sont maintenant bien loin derrière, et l'on suit jusqu'au



soir un de ces petits chemins assez bons pour que les chariots du pays puissent y serpenter lentement, assez mauvais pour que pas une calèche n'ose s'y aventurer. Aussi plus de poussière, et du calme sans solitude. Toutefois, la chaleur, ce matin, est étouffante ; en sorte que, faute d'ombrages qui soient à notre portée, nous hantons les chapelles. Ce genre de halte a bien son prix. L'on trouve là, en effet, une fraîcheur délicieuse, des bancs où s'asseoir, des saints à qui parler, et, sur la muraille, des Alisi

Penay par centaines, tracés tant à la sanguine qu'au charbon, ou à la craie encore, si c'est sur le fond noirâtre d'une fresque effacée. Quelques Alisi de notre société s'inscrivent à la suite de tous ces Penay.

A Lax, l'hôtesse est toute ronde, le déjeuner tout court, l'endroit charmant pour qui sait se plaire à ce



qui entre, regarder à ce qui sort, s'intéresser à ce qui survient. Ce qui survient ici, ce sont deux grands troupeaux de taureaux qui envahissent la rue, qui encombrant le seuil, qui assiègent la fontaine. Farouches et haletants, ces animaux mugissent, se heurtent, se poussent ou s'entraînent, et l'histoire de voir tout cela de pas trop près n'ôte certainement rien à l'agrément du spectacle. Ce qui entre, c'est un jeune jésuite, trop fier pour nous questionner, trop ré-

servé pour nous répondre, en sorte qu'il se fait servir un œuf cuit à la coque, et l'entretien en reste là. Ce qui sort enfin, c'est une troupe de pâtres qui viennent de prendre leur repas dans une chambre voisine. Ces hommes, habitués aux bêtes, et qui d'ailleurs veulent continuer leur route, se font jour au travers des taureaux, et tout à l'heure on les voit au loin qui, après avoir allumé leurs pipes et rejeté leurs vestes sur l'épaule, descendent la côte de ce pas à la fois souple et rassis qui est propre aux montagnards. Comment ne se divertir pas au milieu de ces choses, toutes caractéristiques de la contrée; et que l'on est donc malheureux si, faute d'un peu de cette curiosité instinctive qui se trouve partout des spectacles, un jésuite, des pâtres, une armée tout entière de taureaux peuvent bien surgir, passer, s'arrêter devant vous sans que vous y preniez plaisir !

Il y a deux manières de s'amuser partout, de profiter partout, de s'enrichir partout de notions ou curieuses, ou récréatives, ou utiles. La première, la paresseuse, la charmante, c'est de flâner; soit qu'assis sur une chaise ou sur un soliveau, l'on regarde quiconque ou encore quoi que ce soit; soit que, debout sur le seuil ou errant dans la cour, le long du fossé, du bois, du mur, l'on regarde quiconque aussi et quoi que ce soit encore. Nous l'avons dit ailleurs, c'est dans ces moments-là que se présentent réellement à l'esprit le plus d'idées, et cette nonchalance même du corps qui fait songer

aux actifs que vous êtes là à perdre votre temps est au fond le meilleur signe qu'à cette heure, au contraire, c'est votre pensée qui se promène à son tour, qui, à son tour, prend ses ébats et court la campagne. Déplacée par le fait même du voyage d'auprès des objets auxquels elle est accoutumée, la voilà, qui, au spectacle des plus simples choses, compare, recherche, lie ; la voilà aussi qui poursuit, qui s'égare, qui rebrousse, qui, sans hâte d'arriver, marche néanmoins, vole, et dans l'espace d'une minute va, vient dix fois de la terre au ciel et du ciel à la terre. Sans doute, ce n'est pas ainsi que l'on travaille, que l'on médite ou que seulement l'on contemple ; mais c'est bien ainsi que l'on pense et qu'arrivent à l'esprit les trois quarts au moins des idées justes qui s'y trouvent. Et, en effet, si savoir c'est réellement connaître autant que possible, et par l'observation personnelle plus heureusement encore que par toute autre méthode, les vrais rapports des choses, par quelle voie arriverait-on avec autant de rapidité à connaître mieux un plus grand nombre de ces rapports que par cette observation rêveuse, à la vérité, mais librement attentive, incomplète, mais riche, étendue, déliée, qui, sous le nom de flânerie, charme ou remplit, même à notre insu, les plus paresseux, et en apparence les plus stagnants de nos loisirs ? étudier, apprendre, c'est bien, c'est indispensable. Les sciences, les livres, c'est la gloire des savants et la couronne de l'esprit humain. Mais prenez-les tous ensemble, vos livres,

et donnez-moi une statue de toutes les notions qui y sont écrites, sans en excepter une seule, et vous aurez bien vite reconnu qu'à ce nouvel animal il manque encore tout ce qui, sous le nom de sens commun, fait la possibilité de se comporter au milieu des êtres ou des choses sans y succomber à l'instant même sous l'ignorance des notions dont est riche l'illettré, le paysan, le simple lui-même; or le flâneur, le vrai flâneur, est bien plus que le simple, bien plus que le paysan, bien plus que l'illettré et que le lettré aussi; car, rien que pour avoir pratiqué excellemment le facile et paresseux loisir d'observer sans but et de penser sans hâte, il ne manque guère de devenir avec le temps philosophe aux deux tiers et poète pour le reste.

La seconde manière de s'amuser, de profiter partout, c'est moins d'aborder les gentlemen ou de questionner les ciceroni, qu'au contraire de les planter là pour s'entretenir sans sottise familiarité comme sans sot orgueil avec les bonnes gens. Les bonnes gens, c'est ici un manant qui tire de l'eau d'un puits; là, un garçon d'étable qui bouchonne une rosse; plus loin, un faucheur, un bouvier, un savetier, une vieille qui file, un fermier qui attelle, ou encore un aubergiste, s'il n'est pas trop important, trop fashionable, trop bête, ou, ce qui revient au même, trop spirituel pour vous. De ces bonnes gens-là nous pouvons assurer qu'on en trouve partout, et c'est auprès d'eux, dans leur commerce, que l'on rencontre mieux qu'ailleurs, exclusivement,

allions-nous dire, et ce sens droit qu'exerce le travail, l'activité, l'expérience, la pratique des choses, et cette raison ingénue, saine, ferme, ce naturel, si l'on veut, que n'ont encore altéré ni les belles manières, ni la fausse instruction, ni les sottès suggestions de la vanité. Ah! alors, c'est plaisir que de converser, car c'est d'homme à homme, et non plus de masque à masque, qu'on s'entretient; les idées, les opinions, les sentiments s'expriment dans leur vérité, sous leur forme native, avec leur accent propre, et insensiblement, toutes barrières ôtées, l'on se sent comme si, échappé de cette prison de comédiens que dans les villes on appelle le monde, l'on avait enfin rencontré son semblable réel, en chair et en os, en âme et en cœur. Cependant les propos se succèdent, qui vont du puits au seau, du seau au manant et du manant à sa famille, à l'endroit, aux gens, au curé, au notable qui vient à passer, et l'esprit se repaît, la curiosité se contente, l'heure vole. Ce n'est pourtant là encore que l'amusement, mais l'instruction vient à la suite, sur les faits et sur leurs causes, sur les gens et sur leur destinée, sur le curé et sur ses ouailles, sur soi enfin; car est-il bien possible de s'enquérir de ses semblables sans faire retour sur soi-même? et n'est-ce pas après tout à notre personnalité que, par un mystérieux mais puissant instinct de l'âme, nous rattachons, nous ramenons en définitive tout ce que nous conquérons de notions et de lumières sur les choses, les hommes, la vie? Au fond, ce n'est ici

qu'une autre forme de la flânerie, pas plus attrayante, mais plus animée que la première, et qui a cet avantage de vous rendre équitable, doux, humain, disposé à la bienveillance et à la fraternité envers les petits, par la conviction que vous acquérez bientôt qu'il y a là beaucoup de patience, de courage, d'affection, de dévouement, d'abnégation de soi, dans une condition dont ceux qui ne la voient jamais que de loin sont portés à se faire, d'après ses dehors frustes et son écorce grossière, une idée fausse et bien souvent injuste.

Ceci soit dit cependant sans qu'on en puisse inférer que nous partageons des principes qui ne sont point les nôtres, et que, parce que nous professons estime et sympathie pour ce qu'on appelle le peuple, nous sommes de ceux qui désirent ou qui provoqueraient au besoin son avènement à la direction des affaires, ou encore au partage politiquement organisé des richesses que, pour sa grosse part, il concourt à créer, sans que pour cela elles demeurent proportionnellement entre ses mains. A nos yeux, non seulement l'inégalité des conditions humaines vient de Dieu, en sorte que toute lutte établie contre ce fait providentiel n'aboutit qu'à d'impuissants efforts suivis d'affreuses calamités, mais nous pensons fermement que tout vrai progrès pour les sociétés, que toute amélioration réelle en faveur du peuple, que surtout les principes mêmes de moralité, les liens de responsabilité, de devoir, d'humanité, de charité, qui, en attachant les

hommes les uns aux autres, font la seule garantie efficace de protection pour le faible, d'aide pour le petit, de soulagement pour le pauvre, reposent sur la consécration et la reconnaissance du fait de l'iné-



galité des conditions, avec les droits et les devoirs que cette inégalité même engendre ; droits et devoirs qui seraient puissants et féconds dès longtemps pour faire pénétrer, sinon l'égalité de richesse et de lumières, du moins l'égalité de bonheur et de contentement dans tous les rangs de la société, si tout justement les belles doctrines de nos modernes éman-

cipateurs n'avaient pour effet de briser les uns, d'affranchir les autres, et de substituer en toutes choses à ce qui lie et rapproche ce qui divise et irrite; si ceux qui se disent les amis du peuple, au lieu de le pousser sans cesse au mécontentement de sa condition et au menteur espoir d'en sortir tout à l'heure, soit par une révolution, soit par la force des choses et la puissance du progrès, employaient le même effort, la même ardeur à lui rendre cette condition meilleure par l'aisance, plus sûre par la protection, plus digne par la moralité, l'égale de toutes par la religion.

Au delà de Lax, nous laissons sur la gauche la gorge qui conduit au glacier d'Aletsch; puis nous atteignons enfin des bois que M. Töpffer a annoncés et promis dès le matin. Par malheur, l'ombre y est douteuse, le sol y est sec, point [de zéphyr n'y pénètre, en sorte que le soleil lui-même, mais au grand air, nous paraît, au sortir de ces bois, rafraîchissant. Haletants et trempés de sueur, au prochain village, nous nous laissons tomber sous le porche d'une chaumière, et, sur un signe qu'on lui fait, une bonne femme s'en vient verser à boire à chacun de nous à l'endroit où il est demeuré gisant et aplati. C'est délicieux. Pendant la cérémonie, un homme tape en cadence sur le tranchant émoussé de sa faux, et voici là-bas un cerisier, jusqu'alors tranquille qui vit, qui bouge, qui frétille, et finalement se met à pousser deux cornes!... « Qu'est-ce que cela signifie? s'écrie en sursaut

M. Töpffer. — Monsieur, répond d'Estraing, pendant que nous étions à vous attendre, un homme nous a permis de nous établir dans le cerisier, et à présent qu'il n'y reste plus rien, nous allons descendre. » Après une réponse si péremptoire, il ne reste à M. Töpffer qu'à se calmer et à se taire, durant que les deux sires quittent leur Éden et rejoignent frais, repus et tout mirobolés de l'aventure.

Cette vallée de Conches s'élève indéfiniment sans cesser d'être ouverte et cultivée, en sorte que, sans avoir encore quitté l'agreste pour le sauvage, on y éprouve néanmoins, à mesure qu'on avance, et aussi bien que dans les hautes montagnes, cette impression d'un air qui s'allège, qui s'épure, qui s'embaume de la senteur éthérée des bois, des rochers et des prairies. Comme nous l'avons constaté cent fois, la chaleur cesse d'être énervante, la fatigue s'envole, une souple vigueur reparait dans les membres, et se mouvoir, marcher devient une jouissance qui se manifeste au dehors, non pas tant par un changement d'allure que par un mouvement d'entrain dans les esprits et de belle humeur dans les propos. Cet effet est si certain que non seulement nous, vieux routier, nous en portons en nous-même l'encourageante prévision au début de matinées souvent cruelles de lassitude et de chaleur, mais que nous pourrions toujours dire d'avance, les localités nous étant connues, à quel endroit, à quelle heure commencera à circuler parmi notre troupe cet interne renouvellement de force et de gaieté. En même

temps aussi que nous nous élevons, la végétation, celle des arbres, diminue pour cesser bientôt presque entièrement, et n'étaient les montagnes, l'on



pourrait se croire perdu dans les herbes d'un steppe.

A Munster, l'avant-garde s'est arrêtée, parce qu'il est tard, parce qu'il avait été question d'y coucher, parce que surtout c'est là qu'on trouve la meilleure auberge de toute cette vallée. Aussi quand M. Töpffer arrive sur la place du village, il y trouve l'hôte du

lieu qui argumente, les séductions qui ont commencé, l'amour de la gloire, l'austérité, le courage et toutes les vertus antiques qui ont fait défaut devant la molle envie de goûter aux douceurs promises de ce petit Chanaan. Sans s'asseoir, sans s'approcher trop, sans seulement paraître voir l'hôte, qui est pourtant son réel adversaire, M. Töpffer discute peu, mais il s'étonne beaucoup; puis il poursuit sa route, l'armée le suit, et l'hôte est enfoncé. C'est toujours une grande faute, en effet, en pareil occurrence, que de laisser incliner son monde vers le mou, le paresseux, vers les douceurs de bouche ou de lit. Outre que le moral en reçoit une atteinte, le plaisir lui-même y perd; car, même sous ce dernier rapport, mieux vaut dix fois arriver dans deux heures à Obergesteln échinés, affamés, pour y dévorer un médiocre souper et y dormir délicieusement dans de mauvais lits, que de chercher ces mêmes avantages à Munster dans les assaisonnements d'une cuisine meilleure et dans l'agrément tout négatif d'une fatigue qu'on s'épargne. Nous cheminons donc sur Obergesteln, et tout à l'heure la nuit est si obscure que nous tâtons le sentier de la plante, bien plutôt que nous ne le voyons des yeux; et que, comme le petit Poucet et ses frères, sans une lumière qui brille à l'horizon, noirceur pour noirceur, nous ne saurions en vérité vers laquelle tendre... Cette lumière, c'est justement l'auberge. Dès que nous en avons franchi le seuil, adieu fatigues, noirceurs, regrets, mécomptes; tout y est radieux, même la

douteuse lueur de deux minces chandelles; tout y est sofa, banquet, couche molle, même les bancs, les choux, le petit salé, la clarette, et aussi les lits quelconques où nous allons bientôt nous étendre. Encore une fois, il n'y a de Chanaan, il n'y a de terre promise qu'au bout du courage, qu'après la lutte et qu'au prix de la victoire.



Ce souper nous est servi par l'hôte en personne et par ses deux filles, dont l'une, dit-il, est mariée, mais l'autre ne trouve pas. Il en va donc à Obergesteln comme il en va à Berg-op-Zom, et à Genève aussi : des demoiselles de l'endroit, l'une trouve, l'autre ne trouve pas ; en sorte que l'une est pourvue, l'autre continue d'attendre ; l'une est mère, l'autre est tante ; l'une connaît les joies de l'hyménée, et parfois les trouve amères, l'autre connaît les amertumes de la viduité, et parfois les trouve préférables

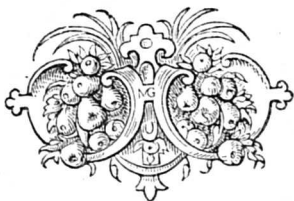
encore à la chance qu'elle n'a pas courue d'être mal mariée. A le bien prendre, il devrait y avoir dans ce sentiment-là de quoi consoler toute vieille fille de n'avoir pas vu sa noce.

Quant à l'hôte, ce qu'il y a de remarquable, c'est



qu'il est triglotte; triglotte en ce sens qu'il sait mal trois langues, au lieu d'en savoir une passablement. C'est le cas de plusieurs dans cette contrée, où, en rapport continu avec le bas Valais comme compatriotes, avec Berne par le Grimsel, avec le Tessin par la Furca et le Saint-Gothard, ils parlent d'italien bâtard, d'allemand fautif et de français manqué, juste ce qu'il leur en faut pour traiter avec les forains, vendre leurs vaches ou écouler leurs fromages. Et s'il leur tombe sous la main des touristes comme nous autres dont l'un glotte german, l'autre toscan ou picard, pour mieux s'y prendre alors, ils

polyglottent à chacun un mélange de leurs trois idiomes, et c'est à n'y plus rien comprendre ni en gros ni en détail. Au fond, ce n'est là que la caricature de ce qu'est la Suisse sous le rapport de la langue : une agglomération de dialectes d'emprunt qui s'y altèrent indéfiniment sans pouvoir aller jusqu'à se détacher de leurs souches respectives pour former un idiome national. Puis, à côté de ces dialectes bâtards, ci et là des patois indigènes et le romunsch cantonné dans les Grisons, où, resserré entre l'italien et l'allemand, il vit là de sa vie propre, comme fait en Valais, resserré entre les noyers et les mélèzes, ce pin d'Italie qui croît non loin de Sierre sur une chaîne isolée de morraines ocreuses.





EXPÉDITION A LA VOUTE DU GLACIER

DIX-HUITIÈME JOURNÉE

Outre ses deux filles, notre hôte a un fils dont il nous parla hier. « Étudiant, comme vous autres, disait-il, et qui va avoir fini son rudiment l'an qui vient. » Et ce matin, comme il s'agit de faire porter le sac de Shall : « Laissez, dit-il, mon fils s'en va au glacier du Rhône pour y chercher de la viande ; moyennant une bagatelle, il vous portera ce sac. » En effet, nous voyons apparaître un grand mon-

tagnard hâlé, bruni, bien membré, qui fourre le petit sac dans sa large hotte, et part avec nous. Chemin faisant, nous apprenons de lui que c'est chez les jésuites de Brigg qu'il fait ses classes, mais que,



durant les vacances, il s'en vient à Obergesteln revoir la famille, prendre l'air des montagnes et aider aux ouvrages de la saison. « Étudiant comme vous autres », disait le papa... Alors, c'est nous qui ne sommes pas étudiants comme lui !

Il y a bien quelque chose de risible, nous en convenons, à voir un particulier de cette taille qui'en

est encore à apprendre son rudiment : cela fait l'effet d'un grand garçon qui serait encore en nourrice. Mais il y a quelque chose de risible aussi à voir dans nos villes des adultes, des enfants, en être déjà à étudier toutes les sciences à la fois, après avoir été préalablement bourrés de rudiment, de syntaxe, de philologie et d'antiquité ; cela fait l'effet d'un moutard qui, trop tôt sevré, s'empâte de bouillie, ou encore, faute d'y pouvoir mordre, suçote un gros quartier de jambon. Entre ces deux extrêmes, il y aurait sans doute un milieu à tenir, mais, à notre avis, des deux le pire, s'il s'agit de former un homme, et non pas de faire courir bride abattue sur une profession, c'est sans contredit le second.

Autrefois, l'instruction classique, faite avec lenteur, occupait à elle seule les années de l'adolescence et de la jeunesse, en telle sorte que si, d'une part, cette instruction mieux établie et mieux digérée portait ses fruits en développement de l'intelligence et en ornement de l'esprit, d'autre part, elle n'empiétait point sur ces longs loisirs, sur ces journées, sur ces mois de récréation, de mouvement, de liberté, qui sont indispensables au développement simultané et naturel des forces physiques, de la droite raison et du caractère. Aussi, autrefois, et quelque vicieuses que pussent être d'ailleurs les institutions, il y avait des hommes, des caractères, ou encore des esprits vraiment élégants, ornés ou puissants ; tout le monde en convient. — Aujourd'hui l'instruction classique, faite précipitamment

durant les années de la première adolescence, et basée de plus en plus sur des méthodes abrégatives comme s'il s'agissait non pas de faire croître des fruits, mais d'en distribuer hâtivement de tout cueillis, non seulement n'offre plus pour le développement de l'intelligence comme pour l'ornement de l'esprit que de bien médiocres résultats; mais de plus, combinée avec une kyrielle d'autres études qui occupent et remplissent les années entières de l'adolescence et de la jeunesse, elle ne laisse au développement naturel des forces du corps, de l'âme ou de l'esprit, ni temps, ni espace, ni aliment. Aussi, et quelque admirables que puissent être les institutions modernes, une chose est devenue rare, presque introuvable aujourd'hui : ce sont des hommes, des caractères, ou encore des esprits vraiment élégants, ornés ou puissants; et, si tout le monde n'est pas placé pour en convenir, tout le monde du moins le remarque et s'en afflige.

Aussi, bien loin de plaindre, en ce qui nous concerne, les pays où il est encore possible aux parents de ne pas condamner leurs enfants aux travaux forcés d'une instruction bien souvent stérile comme méthode, et superficielle comme instruction, nous serions tentés de leur porter envie, et nous n'hésitons pas à leur souhaiter qu'ils puissent demeurer longtemps encore reculés ou retardataires en fait d'études et de latinité, puisque, à voir où nous mènent en ceci la civilisation et le progrès, il y a de quoi regretter bien plutôt qu'il n'y a lieu d'être satisfait.

Car, voyez donc, c'est à qui, parmi tous ces zélés enseignants, entassera le plus d'ingrats labeurs et de tristes servitudes sur les courtes années de la joie et de la liberté; c'est à qui, parmi toutes ces doctes écoles, s'emparera le plus complètement non pas des cœurs, non pas des âmes de nos enfants pour les former et pour les embellir, mais de leur mémoire, de leur tête, de leur mécanique intellectuelle, pour la faire jouer du matin au soir sur tous les airs et dans toutes les ritournelles; puis, dépossédés par tous ces larrons de la présence chérie et du distrayant commerce de nos fils, c'est à peine s'il nous reste le moment de féconder leurs affections, de déterminer leurs penchants, d'assurer leurs principes! Ah! le sot, l'absurde, le barbare système! auquel échappent néanmoins et les pauvres et les riches, mais dont nous autres, citadins simplement aisés, de qui les enfants ne sont destinés ni à pratiquer un métier ni à vivre d'une rente, sous peine de ne leur assurer pas une carrière et un avenir, nous sommes bien forcés d'user tout en le détestant. Heureux donc l'aubergiste d'Obergesteln! son fils n'en est qu'au rudiment, mais sans que pour cela son avenir de prêtre ou de légiste ait à en souffrir le moins du monde. En attendant, il est grand, fort, bien membré; il appartient aux siens par le cœur, par les habitudes, par l'esprit filial et domestique; et s'il n'est pas très savant, en bon sens du moins et en expérience il en remontrerait à nos doctes imberbes, et à lui tout seul se tirerait d'affaire là où

vingt d'entre eux, livrés à eux-mêmes, ne sauraient pas seulement se sauver les uns par les autres.

Au delà d'Obergesteln, la vallée se resserre, et c'est par un sauvage défilé, dont l'étroite entrée est obstruée de rocs et assombrie de sapins, que l'on pénètre dans le bassin supérieur et dernier où resplendit, encaissé entre les pentes de la Furca et celles du Mayenwand, le magnifique glacier du Rhône. Quel sanctuaire auguste, et comme rempli de religieuse horreur, que cette pierreuse vallée où, de dessous une voûte transparente, du fond d'une grotte glacée, retentissante, profonde, s'échappe, déjà roi et fier, l'un des grands fleuves de la terre; et les sources du Nil, celles du Niger, dont la seule recherche a provoqué tant d'efforts et fait tant de victimes, ont-elles bien autant d'imposante majesté, d'éclatante magnificence? Non, sans doute; mais elles ont ce qui est plus puissant que tout cela pour éveiller l'imagination des hommes et pour passionner leur curiosité... le mystère, dont chaque jour la science déchire quelque voile, jusqu'à ce que, tout enfin ayant été reconnu, touché, aisé sur notre pauvre terre, faute d'éveil, l'imagination dormira éternellement, et, faute de curiosité, chacun croupira sur un ingrat monceau de données exactes et de notions toutes faites. Qu'y faire? C'est ici une des lois auxquelles est inévitablement assujéti l'esprit humain, que d'être attiré vers le mystère précisément par le désir de le percer, que de ne l'adorer que pour le détruire!



MONTÉE AU GLACIER DU RHÔNE

Au lieu d'un temple, on trouve au glacier du Rhône d'abord trois étables à pourceaux, puis une petite auberge adossée à un rocher ; nous nous empressons



d'y entrer. Tout est plein, jusque par delà le seuil, de gens qui déjeunent, ou qui ont déjeuné, ou qui déjeuneront. Parmi ces derniers, une jeune et jolie miss, toute préoccupée de botanique, n'éprouve guère l'impatience que son tour arrive, car, assise au centre de touffes aromatiques, elle questionne, elle arrange, elle classe, que bien, que mal, et, à

chaque fleur des montagnes que son guide lui apporte, ou dont son père lui fait hommage, elle donne essor aux joies du plus naïf et du plus gracieux contentement. Pendant ce temps, notre latiniste d'Ober-



gesteln a trouvé à qui parler : une pleine tablée de bons pères jésuites qui sablent à qui mieux mieux un négus de première qualité. Les bons pères reconnaissent leur élève, et, après l'avoir régalaé, tous ensemble redescendent bientôt, eux, leur bréviaire sous le bras, lui, chargé de chair fraîche. C'est au glacier du Rhône que sont les abattoirs de la contrée, et libre à chacun de voir, dans les victimes qui s'y immolent, des sacrifices en l'honneur du dieu qui mugit à cent pas de là dans la grotte azurée.

Cependant, notre tour vient de déjeuner, et, sans

attendre quelques démoralisés qui en sont encore à gravir les pentes du défilé, nous nous mettons à table. Bientôt ils arrivent. Quelles figures, bon Dieu ! Simond Marc est mat de sueur, hâve de faim, dia-



phane de rongement ; la vue même de la table et des mets ne saurait lui arracher ni un cri de joie ni seulement un sourire. Il faut qu'auparavant il ait comblé ces creux formidables, fait taire ces aboiements féroces. Et il est sûr qu'à quinze, qu'à dix-sept ans la chose la plus sérieuse d'un voyage, ce ne sont pas dix-sept, quinze lieues de marche, ce sont trois heures de

grimpée matinale faite à jeun sous les ardeurs d'un beau ciel. A quarante ans, ceci n'est plus qu'un jeu, ou plutôt un agrément, car ces trois heures, qui portent la faim d'un adolescent jusqu'à être une



souffrance, sont tout juste ce qu'il faut à un homme d'âge pour que le rassasiement de la veille, et ce dégoût de nourriture qu'il éprouve au lever, se soient changés en un brillant appétit. Au sortir de la table nous faisons une excursion au glacier. Pour le moment, la voûte, ordinairement si belle, quelquefois immense, de dessous laquelle s'élance le

fleuve, n'est pas formée, et c'est de la base même du glacier que sortent les flots bouillonnants.

L'an passé, quand nous nous trouvions dans ces mêmes lieux, combien nos impressions étaient différentes ! Nous étions alors au début du voyage, nous nous dirigeons sur Venise ; aussi, malgré l'âpreté d'un ciel pluvieux , il semblait que déjà les sérénités de l'Italie projetassent leurs reflets dorés sur nos impressions du moment, aussi bien que sur nos espérances de plaisir et sur nos rêves de palais et de lagunes. Aujourd'hui le ciel est radieux, les cimes resplendissent ; une fraîcheur qui arrive du glacier tempère les ardeurs du plus riant soleil ; mais nous approchons du terme du voyage, mais c'est vers le couchant du plaisir et des vacances que nous allons tourner nos regards et nos pas, et s'il ne s'ensuit pas de la tristesse, du moins les impressions diminuent d'agrément et de vivacité, en raison de ce que les espérances sont à court terme, et les rêves hélas ! tout de livres et de pupitres ! Ainsi, comme que l'on s'y prenne, un voyage est toujours une image de la vie ; ou la vie avec ses beaux jours, son déclin et son terme, n'est que l'image d'une tournée en Suisse ou ailleurs ; et c'est apparemment en vertu même de ce que ce rapprochement est d'une justesse toujours la même et toujours frappante, que, tout lieu commun qu'il est, il se laisse redire et se fait accepter,

Mais quelle rampe à monter que ce Mayenwand, que l'an passé nous descendîmes si gaillardement !

Même lesté, on s'y démoralise, témoin Shall, qui tout là-bas gravit haletant, pour bientôt s'arrêter indigné. On l'attend au sommet. De cet endroit, la montagne même qui nous porte dérobe la vue du



glacier du Rhône; mais l'on voit à l'opposite, au-dessous de soi, le sommet du Grimsel, où se reflètent, dans les eaux noires du lac de la Mort, les belles aiguilles de la chaîne bernoise. Shall arrive, et tout à l'heure nous côtoyons le lac, pour n'avoir plus qu'à descendre les pentes de granit qui forment de ce côté le pourtour du bassin où est situé l'hos-

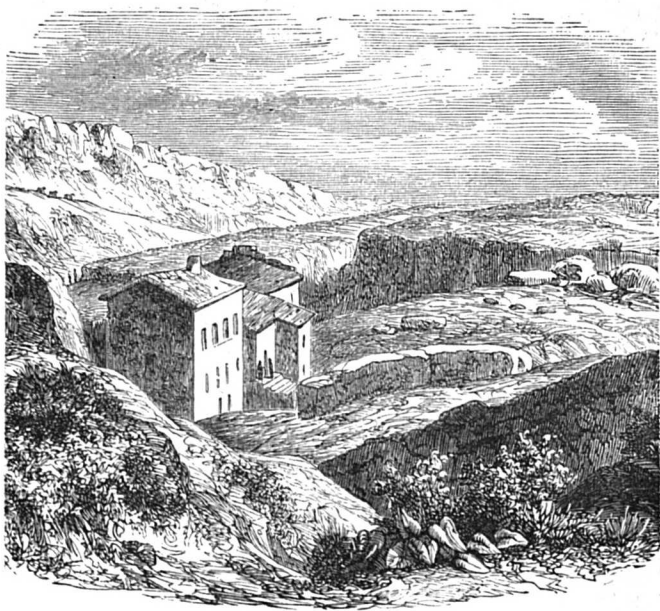
pice. M. Agassiz a fait une théorie sur ces granits. tout au moins sur les formes arrondies qu'ils affectent, et qu'il attribue au puissant frottement de glaciers aujourd'hui disparus. Ce que nous pouvons



affirmer à l'appui de cette théorie, c'est que le pied glisse le mieux du monde sur ces dômes polis, et qu'à moins d'y faire grande attention, l'on ne tarde guère à continuer de sa personne le frottement des glaciers disparus. En pratique, c'est fort dés-agréable.

Dès le seuil de l'hospice, voici le papa Zippach

qui nous accueille, qui nous serre dans ses bras, le tout en haut allemand. Ce brave homme est le même que l'an passé, le même qu'il y a dix ans, et



ses mollets arrondis aussi n'ont rien perdu de leur colossale ampleur. Il nous apprend que M. Agassiz justement et tous ses compagnons ont quitté ces jours-ci le glacier de l'Aar, où nous avions compté les aller visiter, et cette nouvelle met à néant l'un de nos plus jolis projets. Avant de quitter leur *hôtel*, quelques-uns de ces messieurs ont été planter un drapeau sur la pointe du Finsterhorn, mais, même

avec le secours de notre lunette, nous ne parvenons pas à l'apercevoir, tandis qu'à l'œil nu, cette fois, nous voyons un chamois privé qui s'en va tout vulgairement paître avec un troupeau de chèvres. La vue de cet animal ainsi détourné de ses instincts et



comme fait à l'esclavage provoque un sentiment de compassion et de mécompte tout à la fois. Mais patience, comme tous ceux de ses pareils qu'on a ainsi ravis à leurs solitudes et séparés de leurs frères, ou bien il refusera de vivre dans la prison qu'on lui aura donnée, ou bien quelque beau matin, il prendra la venelle et disparaîtra parmi les rochers.

L'hospice est déjà plein, et néanmoins, du nord comme du midi, continuent d'affluer des voyageurs, les uns isolés, les autres en caravanes. Au moyen

de notre lunette nous pouvons les signaler d'avance, et d'avance aussi rire de l'encombrement qui va s'ensuivre. Arrivent deux jeunes mariés d'Alsace : le mari est hagard, décolleté, flamboyant de sang à la tête; la jeune dame est pâle, blonde, sérieuse, et,



bien qu'elle ait fait la route à pied, légère, alerte, prête à recommencer. Arrive un bourgeois parfaitement éclopé, mais de bonne humeur quand même, pour dessert de journée, il a à patauger dans les boues équivoques où se vautrent les pourceaux de l'hospice, et c'est tout s'il peut éviter de s'y asseoir à côté d'eux. — Arrivent un Anglais et sa sœur, de l'espèce à la fois beautiful et nono, c'est-à-dire qui admirent puissamment, mais chacun à part, la belle

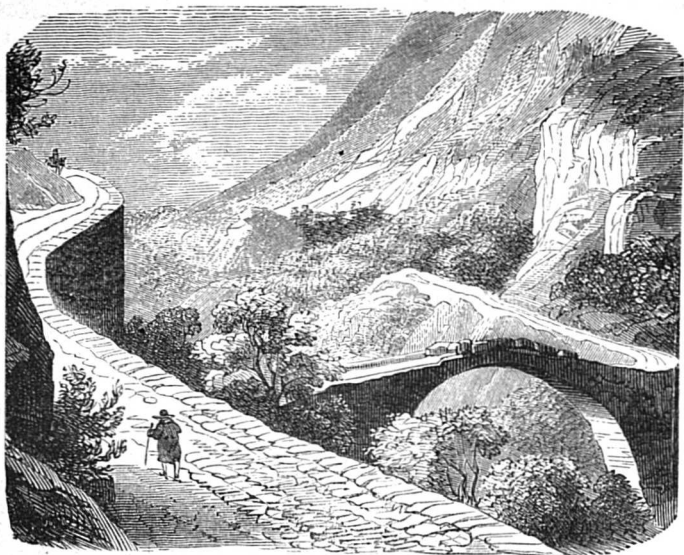
nature, et sans se permettre aucun échange de remarques ni d'impressions. — Arrivent enfin deux incompris; du moins ne comprenons-nous quoi que ce soit, pour le moment, à l'amicale relation qui



paraît exister entre un petit bonhomme d'une quarantaine d'années, vif, hâbleur, coloré; frisé, pincé, en même temps seigneur et aliboron, nain et matador, et une grande perche sentimentale qui marche avec dignité, qui contemple avec recueillement, qui fume avec mélancolie. On dirait le passereau et le héron s'accommodant l'un de l'autre pour voyager de compagnie et vivre inséparables.

Tout ce monde soupe à tour, se loge dans les coins, recoins, et soupentes, ou dort dans la salle à manger. Aussi, fort tard encore, il y a vacarme en haut, en bas, à droite, à gauche, et, au beau milieu, notre sentimental qui, inspiré par le clair de lune, prend sa guitare, croise ses jambes et pince des motifs.





VALLÉE DE LA HËNDECK

DIX-NEUVIÈME JOURNÉE

Le temps est incertain ce matin, et si, à la vérité, nous regrettons moins de n'avoir pas à visiter le glacier de l'Aar, d'autre part nous commençons à trembler pour le sort d'un autre projet qui est dans notre programme, celui d'ascender le Faulhorn, et de couronner dignement par cette expédition une tournée exclusivement alpestre. Tout en tremblant pourtant, nous déjeunons dans une aile de bâtiment

en construction, tout à côté d'un bonhomme qui graisse des chaussures et d'un autre qui nettoie des chandeliers. Au départ, le papa Zippach se trouve là qui voudrait nous serrer tous dans ses bras, mais



nous sommes trop nombreux, et en outre, gros et rebondi qu'il est, le papa Zippach ne peut guère embrasser du pourtour de ses bras plus que l'orbite de sa panse.

Même remarque ici qu'à propos de la vallée de Zermatt : pour les aspects, descendre ne vaut pas monter ; et, néanmoins, même alors que l'on descend, combien dans cette contrée tout est richement pittoresque surtout à mesure qu'on approche du plateau boisé de la Hændeck ! A côté des masses imposantes et des ensembles majestueux, ce sont toutes les richesses du paysage de détail expressi-

ves, nuancées, renouvelées sans cesse par les accidents infinis de la contrée, et par le rapide changement du climat, qui là ne laisse vivre que des rhododendrons, quelques plantes fortes, des gazons robustes; qui, une heure plus loin, permet aux grands arbres d'envahir les rampes, de border le torrent, de cacher l'abîme derrière un rideau de branchages, jusqu'à ce que, plus bas encore, se déploie de toutes parts le luxe magnifique d'une végétation variée, libre et vigoureuse. Car cette vallée de la Hændeck a ceci de particulièrement heureux, qu'arrosée et fertile partout où s'y rencontre du terrain, nulle part, à Guttanen excepté, elle n'offre des espaces cultivables, ou seulement des terrains assez peu accidentés pour que des forêts continues puissent s'y établir sans partage et recouvrir la contrée d'un uniforme manteau d'arbres de même sorte.

A la Hændeck nous faisons une halte pour nous rafraîchir et pour visiter la cascade. Il y a là un Zip-pach encore qui tient l'hôtel, sculpte, vend et gagne de toutes mains. Pendant que nous sommes occupés à faire auprès de lui nos petites emplettes, entrent divers touristes; un Sand manqué, un pekoe jeuneur, deux Français aussi qui demandent des côtelettes, de la moutarde et presque une julienne ou un vol-au-vent, tant c'est le propre des Français, des Français de Paris surtout, de transporter avec eux les habitudes de boulevard et le style de restaurant. Paraissent ensuite le héron et le passereau qui viennent s'abattre sur le seuil, pour

s'envoler tout à l'heure vers la cascade, où nous



les suivons. Par malheur la pluie commence à tomber dans cet instant, et il n'est rien comme la pluie

pour vous dégoûter des cascades. Dans l'espoir que nous pouvons encore devancer un effroyable escadron de nuées qui accourt des gorges de Grimsel, vite nous allons reprendre nos sacs au chalet et nous fuyons à tire d'aile vers Guttanen.

Mais quand on a pris un parti il faut y être con-



séquent. Ceux d'entre nous qui, sans s'embarrasser de quelques averses partielles, continuent de fuir, arrivent en effet à Meyringen avant le déluge et secs de leurs personnes. Pour les autres, en voulant parer aux averses partielles, ils donneront aux escadrons de nuées le temps de les atteindre et de les noyer. Tel est, en effet, le sort que se ménage l'arrière-garde en s'arrêtant ici sous la saillie des rochers, là sous l'auvent d'un chalet, plus loin sous le

porche d'une école sans écoliers. « Hélas ! nous dit la bonne femme qui est sur le seuil, c'est mon mari qui est le régent, mais voici un an qu'il est pris de la fièvre jaune (la jaunisse). — Et l'école alors ? — Que voulez-vous ? l'école, elle a congé pour c't'année. » Voilà qui est primitif ! Néanmoins on frémit en songeant que c'est tout au plus si ces petits pâtres d'alentour font des vœux bien sincères pour le déjàunissement si désirable de leur vertueux instituteur.

Plus loin nous croisons des caravanes qui s'efforcent d'atteindre avant l'ouverture du quatrième seau les chalets de la Hændeck, et parmi eux nous avons la surprise de découvrir la variété de touriste la plus rare, la plus extraordinaire, la plus inconcevable : c'est le Français nono ! oui, aussi nono, aussi muet que peut l'être le plus muet, le plus poisson de ces grands cétaqués qu'envoie Albion dans nos montagnes. Du reste il y en a là une famille toute entière ; et si nous ne sommes pas sautés sur cette trouvaille pour en prendre possession et la faire empailler, c'est uniquement par un reste de respect pour les convenances sociales, qui n'autorisent guère ces sortes de captures. Nous nous bornons donc à regarder de tous nos yeux ce phénomène inouï d'une dizaine de Français, non pas barbus, touffus, hargards, olympiens (toutes ces espèces-là, même parisiennes, sont muettes), mais Français véritables, comme il faut, chez lesquels rien ne trahit ni prétention, ni hauteur, ni défaut de bienveillance ou-

verte et d'affabilité courtoise, et qui néanmoins, salués au coin d'un bois par une troupe joyeuse d'écoliers en tournée, passent outre sans saluer, sans ac-



cueillir, sans sourire!... L'hypothèse de M. Töpffer, c'est qu'ils ont les yeux derrière la tête, ou encore que ce sont des Français qui ont été changés en nourrice.

Au delà de Guttanen nous sommes rattrapés par les mariés d'Alsace qui fuient une kyrielle allemande

de fumeurs de l'Université qu'on aperçoit à l'arrière. Le monsieur, plus rouge du tout, est bien mieux qu'hier ; la descente lui va, et la pluie aussi. En revanche, sa jeune épouse, qui ne s'est tirée des



étudiants à pipe que pour venir tomber parmi d'autres étudiants sans pipe, est bien moins pâle qu'hier, et à chaque anneau de notre longue chaîne qui se tire de côté pour qu'elle puisse plus vite devancer, les roses de l'émotion colorent son visage. Tout à l'heure les fumeurs nous atteignent à leur tour, et c'est alors un entortillement laborieux, des bouffées

ad hominem et silence des deux parts, jusqu'à ce que les deux kyrielles enfin détortillées l'une de l'autre aient repris chacune son indépendance d'entretien et sa liberté d'allure. Voici devant nous le roc per-



ché, derrière la tempête et la nuit, et sur nos têtes le quatrième seau qui s'ouvre.

En pareil cas on s'impermée si l'on peut, on s'arrête si l'on veut, ou encore, et c'est le meilleur parti à prendre, on renonce à toute espèce de lutte et l'on se laisse rincer. En deux minutes

tout, hors l'intérieur du havresac, est criblé, percé, jusqu'à votre mouchoir de poche, jusqu'au passeport et aux billets de banque, si vous n'avez pris soin de les imperméer avec soin dans les profondeurs d'un portefeuille de confiance. Mais aussi, une fois dans cet état, l'agrément, c'est que, n'ayant plus rien à perdre, vous défiez les cataractes du ciel, vous bravez les fouettées de la pluie, et, semblable à ces rocs qui,

solidement établis dans le lit d'un torrent, laissent l'onde mugir et les bouillons faire leur vacarme, vous marchez libre et insoucieux au milieu des folles criailleries de la tempête et de l'assaut impuissant des éléments conjurés. Bien plus, n'ayant ni à regarder, ni à vous arrêter, le moment est bon pour songer, pour récapituler, pour projeter, et vous en profitez. Et que deviendrait-on après tout dans la vie, s'il ne s'y rencontrait de ces moments où, n'ayant rien de mieux à faire, l'on arrange son avenir et l'on met à jour son arriéré?

Au beau milieu de ce déluge, et à moins d'une heure de Meyringen, nous croisons une bande de Hasliens gais, endimanchés, chancelants la plupart. L'un de ces avinés nous agace de propos joyeux. M. Töpffer y répond, et voilà l'entretien commencé. « D'où venez-vous? — D'enterrer notre cousin. » A cette réponse nous tombons des nues. C'est que nous autres citadins, accoutumés que nous sommes à ces cérémonies de deuil où s'épandent au milieu d'un grand appareil les douloureuses plaintes d'une sensibilité raffinée et d'un désespoir qui, sans cesser d'être sincère, est pourtant causé en grande partie par la rupture de toute sorte de liens factices, nous nous doutons peu de la tranquillité avec laquelle, dans des conditions plus simples, et dans les campagnes en particulier, l'on voit naître et mourir ses semblables. Après que la cérémonie funèbre y a été accomplie avec décence plus encore qu'avec tristesse, si l'usage veut qu'une collation soit servie,

que des bouteilles circulent, hélas ! la gaieté est là bien vite, et ceux qui s'oublient à une noce s'oublient aux mêmes conditions à un enterrement. Voici qu'en se levant de table Pierre chancelle, Jacques festonne, et c'est en devisant gaillardement que l'on regagne le hameau pour y reprendre demain la bêche, ce qui paraît toujours au laboureur bien plus triste encore que de boire un coup. Passez donc, braves gens, et que je n'aille pas me scandaliser de cette philosophique tranquillité avec laquelle vous enterrez vos morts, puisqu'elle est un des allègements bien légitimes de votre condition plus dure que la nôtre. Seulement, à la prochaine, buvez moins, Jacques, et vous, Pierre, si vous ne pleurez pas votre parent, du moins évitez de l'outrager en vous enivrant sur sa tombe.

Des torrents de pluie nous accompagnent jusqu'à Meyringen, où, à peine descendu à l'hôtel du Sauvage, chacun change de vêtements des pieds à la tête, un grand feu s'allume, une sécherie s'organise, et il ne reste plus, outre l'attente d'un bon souper, qu'à jouir d'un bien-être délicieux. Ah ! là où le gîte est bon, et, oui, là encore où le gîte est mauvais, à la condition seulement qu'il s'y trouve un grand foyer clair, vivent les averses de temps en temps, vivent les rincées bien complètes, sans espoir ! vivent le quatrième, le cinquième seau ! Après avoir été éparpillés par la tempête, on se retrouve autour du foyer, on jase, on se réchauffe, on se repose tout à la fois ; et certainement plus d'anima-

tion qu'à l'ordinaire, plus de commune et expansive joie circule parmi la troupe. Aussi quand, remontant la pente des années, nous cherchons dans un moment de tristesse à y cueillir un joli souvenir, il se trouve bien souvent que c'est à une horrible rincée que nous nous arrêtons.

Après souper, quelques-uns, selon leur habitude, demeurent dans la salle à manger. Entre d'abord un grand nono qui crie avec colère au sommelier : « Gaaçon, du beurre, du suker, des ufs, tute ! » Après quoi il se tait pour vingt-quatre heures. Entre ensuite cette famille anglaise que nous avons déjà rencontrée à l'hospice du grand Saint-Bernard. Dames et monsieur nous saluent avec affabilité, puis se mettant à table, le jeune officier se fait déboucher une bouteille de vin de la Côte, porte à ses lèvres la liqueur, et tout aussitôt :

— « Il y avè du sel dans cette vine.

— Du sel ! s'écrie le sommelier.

— Nï, il y avè du sel beaucoup.

— Impossible, monsieur.

— Je disé à vos qu'il y avè du sel, entendez-vos !

Et appootez iune auter, tute suite ! tute !

Et un moment après : « Gaaçon ! quel temps il faisé demain ? »

Le sommelier comprend apparemment que cette fois il est placé de manière à prendre sa revanche : « Si le soleil donne, il fera beau, » répond-il ; et l'entretien en reste là.



APRÈS GUTTANEN

VINGTIÈME JOURNÉE

Ce matin, grande musique dans une chambre voisine : des chants, des vaudevilles, des opéras tout entiers... C'est le petit bonhomme qui, du fond de son lit, dégoise tout son répertoire. L'hôte se hasarde à le faire prier de vouloir bien chanter plus doucement, ou même ne pas chanter du tout, à cause de ceux qui seraient bien aises de dormir.

Qu'ils dorment tant qu'ils voudront, répond-il,

et fermez ma porte. — Mais, monsieur!... — Fermez ma porte, un peu vite. » Là-dessus, le petit bonhomme entonne de nouveau, et de fioriture en fioriture il poursuit le cours de ses triomphes. Ce pe-



tit bonhomme, du reste, nous venons de l'apprendre, se trouve être un vicomte.

Il pleut toujours. Parmi ce déluge, voici coulé notre projet du Faulhorn, et, en attendant des temps meilleurs, nous allons déjeuner. Comme nous sommes à l'œuvre, entre un grand pekoe, accompagné de sa colossale épouse et de ses deux fortes jumelles. Celui-ci, pur sang, porte sous un bras la boîte à thé, sous l'autre la théière, et après qu'ils se sont placés, l'infusion commence au milieu d'un silence du plus haut John Bull. C'est à cette minute

précisément que le petit bonhomme se montre sur le seuil. Il s'en vient en négligé du matin faire son tour de salle, puis, tout en fredonnant entre l'*ut* et le *mi*, il crache par terre... Un pourpre sublime monte alors au visage des Anglais, et durant que

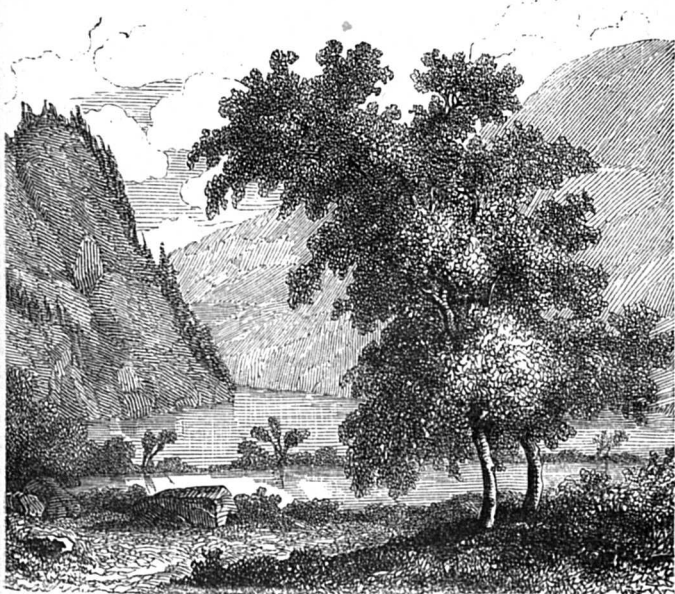


le grand pekoe pur sang, déjà apoplectique de fureur intime, fait mine de vouloir « boxertute suite cette petite malpropeer », bien vite la colossale épouse a jeté une serviette sur l'immonde salive. Et c'est vrai que pour se permettre avec une sorte d'aimable

aisance la dégoûtante incongruité de cracher par terre dans une salle à manger, il faut être ou commis-voyageur ou peut-être, comme notre héros, vicomte.

Malgré la pluie, vers dix heures la plupart des touristes qui se trouvent à Meyringen s'apprêtent à partir, et nous-mêmes, chargeant nos havresacs sur nos épaules, nous voici tout à l'heure sur la route

de Brienz. *Audaces fortuna juvat*. A peine sommes-nous en route que le beau temps s'avance à notre rencontre, et aussi un fou qui, hagard, indigné, furieux, passe outre, sans d'ailleurs jeter sur



nous un regard. Plus loin, c'est un cheval mouillé, autour duquel discourent sans fin des manants attroupés. Le cas en vaut la peine. Ce cheval, en effet, vient de passer sur un pont qui s'est brisé sous lui, et il s'agit d'expliquer comment il a pu tomber dans la rivière sans se faire aucun mal. Enfin le vicomte encore, qui nous dépasse blotti dans le fond d'une

calèche amarante, pendant que son héron, placé en face, fixe d'un œil mélancoliquement poissonneux, les flots tout voisins de l'Aar. Ces messieurs s'arrêtent à Brienz pour y attendre, ainsi que nous, le ba-



teau à vapeur, et, tout en échangeant avec eux quelques propos, nous venons à découvrir que la géographie du petit bonhomme est de nature à lui valoir chaque jour les agréments de la surprise et le charme de l'inattendu. En gros, il tient pour certain qu'il fait sa tournée de Suisse. « Chien de pays, dit-il, les puces y abondent, et pas un cigare passable ! » Mais ceci posé, il place d'ailleurs Genève plus haut que Lausanne, le Saint-Bernard au mi-

lieu et Berne tout à côté; puis, si quelqu'un y trouve à redire, net il l'envoie promener : c'est sa manière. Ah ! le drôle de particulier, ignorant avec



aplomb, fat sans vanité, aisé et naturel jusqu'à l'impertinence, content quand même, et vicomte en sus !

L'Écho arrive enfin. C'est le bateau à vapeur du lac de Brienz : quatre bûches, deux hommes d'équipage et deux lieues en trois heures. Assis à la proue, où il fume avec gravité un énorme brûlot, le

vicomte poursuit l'entretien. « Vous êtes un collègue, déjà hier je l'ai deviné. Le collègue, j'y ai passé huit ans : on n'y apprend rien, mais c'est bon pour occuper les enfants. Votre supérieur? Oui, je le connais. Il a écrit des livres, n'est-ce pas? Moi, les livres m'assomment... et les puces me mangent, » ajoutait-il en se relevant brusquement pour visiter son coude. Pendant ce temps le héron erre, et du Giesbach nous arrive un petit moutard en sous-pieds, suivi d'une cargaison de ladys pâles, lasses, saturées de beautiful. Pour faire de la place sur le pont, le capitaine ordonne qu'on abaisse la trappe de l'escalier unique qui conduit au salon et ailleurs, et c'est justement à ce moment-là que se présente pour aller ailleurs qu'au salon un particulier blafard, ému, instant, urgent... Vite on l'empoigne, on lui fait franchir le bordage, et, sans contester le moins du monde, lui-même s'aide de son mieux à pénétrer par un sabord dans les appartements intérieurs. Personne n'ose éclater de rire, et les ladys ont passé du pâle à l'écarlate.

Débarqués d'assez bonne heure, nous allons descendre au grand hôtel d'Interlaken. C'est l'heure brillante de l'avenue. De toutes les pensions sortent pour s'y promener des groupes de dandys et de ladys en parure de salon, en coiffure de keepsake, et l'on dirait un raout splendide. A cette vue, le vicomte et son ami, qui apparemment s'étaient attendus à ne rencontrer dans cet endroit que quelques huttes de pêcheurs éparses sur une grève solitaire, à peine

sortis de l'hôtel, y rentrent incontinent, pour repa-
raître tout à l'heure éclatants de toilette. Le vicomte
est fleuri, bouffant, avec une énorme épingle sur le
thorax. Le héron est poissonneux, flasque, avec une
belle chaîne sur le sternum. Il faut que l'art de
Grandville repose sur des analogies bien réelles,
puisque, même sous ces dehors fashionables, cet
Anglais-là paraît certainement moins à sa place au
milieu de cette avenue remplie d'Anglais qu'il ne le
paraîtrait, marchant à pas comptés, le long de cette
grève solitaire qu'il avait rêvée. Après quelques
tours d'avenue, tous les deux s'en reviennent sou-
per, puis, se levant de table, ils allument leurs ci-
gares, et c'est ce moment que M. Töpffer choisit
pour les faire passer dans son livret.





LE GARÇON D'ÉTABLE

VINGT ET UNIÈME JOURNÉE

Interlaken, le matin, ressemble à un palais dont les maîtres reposent encore. Plus de dandys, plus de miss, plus de parures, et seulement des laquais, des filles de chambre, ou encore des paysannes qui s'en vont porter le lait dans les pensions. Cependant les oiseaux chantent de toutes parts, les prairies éclatent de fraîcheur, et, de dessous la nuit des rameaux qui

recouvrent l'avenue, l'on voit au loin les cimes de la Jungfrau qui scintillent derrière une gaze de vapeurs argentines. Ce spectacle est ravissant, et malgré les pensions, l'horlogerie, la bijouterie, malgré le dandysme, le casinisme, le dilettantisme et les perru-

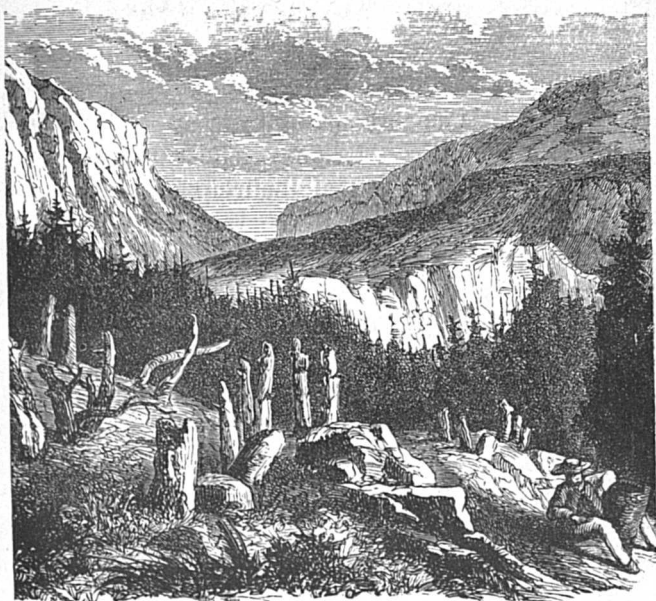


quiers qui déparent ces lieux, c'est encore ici l'une des plus charmantes retraites de la terre, attrayante d'éclat, de grâce, de sourire, et qui fait trouver délicieux d'être au monde. Cependant, devant l'hôtel, un garçon d'étable bouchonne une bête rétive, et ce spectacle ne laisse pas de nous détourner de l'autre.

L'heure venue, nous courons sur Neuhans pour y trouver le bateau à vapeur qui doit nous porter

à Thoune. Autant en fait à nos côtés un bon monsieur, lorsqu'il lui arrive un abominable malheur... C'est un des ais de sa malle qui s'est détaché, et déjà chemises, cravates, brosses et peignes jonchent le chemin, que le manant qui la porte court encore, court toujours, sans se douter de rien. En toute hâte alors le bon monsieur relève, empoche, reperd, attrape, sème, retient, et il fait là une de ces promenades qui, après avoir été en réalité un fléau, deviennent dans le souvenir un cauchemar. Que bien, que mal, toutefois, ce bon monsieur arrive à temps ; puis au milieu de l'affluence des passagers, au son d'une musique champêtre, sous l'haleine d'un vent pluvieux, il rajuste son ais et remballe ses nippes. Déjà voici l'Aar, voici Thoune, Bellevue, et la pluie ; vite nous louons un omnibus qui nous emporte à Berne.





XXII^e XIII^e ET XXIV^e JOURNÉES

De nos trois dernières journées nous n'en ferons qu'une pour arriver plus vite. D'ailleurs nous voici dans des pays connus que nous parcourons pour la vingtième fois. De Berne à Fribourg le pays est charmant, et l'on a devant soi, pour dessert d'une promenade facile, la jouissance d'entendre les fameuses orgues. Cette perspective suffit pour nous faire hâter le pas.⁹

A Fribourg, comme dans quelques autres cantons, l'usage subsiste encore d'employer les malfaiteurs aux travaux publics, et l'on y rencontre dans les rues, sur les places, ces malheureux qui, sous la garde d'un carabinier, tantôt charrient des déblais, tantôt creusent des égouts. Cette vue est pénible, sinistre, et par cela même d'un salutaire effet. Mais, à ne considérer que ces malfaiteurs eux-mêmes, nous sommes portés à croire qu'en vertu même de ce qu'ils demeurent en contact avec le monde extérieur, et de ce qu'ils continuent à voir chaque jour tout près d'eux des hommes honnêtes, pour qui ils sont un objet d'effroi et plus souvent encore de compassion et d'aumône, ils sont plus préservés des atteintes d'une irrémédiable scélératesse et d'une haine vindicative contre la société, que ceux que nous nous efforçons de convertir et de régénérer en les isolant à cet effet du reste entier de leurs semblables, et en leur imposant avec une inhumaine philanthropie l'insupportable supplice d'un perpétuel silence. Des bons eux-mêmes soumis à ce régime risqueraient de s'y dépraver, que peut-il bien opérer sur des malheureux dépravés déjà? et est-ce donc parce que la religion seule a droit de pénétrer dans leur cellule pour leur parler d'office, qu'on s'imaginerait qu'elle va les subjuguier d'office aussi? Les faits commencent à prouver qu'il en va autrement tout comme le bon sens indique qu'une fois devenue visiteuse privilégiée et officielle la religion perd en force persuasive ce qu'elle gagne

en factice autorité, et que ce n'est pas mieux sur des séquestrés de cellule que sur des citoyens de bague qu'elle saurait agir avec efficacité, loin de tout exemple vivant d'honnêteté, de bonne conduite; loin de tout spectacle des hommes, des familles, des autorités; loin de cette société enfin au nom de laquelle la loi frappe, et que représentent bien mesquinement un geôlier, un gendarme et un aumônier. Après tout, rien n'est plus imposant pour le criminel que de se revoir en face de cette société qu'il a outragée; rien de plus amer que de reconnaître qu'elle le protégeait et qu'elle le protégerait encore comme le dernier des passants s'il n'avait honteusement attenté à ses droits sacrés; rien plus propre à retenir en lui quelques sentiments de justice et à y faire germer quelques sentiments bienfaisants, que de s'y voir un objet de pitié plus encore que de mépris, de tristesse plutôt que d'insulte, d'aumône plus que de dureté, si d'ailleurs la religion, demeurée sa fidèle amie, s'attache avec une compâtissante charité à faire tourner ces libres impressions, ces regrets spontanés, ces sentiments naturels, à l'amélioration de son cœur et à la sanctification de son âme.

Le lendemain nous quittons Fribourg pour arriver fort tard à Lausanne, d'où le bateau nous transporte le jour suivant à Genève. C'est là, hormis l'appétit d'usage, toute notre histoire de ces deux dernières journées. Mais cette fois, en déposant son bâton de voyageur, celui qui écrit ces lignes se doute tristement qu'il ne sera pas appelé à le re-

prendre de sitôt, et c'est dans la prévision de cette éventualité qu'il s'est plu à rassembler dans cette relation diverses choses de souvenir ou d'expérience à l'adresse de ceux qui seraient tentés de s'engager sur ses traces dans la carrière des excursions alpestres. Pour voyager avec plaisir, il faut pouvoir tout au moins regarder autour de soi sans précautions gênantes, et affronter sans souffrance le joyeux éclat du soleil. Tel n'est pas son partage pour l'heure. Que si, par un bienfait de Dieu, cette infirmité de vue n'est que passagère, alors belles montagnes, fraîches vallées, bois ombreux, alors, rempli d'enchantement et de gratitude jusqu'aux confins de l'arrière-vieillesse, il ira vous redemander cet annuel tribut de vive et sûre jouissance que depuis tantôt vingt ans vous n'avez pas cessé une seule fois de lui payer!





VOYAGE A GÈNES

PREMIÈRE JOURNÉE

C'est durant l'hiver que se forment d'ordinaire les projets pour la belle saison. De la privation, en effet, naît le désir. C'est la neige qui fait songer aux prairies, l'emprisonnement à la liberté, l'inaction des membres aux marches hardies; et, placé que l'on est ainsi entre le souvenir et l'espérance, la situation est merveilleuse pour tracer les plus beaux plans de voyage. Aussi est-ce durant l'hiver surtout qu'un

chef prudent doit peser toutes ses paroles et imposer à sa langue la plus stricte circonspection, car, de sa part, un mot hasardé devient une promesse suprême, et le voilà qui, faute d'un peu de prudence, se trouve entraîné à conduire sa bande jusqu'au bout du monde. Quand, un beau soir, M. Töpffer eut lâché le mot de Gênes, il voulut bien le rattraper, mais il n'y parvint pas. C'est sur Gênes, lecteur, que nous allons nous acheminer.

Mais pas encore, si vous voulez bien. Il n'y a pas rien que les pensions qui voyagent; la fièvre aussi, la fièvre typhoïde fait ses tournées, et, au moment où nous allons franchir le seuil, la voilà qui entre dans la maison et qui y étend sur leur lit la moitié de nos compagnons. Les uns ne sont atteints que faiblement, les autres sont saisis avec violence, et leur havresac n'a pas encore été défait, que déjà l'on craint pour leur vie. Tristes jours, écoulés maintenant, mais point oubliés, où la joie, faisant place à de soudaines alarmes, semblait avoir fui pour jamais! Grâce à Dieu, les alarmes ont fui à leur tour, la joie est revenue, et sans Gail qui garde encore l'hôpital nous serions déjà en route. Convalescent stationnaire, il fait des efforts d'esprit extraordinaires pour se bien porter; mais, hélas! il n'y parvient point. « Comment êtes-vous, Gail? — Voilà. — Bien? — Voilà. — Mal? — Voilà. » On le lève, on le couche, on le promène en voiture, on essaye potions, consommés et toutes les herbes de la Saint-Jean. « Comment êtes-vous Gail? — Voilà. » On

attend trois jours, quatre jours. « Eh bien ! — Voilà. » Alors le médecin décide que Gail doit partir convalescent et que sa santé s'ensuivra. L'on essaye donc.

Le 19 septembre, les voyageurs prennent leur vol au nombre de vingt. Entre eux vingt, ils ont, au lieu d'un seul passeport commun, cinq passeports divers, nombre effrayant si l'on multiplie par cinq tous les ennuis dont chacune de ces paperasses peut devenir l'occasion dans les contrées que nous allons parcourir. Le temps d'ailleurs est magnifique, et la chaleur si étouffante que, dès les portes de Genève, plusieurs s'imaginent que le soleil de Gènes est venu à leur rencontre. Heureusement des voitures sont là, dans lesquelles nous montons pour y trouver, sinon de l'air, du moins de l'ombre.

Ces voitures sont au nombre de trois. L'une, voiture de secours, qui doit faire avec nous tout le voyage. Cette voiture est ce que nous appelons à Genève une *brelingue*, c'est-à-dire voiture qui a de l'âge, du service, des antécédents de fatigue et d'épuisement : on dirait une veuve en deuil de l'époux qui la battait. Des deux autres, la première est un cabriolet borgne où le voyageur Gail secoue sa convalescence ; la seconde est un petit char où M. de Saint-G***, voyageur agrégé, de très haute taille, se ploie en quatre quand il veut y entrer. Ces trois voitures sont mises en mouvement par des chevaux divers de taille, de couleur, de queue ou d'oreilles, mais non pas de flegme, de tempérament posé et lymphatique. Enfin

ces chevaux obéissent à leurs cochers, qui obéissent eux-mêmes à l'habitude qu'ils ont contractée dès leur bas âge d'être assis sur un siège, deux lanières dans la gauche et un fouet dans la droite.

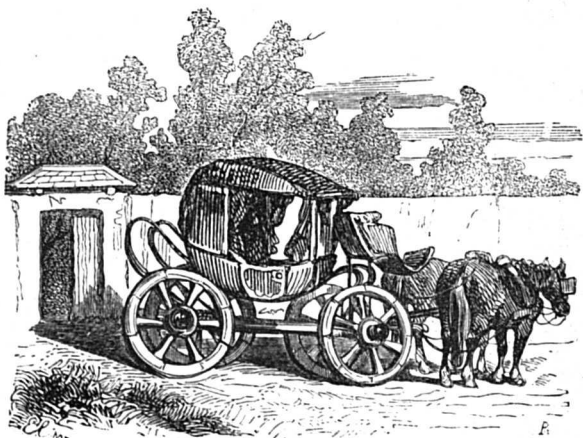
Notre voiture de secours porte les sacs et re-



lève les voyageurs par tiers, selon un système de rotation régulière qui a pour effet de neutraliser pour chacun deux heures de fatigue par une heure de repos. Mais dans des excursions comme les nôtres, et quelque système que l'on adopte d'ailleurs, une voiture

de secours est une entrave bien plus encore qu'elle n'est un commode procédé de soulagement. En mainte rencontre elle oblige à suivre le grand chemin, quand le sentier serait plus agréable, et, au lieu de permettre qu'on mange à ses heures, elle exige que l'on procède par picotins réguliers et par dinées uniformes, à la façon des chevaux, et dans le lieu qu'a d'avance déterminé le cocher. Aussi est-ce la dernière fois qu'il nous arrivera de nous atteler à quatre roues.

Sans qu'il soit nécessaire de décrire ici tous les voyageurs, il est bon pourtant de les énumérer succinctement, en consacrant quelques lignes d'honneur aux individualités les plus remarquables, à celles



en particulier qui débutent cette année dans la carrière des voyages. Nous commencerons par quelques mirmidons, dont le plus grand n'a que cinquante-six pouces de hauteur et douze ans d'âge.

Le plus bougillon, le plus fabuleux de ces mirmidons, c'est sans contredit le voyageur Oudi. Très peu versé dans les langues, toutes néanmoins il les bredouille, les emmêle et leur fait signifier mille choses absolument incomprises, au moyen de quoi il questionne les naturels, harangue les populations, se campe sur les places publiques et y déblatère à

fil ses sujets de surprise, de plaisir ou de mécontentement. Avec soixante ans de plus et une blanche barbe, il rappellerait ces sages de la Grèce, qui, la besace sur le dos et un bâton à la main, s'en allaient de ville en ville, débitant des adages, quêtant des maximes et raillant le siècle. Son frère Walter est au contraire grave et sourcilieux, sage pareillement en ceci que, pour ne risquer pas de parler trop, il répond à peine.

Étienne est un voyageur toujours châtouillé, en ce sens qu'il est constamment rieur, risolet, désopilé. Il ramasse des cailloux, recherche les coquilles, et, même éreinté, il ne laisse pas de se tenir en joie. David, son frère, regarde faire, laisse dire, et suit son régime, qui est de saler la soupe et de tremper son eau. D'ailleurs distrait, et un peu musard, il s'oublie à regarder les tableaux, il essaye les marbres avec l'ongle, ou bien il écoute après coup, et répond plus tard, à cause d'une tulipe qu'il était à considérer. Ces quatre voyageurs ont pour caractère commun d'être très peu fendus encore, en sorte que pour un pas de grandeur naturelle ils en font trois, ce qui triple leurs étapes. Mis bout à bout, ils ont quatorze pieds de long; additionnés, ils ont quarante ans d'âge; évalués, ils possèdent trente francs, y compris liards et centimes. Du reste, ils mangent réellement comme quatre et dorment comme sept.

Considérés comme compagnons de lit, ils sont sans prix : on se les arrache. De plus, dans certains

cas d'urgence, on les fourre tous les quatre dans un lit, en travers, et les voilà, grâce à leur taille, au large et au long tout à la fois. Considérés un à un sur les routes royales, lorsque, sans père, ni mère, ni tuteur, ils longent la chaussée, ils échappent à toute conjecture et défient le sagacité des plus habiles. Enfin, envisagés dans les villes comme touristes fashionables, ou encore comme étrangers de marque qui visitent les galeries et monuments, ils sont à mourir de rire.

Après ces mirmidons, et bien moins remarquables, viennent d'abord Humann, Blondeau, Bodler, Marsan, qui ont déjà figuré dans le voyage précédent. Puis Gail le convalescent; Ludwig, qui porte une casquette-armet et une blouse bouffante; Scheller, mécanicien de tempérament, faisant de son foulard habit, chapeau, collet, parasol, évan-tail, turban, voiture, ceinture, cravate, et occasionnellement mouchoir; Notheim, Merz, jarrets trempés; Pillet, Corbaz, haut fendus. Du reste, Pillet a une perruque en poche, un nez dans son gousset, en sorte qu'il se fait abbé, ganache, vieillard, tout ce qu'on veut, Mais à Gènes il se fait définitivement marin et adopte le chapeau goudronné.

Viennent ensuite MM. de Saint-G^{***}, R^{***} et D^{***}, hommes d'âge et voyageurs agrégés; enfin M. et M^{me} Töpffer, voyageurs annuels, anciens des anciens, roi et reine, impératrice et czar, tout au monde, excepté adolescents, ce qui, à le bien prendre, est

encore de toutes les dignités la plus réelle et la plus désirable. Dès Saint-Julien on exhibe, une heure plus loin, la douane, et encore mangeons-nous notre pain blanc le premier. Car, en fait de douane, en fait de passeport, et à la seule condition que vous soyez en règle, allez en Savoie, allez en Piémont, en Lombardie, mais n'allez pas en France, il y a tout à perdre et rien à gagner.

Au Chable, avant de quitter la vallée du Léman, l'on gravit le petit mont qui l'enserme de ce côté. Du sommet de ce mont, l'on voit au loin les tranquilles plages du lac, les rivages enchantés de Vaud, le profil de la côte escarpée de Savoie, et tout près de soi, au pied du mont Salève, la solitaire abbaye de Pommiers à demi enfouie sous les rameaux de quelques hêtres séculaires... Quel beau pays! quelle radieuse contrée! En verrons-nous quelqu'une qui la surpasse en fraîcheur, en éclat, en pittoresque variété? Non, nous n'en verrons point qui présente au même degré ces avantages; mais c'est le propre de l'Italie que de séduire par la sérénité de son ciel, par les douceurs de ses lignes, par le coloris brûlé de ses roches stériles, en un mot par la mélancolie et par la grâce, deux choses que ne suppléent ni la verdure, ni la fraîcheur, ni l'éclat. Pareillement l'homme des cantons est beau de stature, de santé, de force; mais là-bas, le dernier des mendiants, la plus pâle et la plus dénuée des jeunes mères sont attrayants d'accoutrement, de geste, de port, d'expression vive, d'imagination na-

turelle, de dignité native, et c'est à ces causes sans doute qu'ils plaisent, qu'ils charment plus que l'homme, plus que la fille des cantons,

Au delà du Chable, le pays est montueux et boisé ; mais, bien qu'agréable, il a perdu cette splendeur



de tout à l'heure. En passant à la Caille, nous demandons des nouvelles de Redard. Redard, c'est le marchand d'huile de la pension ; mais c'est surtout un bonhomme plus original que ne sont d'ordinaire ses pareils : facétieux de nature, ami de la jeunesse et obscur mais chaud adorateur des Muses. Quand il vient à la pension, tout reluisant de son état, il s'extasie devant les gravures, il porte respect aux

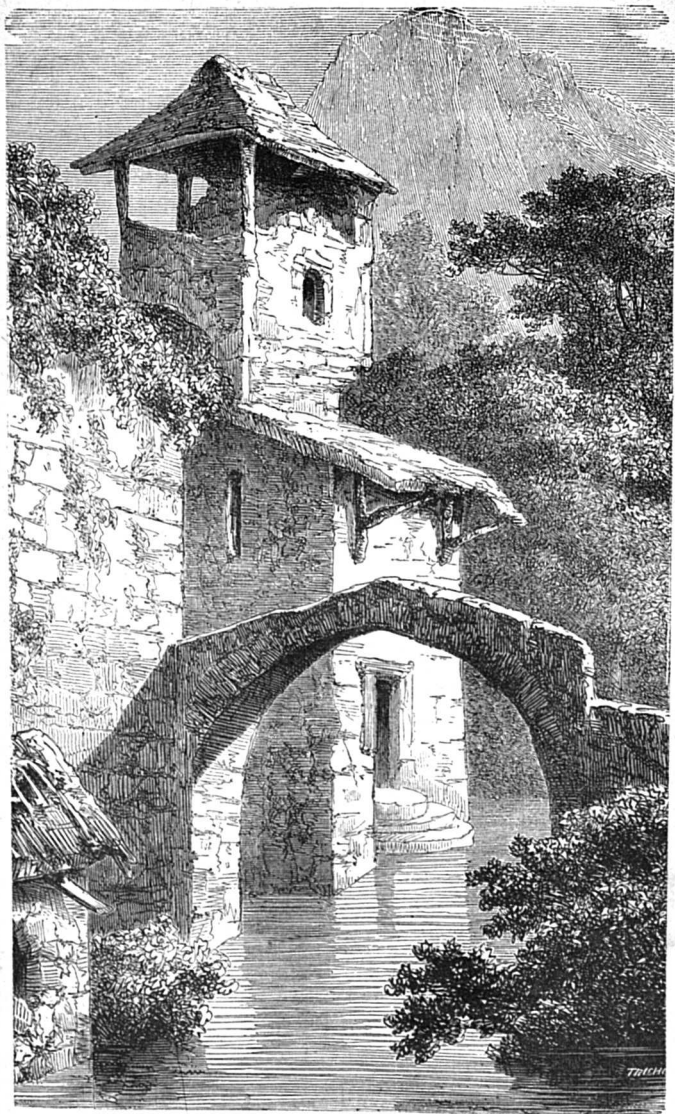
livres; et si quelque mirmidon est au salon à étudier ses gammes, le voilà qui monte, qui entre, qui approche et gare la salade! Une fois là, Redard y oublierait et le monde, et ses huiles, et sa femme, si, l'heure venue, on ne les lui remettait en mémoire.

Cependant le cocher du char, qui marche à pied



aux fins de soulager sa bête, étant venu à se baisser pour relever son fouet... crac! la futaine crie et se rompt. A partir de ce moment, le pauvre homme cesse de soulager sa bête, et, remonté sur son siège, il y demeure vissé jusqu'à l'heure où la nuit couvre de ses voiles les monts, les forêts, les champs, et aussi les culottes percées.

Quel joli endroit qu'Annecy, ce petit pays retiré, verdoyant, avec son lac à lui, et tout autour des



VUE PRISE A ANNECY

vergers frais, des vallons montants, des cimes à portée! qu'avec peu de chose la ville serait moins délabrée, les habitants plus riches et plus propres! Néanmoins, Annecy prospère dans ce moment, et la route d'Italie, qui va, dit-on, y passer, améliorera ses destinées. Avant donc qu'Annecy se dégrasse et se renouvelle, peintres, hâtez-vous d'y aller, et que vos portefeuilles s'emplissent des mesures mous-sues, des arceaux vermoulus, des constructions gothiques qui, encore à cette heure, s'y réfléchissent dans des flaques dormantes! Nous allons descendre à l'auberge de M. Wepfert, qui nous attend, dit-il, depuis douze jours! et qui nous régale de carpes et brochets dans une salle à manger tapissée de batailles navales.

Les papiers à sujets ne sont plus de mode aujourd'hui dans les hôtels un peu fashionables. Mais en Savoie, et partout en général dans les hôtelleries de bourgades ou de bicoques, on les retrouve encore qui donnent à la salle à manger son lustre et sa physionomie. Batailles navales, pagodes, éléphants, mamelucks, bergeries, l'Inde et l'Amérique, sont là représentés au naturel, et, fidèles aux mœurs, l'artiste a soin qu'en toute occurrence le Turc fume, le mameluk sabre, la bergère soit tendre, propre et bien chaussée. Cependant les paysans admirent, les forains commentent, les commis-voyageurs jugent ou expliquent, et chacun se plaît, moi aussi, au milieu de ces scènes qui, ridiculement exécutées d'ailleurs, peuplent néanmoins,

tiennent compagnie, ou tout au moins récréent plus encore que ne peuvent faire des bariolages symétriques, des arabesques prétentieuses. Après tout, dans une auberge où l'on ne s'arrête que pour quelques heures, tout est bon de ce qui diminue l'impression d'isolement, et même des Turcs qui fument sous un kiosque rose, dans une prairie verte, à côté d'un Euphrate bleu, y sont de plus agréable société qu'une paroi mouchetée de losanges ou morne de raies majestueuses.

Mais dans notre siècle, la vie, la joie se retirent de tout, même des papiers peints et des décors d'appartement, et si en toutes choses on y fait plus que jamais la part de l'orgueil et de la vanité, dont la mode, hélas ! à défaut d'autre chose, est devenue le ministre aussi dépensier que capricieux et absolu, moins que jamais on y fait celle du plaisir ou seulement de la récréation des yeux. Notre confort même, bien différent du bien-être, n'est guère qu'un étalage de commodités équivoques propres à marquer le rang, la condition, plutôt qu'à rendre le vivre facile, aimable ou riant. Que si vous êtes porté à trouver cette observation plus chagrine que juste, allez-donc visiter, là où il s'en trouve encore, des villas, des demeures, des salons d'autrefois. Vous y trouverez avec bien moins d'ostentation que chez les opulents de nos jours, bien plus de vraie commodité, et jusqu'aux choses de luxe conçues en vue de plaire, d'égayer, de distraire, tout autant qu'en vue de briller par une sté-

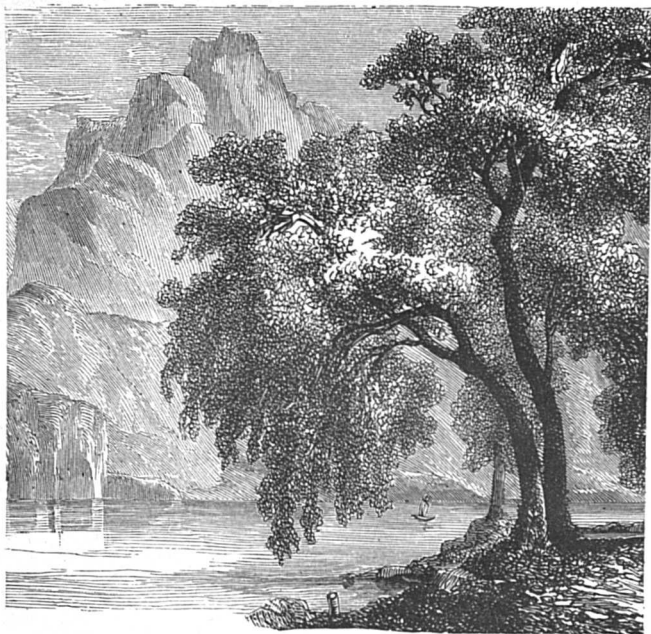
rile et plate somptuosité. Le salon en particulier, destiné aux réunions et aux fêtes, y scintille de dorures et de cristaux; des consoles ornées de sculptures et de bas-reliefs y supportent des glaces encadrées dans d'élégantes moulures, et au lieu de nos tristes meubles carrés, anguleux, prétentieusement simples et scrupuleusement symétriques, de bons sofas moelleux et arrondis, des chaises engageantes, des fauteuils bonhommes, hospitaliers en quelque sorte, et de qui la seule affaire c'est d'emboîter bien votre personne sans gêner vos membres. Quant aux papiers peints, pas question; mais à la place, des tableaux de fruits, de fleurs, de chasse, de pêche, encadrés dans la boiserie au-dessus des portes et contre la paroi divisée en larges panneaux, ou bien une tenture de soie toute riante de couleurs vives et de broderies variées, ou bien, et plus souvent, des toiles peintes représentant des scènes bocagères, des ports de mer, des hommes enfin, des arbres, de la vie ai-je dit, et cette sorte de vie justement dans le spectacle, au milieu d'une fête aux lumières, plaît par le contraste, et séduit, occupe, contente l'imagination.

Sur ce, lecteur, deux aphorismes, après quoi nous irons nous coucher.

L'imagination est une bonne fille, mais qu'il faut amuser, entretenir, récréer, ou bien elle abuse de son oisiveté, et tantôt se dérègle, tantôt se déprave. C'est pour cela qu'il faut aux peuples des

monuments, des peintures, des décors, des représentations décentes et des spectacles honnêtes. C'est pour cela qu'il faut à la vie domestique des embellissements d'art et de poésie, et, aux salons, plutôt encore des toiles représentant médiocrement des scènes d'hommes, d'animaux, de paysage, que des papiers peints représentant avec perfection des palmes disposées en quinconce.

La peinture et la sculpture sont des arts admirables, et vivent les chefs-d'œuvre! Mais elles sont des arts gratuitement aristocratiques lorsqu'elles se bornent à produire, pour l'usage des opulents, des ouvrages rares, magnifiques et coûteux. Elles sont, au contraire, des arts bienfaisants et populaires quand à côté d'elles, et par elles, vivent la peinture et la sculpture de décor, c'est-à-dire non plus des arts, mais des métiers, qui médiocrement sans doute, mais à peu de frais, ornent les logis, égayent et peuplent les demeures, embellissent les lieux publics, et font jouir la multitude, qui n'est d'ailleurs ni difficile, ni connaisseuse, de l'image au moins des belles choses et de l'apparence des chefs-d'œuvre; à peu près comme ces orgues à manivelle qui, alors même qu'elles écorchent les oreilles d'un dilettante, n'en servent pas moins à faire jouir le petit peuple du charme des beaux airs et de l'écho des chefs-d'œuvre.



RIVE DU LAC D'ANNECY

DEUXIÈME JOURNÉE

Au delà d'Annecy, nous côtoyons la rive gauche du lac : cette contrée est fraîche, solitaire, enchantresse. Que d'endroits sur cette côte où l'on voudrait pouvoir, sinon vivre, du moins séjourner durant les beaux jours, pour s'y imprégner de calme, pour s'y nourrir de contemplative méditation et de

douce mélancolie ! Artiste, il y a de quoi s'éprendre de cette nature, et lui donner son cœur et ses journées ; poète, écrivain, romancier, il y a de quoi faire vœu de venir y achever son travail au milieu de ces bois qui apaisent, auprès de ce lac qui épure, en vue de Menton, de Taloir, de ce rivage prochain que dominant, tantôt sourcilleuses, tantôt empourprées, les cimes de la Tournette.

Ah ! quand on est jeune encore, et que l'on porte en soi quelques germes de poésie ou de talent, combien le spectacle, si tranquille pourtant, de ces lieux agite, soulève l'âme, et y fait éclore de sentiments et de pensées dont il semble, tant que dure le charme, qu'il n'y ait plus qu'à en restreindre l'abondance et qu'à en trouver l'expression pour avoir enfin rencontré son sujet et produit son chef-d'œuvre ! Et puis le charme, hélas ! comme tous les charmes de ce monde, dès qu'il s'agit de le fixer, s'envole, et c'est tout à recommencer. Néanmoins le souvenir de ces moments demeure, et même au fond de cette amertume qui accompagne l'impuissance de dire ou de peindre ce qu'on croit avoir vu ou senti, il y a de la saveur, du parfum ; il reste du désir et de l'espoir.

Jeune encore, disais-je. C'est que, jeune, je ne sais quelle sève d'amour, de tendresse, de pureté et de désir tout à la fois, déborde de l'âme et semble devoir inonder nos premiers essais de récit ou de poésie. Que manque-t-il, en effet, à ces bois, à ce lac, à ces rochers, à cette nature d'ailleurs si belle,

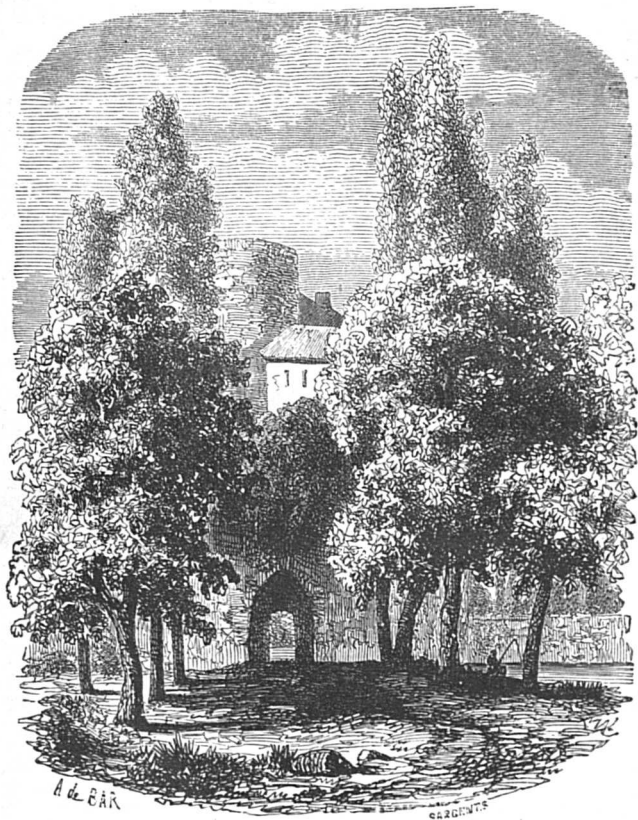
mais muette encore, autre chose que des accents qui en soient comme la touchante voix, que des êtres qui la peuplent, qu'une jeune fille éprise et adorée de qui la beauté décore ces montagnes, de qui la grâce se répande sur ces vergers, de qui la passion réchauffe ces grottes, reluit sur ces flots, éclaire, embrase ces promontoires ? Il n'y manque rien autre chose, en vérité. Mais si, jeune, l'on voit, l'on ressent ; si, jeune, l'on frémit et l'on bouillonne, jeune aussi l'on est gauche à dire, inhabile à peindre, et il en va du poète comme de l'arbre, qui ne donne ses fruits qu'en automne, et non pas au moment où, soulevée par les zéphirs printaniers, la sève se lance avec une puissante impétuosité jusqu'à l'extrémité des derniers rameaux.

Je ne suis qu'un Scythe, dit Anacharsis avec une noble modestie, et l'harmonie des vers d'Homère me ravit et m'enchanté ! Je ne suis, moi, qu'un Génevois, et l'harmonie, la noblesse, la propriété ornée, la riche simplicité des grands maîtres de la langue, pour autant que je sais l'apprécier, me transporte de respect, d'admiration et de plaisir. De bonne heure j'ai voulu écrire, et j'ai écrit ; mais, sans me faire illusion sur ma médiocrité et mon impuissance, uniquement pour ce charme de composer, d'exprimer, de chercher aux sentiments, aux pensers, aux rêves de choses ou de personnes, une façon de les dire à mon gré, de leur trouver une figure selon mon cœur, s'il s'agissait de vertu ou de bonté ; laide aussi selon mon cœur, et que je pusse

haïr à l'aise, s'il s'agissait de méchanceté ou de vice. Quel aliment dans la vie, quelle occupation des journées, quelle préoccupation des loisirs qu'une recherche semblable ! Qu'elle est attrayante, instructive ! Qu'elle conduit bien, en déblayant pour vous les abords de ce bel art d'écrire, à vous en montrer de loin les abrupts sentiers, les inaccessibles sommités ; à faire que, satisfait pleinement de pouvoir rendre un culte aux quelques grands hommes que vous y voyez reluire de l'éclat de leur gloire, c'est désormais sans mécontentement comme sans murmure que vous acceptez votre obscurité de simple fidèle, votre lot de croyant obscur ! Et cependant, penser, sentir, ne vous est pas défendu ; accueillir le trouble, goûter l'émotion, entrevoir le poème, ne vous est pas interdit ; et c'est alors que, côtoyant le rivage d'un lac, et tout entouré que vous êtes d'objets agrestes, de beautés sauvages, de souriantes clartés, vous sentez votre cœur se soulever et votre âme s'emplir de ce charme qui s'envolera quand vous l'aurez voulu fixer.

C'est, du reste, lorsqu'on a achevé de parcourir les deux tiers de cette côte qu'on en rencontre le site le plus délicieux. Resserré entre deux rives abruptes et boisées, le lac est barré en partie par la presqu'île de Duing, qui s'avance toute fleurie au milieu des eaux : des arbres la ceignent, des terrasses s'y surmontent les unes les autres, et un vieux château la couronne. Mais c'est la chaussée par laquelle on pénètre qu'il faut voir ! Faite de dalles frustes dont

le flot baigne le côté extérieur, elle conduit à un



antique portail enfoui sous les noyers, et tandis que ces arbres, empêchés de s'étendre du côté du portail, s'y cintent en une voûte épaisse de feuillage, du

côté du lac, ils abaissent leurs longs rameaux jusqu'à la surface de l'onde, et c'est au demi-jour de cette transparente feuillée qu'on s'achemine vers la porte en ogives. Nous faisons une halte dans cet endroit; mais, affamés que nous sommes, ni ces



beautés, ni l'eau claire, qui abonde ici, ne sauraient nous retenir longtemps; tout à l'heure nous recommencerons à marcher.

La faim est un éperon, mais la faim est un frein aussi. M. R***, ne pouvant décidément plus avancer, avise un naturel barbu qui est à s'administrer une prise, et s'adressant à lui: « Brave homme, lui dit-il, avez-vous du pain? — Des lits! que oui qu'on en a! — Pas des lits, du pain? — On n'est pas malpropres! — Non, sans doute, mais c'est manger que

nous voulons. — On est aussi propre que vous !... » Et l'on ne peut tirer rien autre de ce naturel susceptible, susceptible sur la propreté des lits, dans le bout de pays le plus perdu de l'humble Savoie ! Où



va pourtant se nicher la vanité de n'être pas crasseux, et l'orgueil de vous valoir bien ! Avec le lac finissent les ombrages, et nous nous trouvons dans un vallon grillé, à deux lieues encore de Faverge, petit bourg situé tout au bout du ruban qui s'ouvre devant nous. Plusieurs, entièrement démoralisés à cette vue, refusent le service, et s'en vont soutenir

leurs havresacs et appuyer leurs reins contre une clôture... Mais, crac ! la clôture crie et se rompt, et voilà toute l'honorable société les jambes en l'air, le dos sur le pré. Heureusement c'est un marécage, sans quoi elle y serait encore.

Engagés dans le ruban, nous y voyons de loin un



homme appuyé sur sa pelle, qui de sa main fait lorgnon pour nous considérer. Puis, comme nous approchons : « Bonjour, s'écrie-t-il, brave jeunesse ! — Bonjour, bonjour ; mais pourquoi donc nous lorgnez-vous ? — Pour vous mieux voir, par rapport que le soleil me blesse, ayant les yeux en piètre état et comme inquiétés par du vinaigre. — Et pourquoi choisissez-vous alors ce moment pour travailler ? — Que voulez-vous ? je ne le choisis pas. Mais si l'inspecteur vient à passer et qu'il ne me trouve pas

à l'ouvrage, adieu ma place ! et je vis de ça, moi. » M. Töpffer, lui posant sur le nez ses lunettes noires : « Essayez un peu si cela vous va ? — Hé ! sainte Vierge !... Hé dites voir ? plus de soleil : c'est l'heure du soir ! » Puis ôtant, remettant les lunettes : « Se les mettre, reprend-il, c'est comme si vous me laviez d'eau fraîche ! » Sur quoi il est fait sur place à cet homme un bon pour une paire de lunettes noires qui lui seront délivrées à Genève. Alors le pauvre cantonnier se remet à piocher, tout réjoui et de bon courage. A l'heure qu'il est, il a ses lunettes.

Enfin, enfin, nous arrivons à Faverge. Gail lui-même, qui a été tenu jusqu'ici au régime, y boude son bouillon, et s'en vient donner sur nos vivres. En moins de rien, table nette, et plusieurs qui se sentent encore creux s'en vont chez le confiseur du lieu pour y compléter leur dessert. C'est un homme qui tient boutique, en effet ; mais, hors deux pipes en sautoir et trois pains d'anis en bocal qui lui servent pour la montre, il n'est assorti qu'en paquets de ficelles et en quartiers de savon. C'est égal : « Allons, voyons, messieurs, dit-il aux chaulands, choisissez, faites vous servir. »

D'autre part, M. Töpffer et son détachement sortent tous satisfaits de chez la marchande de tabac. C'est une bonne vieille qui cause avec sens et avec esprit. Pendant l'entretien, survient un enfant bossu. « Qui est cet enfant, madame ? — C'est le mien, j'entends celui que j'aime, car il appartient à ma fille. Le voyant bossu et maladif, je le lui ai demandé, et

comme elle en a cinq autres, elle me l'a cédé... Un brave enfant, messieurs ! Jusqu'à sept ans, il n'a pu se servir de ses jambes ; mais, à force de le frotter, je l'ai dénoué de façon qu'il marche comme un autre. Alors je l'éduquais de mon petit savoir ; maintenant, grâce à Dieu, il va à l'école et y est des premiers... » En disant ces mots, la bonne femme s'attendrit, et l'enfant la regarde dire d'un air de respect et d'affection. Ah ! mes bons amis, courez les bourgades, entrez dans les boutiques, mêlez-vous aux obscurs, aux petits, et très souvent vous trouverez par là du mauvais tabac et des vertus de première qualité !

En quittant Faverge, l'on s'engage dans le beau vallon d'Ugine. Partout d'éclatants herbages ; puis, autour des fermes, de gras potagers, un désordre d'arbres fruitiers, de ceps qui, d'un rameau à des solives, ou s'étendent en treille, ou serpentent en festons. Au-dessus, des coteaux paisibles, des tabernacles de verdure où l'on s'étonnerait de ne pas voir sous chacun quelque sage, quelque philosophe achevant sa carrière loin du monde et du bruit, s'il n'était reconnu que, moins qu'un autre encore, un philosophe se passe de monde et de bruit.

Et puis, attendez, le voici, notre philosophe ; mais ce n'est pas M. Cousin, c'est un bonhomme qui, assis sous l'ombrage à deux pas de sa hutte, y recoud sa culotte. Comme nous regardons curieusement cette cabane misérable... « Je me la suis bâtie, nous dit-il, et on vit là tout de même. — Mais

l'hiver ? — L'hiver ? je couche dans cette autre qui est en pierre, j'y fais aussi ma cuisine, et puis, quoi ? je recouds ma culotte. — Vous avez l'air heureux. — Oh ! là, que voulez-vous, c'est pas de se plaindre qui enrichit. — Mais quel est votre métier ? — Mon



métier ? J'attends du charbon qu'ils font par là-haut, et puis, quand il vient, je le mesure. Voilà tout. — Eh bien, conservez-vous gai et content, et voici, brave homme, pour boire un coup à notre santé. — On n'y manquera pas, mes bons messieurs, et, en attendant, que le bon Dieu vous protège ! »

A vrai dire, les philosophes de profession sont dans les villes. Ils y font des livres, ils y donnent des cours, ils y prouvent la morale et ils y enseignent le souverain bien. Mais les philosophes pra-

tiques sont dans les vallées, dans les montagnes; ils y taillent des ceps, ils y relient des gerbes, ils y mesurent du charbon et y retapent leur culottes.

Sur ces entrefaites, quelques trainards ayant voulu, comme au temps de l'âge d'or, détacher d'un



cep bienfaisant des raisins plus doux que le miel, afin d'en rafraîchir leur gorge altérée... tout à coup sort de terre le garde champêtre, qui ne leur laisse que le choix de payer dix sous par tête ou de subir le rafraîchissement d'un procès-verbal. Ces messieurs préfèrent payer, et ils s'exécutent sur l'heure. Le garde champêtre alors les accompagne poliment, et on remarque qu'il ne prend congé d'eux qu'à l'endroit où finissent les vignes.

Près de l'Hôpital, nous rencontrons des soldats que l'on mène par régiment se laver les pieds à la rivière. Ceci rappelle Figaro, qui rasait, qui pur-



geait par régiment aussi, et rien ne semble aussi drôlement niais que de voir ces grandes files d'hommes, et non pas de moutons, qui ont abdiqué en faveur d'un caporal leur droit imprescriptible de ne pas se laver les pieds ou de ne se les laver qu'à leur gré et à leurs heures. Arrivés au bon endroit :

Halte ! par flanc droit ! pas accéléré ! et les voilà qui dégringolent le long du talus, s'asseyent sur la rive, ôtent guêtres et souliers, puis la lessive commence, et autant en emporte à l'Hôpital le courant de l'onde.





TROISIÈME JOURNÉE

Grande vendange, ce matin. Ce sont corbeilles sur corbeilles qui nous arrivent de la part de nos amis et camarades Henri et Hippolyte, propriétaires dans ce canton. Gail s'en mêle, et si bien et si fort, qu'on commence à trouver qu'il va presque trop mieux. En effet, sous prétexte de se refaire, il décime, il ravage, il absorbe ; c'est un fléau dévastateur, une plaie d'Égypte, qui présage de grandes famines aux survivants.

De l'Hôpital, nous nous acheminons, par la rive

gauche de l'Isère, sur Aiguebelle, où nous aurons rejoint la grande route du mont Cenis. On a établi là un chemin fort large, fort beau : il n'y manque plus que les ponts. Par malheur, en Savoie, les ponts se font attendre longtemps, ceux qui ont brûlé comme ceux qui sont à construire ; et d'ordinaire deux, trois bacs ont le temps de pourrir de vétusté



avant qu'on ait commencé d'y construire les culées d'un pont qui ne s'achèvera jamais. C'est pour cela justement que la Savoie est un beau pays, primitif, pittoresque, tranquille et bon enfant.

Pourtant, près d'Aiguebelle, nous repassons l'Isère sur un pont qui est presque achevé, il faut le dire ; puis, à demi-lieue de là, un homme se présente qui réclame le pontonnage. Ohé ! c'est par trop rétrospectif. Du reste, et bien certainement, cet homme mourra jeune ; car, comme l'Isère se divise là en une multitude de bras, les uns pontés, les

autres guéables, et dans une contrée toute parsemée de broussailles tutélaires, il erre sans cesse sur ces longs rivages, toujours craintif que, pendant qu'un le paye de ci, douze ne lui échappent de là. Une âme en peine absolument; un Caron sans barque, qui, de toute sa journée, n'attrape qu'une, que



deux méchantes oboles, pendant que là-bas les ombres par milliers lui traversent son Styx sans déboursier.

Elle est belle, la route du mont Cenis; mais, durant trois mois de sécheresse, il s'y est accumulé une quantité énorme de poussière broyée à extinction, fluide, ou à peu près. Dans cette poussière cheminent en dandinant un crétin et sa vache. Ces deux animaux jasant ensemble, ils s'arrêtent, ils jouent, ils se caressent, et l'un d'eux abat pour l'autre pommes,

poires, tout ce qui se rencontre. « Bonne bête, balbutie-t-il à M. Töpffer, elle a plus d'esprit que moi ! — C'est vrai ; mais vous la nourrissez de fruits qui ne vous appartiennent pas ? » Alors l'autre cueillant un épi de maïs : « Voyez donc comme elle répond. Hé ! Jeanne !... Vous voyez bien. Hé ! Jeanne !... » Et un autre épi sur le premier. « Hé ! Jeanne !... » Et un troisième. « Elle doit vous coûter peu, votre vache, si vous la nourrissez comme cela ! — Tenez, du plus loin, je la fais venir. Hé ! Jeanne !... » Pour le coup. M. Töpffer s'éloigne, afin de ne pas devenir complice, par sa présence au moins, des déprédations de cet amateur.

A Aiguebelle, nous déjeunons dans une auberge qui a ceci de remarquable que l'hôtesse, toute petite femme, porte un bonnet immense, solennel, rayonnant : on dirait Vichnou dans sa pagode. Cette pagode nous sert plat sur plat ; mais Gail les avale tous, et notre situation au milieu de cet affamé-là devient de plus en plus critique. Aussi, comme à Faverge, plusieurs s'en vont à la recherche du confiseur ; mais celui-ci, en fait de brioches, n'a que du jus de réglisse en bâtons. C'est égal, Oudi s'en achète un fagot, et à partir de ce jour il voyagera enréglassé de la tête aux pieds, tantôt noir, tantôt mulâtre, tantôt pie, et toujours orateur aussi polyglotte qu'incompris.

Au delà d'Aiguebelle, et comme M. Töpffer est à marcher solitaire dans la campagne déserte, deux hommes armés et de détestable mine sortent tout à

coup d'un fourré et s'avancent droit sur lui... Ce sont, à la vérité, deux chasseurs qui passent tranquillement leur chemin; mais, outre que tous les chasseurs n'ont pas cette mine-là, il est de fait que quand l'on porte cent napoléons sur soi, l'on est cent



fois plus ombrageux que de coutume. Allez, dit-il en lui-même, allez, braves gens, c'est tout de même une fameuse caille que vous manquez-là !

Cependant la chaleur est horrible, suffocante; M. R*** en est à craindre l'évaporation totale de sa personne. Aussi, ayant

avisé des chênes qui sont à quelque distance de la route au pied de la montagne, il s'y achemine, s'étend dessous, et, une fois là, prétend qu'on l'y laisse. « Allez, partez pour la Syrie ou ailleurs, dit-il à ses compagnons; pour moi, j'ai mon affaire et je m'y tiens ! » Et comme on insiste pour le tirer de là sur ce qu'il est tard et que le gîte est encore éloigné, M. R*** en prend occasion d'exposer sa théorie sur les haltes.

« Au fait, dit M. R***, que recherche-t-on en voyage ? Le plaisir. Or, dix minutes de halte en

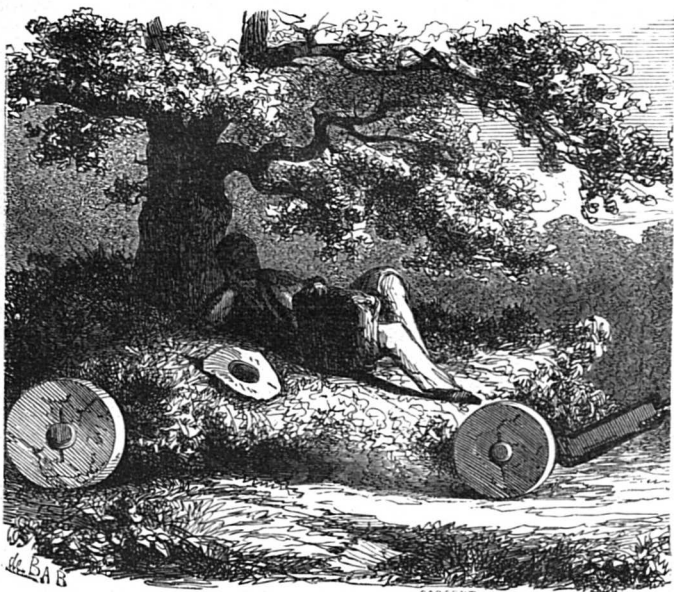
route, et sous un frais ombrage, représentent réellement une somme de plaisir dix fois plus forte qu'une heure de séjour de plus à l'auberge : vingt minutes, que deux heures ; trente minutes, que trois heures ; quarante minutes, que quatre heures, et ainsi de



suite, indéfiniment. Il est donc absurde de ne pas faire des haltes sous chaque bel arbre, et de ne pas les prolonger indéfiniment.

« Sans doute, continue M. R***, il faut avoir marché pour sentir tout le charme d'une halte. Et toutefois, notez-le bien, plus on marche, plus aussi l'on prend sur le temps qui serait plus agréablement employé à s'étendre sous un frais ombrage. D'où il suit que la vraie formule du souverain bien, c'est

une fraction dont le dénominateur exprime que la journée de marche est composée de tant de parties, et dont le numérateur exprime qu'on emploie en haltes un nombre indéfini de ces parties... »



Puis, pressentant l'objection : « Vous me direz, reprend M. R*** en se levant mélancoliquement pour continuer son chemin, vous me direz que ce n'est pas étendu sous un frais ombrage que l'on arrive à la *Chambre*, notre gîte de ce soir ? Hélas ! je ne le sais que trop ! Halte et marche, marche et halte,

sont comme bien et mal, comme beau et laid, une de ces dualités fatales et irréductibles qui sont ici bas la triste loi des choses et le désespoir du philosophe ! Pour tout concilier il faudrait, chers camarades, il faudrait que, par quelque miracle du ciel ou de l'industrie, la halte elle-même pût devenir



cheminante. Alors, beau chêne que je quitte avec tant de regret, alors havresac détesté que je reprends avec tant d'amertume, mus par quelque ressort ou entraînés par quelque bon ange, tous ensemble nous irions à Gênes, tous ensemble nous affronterions les tropiques, nous ferions le tour du monde au frais toujours, en paix toujours, toujours avançant et toujours en repos ! »

Pendant que M. R*** tient ces éloquents discours,

le reste de la caravane s'est divisé en plusieurs détachements qui sont échelonnés sur une lieue de pays. Un chasseur encore, mais un chasseur brigandau celui-ci, aborde l'un après l'autre ces détachements, et, le fusil au poing, il leur tient toute une gamme de propos appropriés à la force respective de chacun d'eux. Avec les brimborions, il lui faut un franc, et vite; avec les détachements moyens, il insinue poliment qu'il serait plus sûr de lui donner un franc, sans quoi... Avec les détachements vigoureux, c'est une femme, sept enfants, un incendie : il est appréhendé, ruiné, perdu, si les charitables messieurs n'ont pas pitié de sa misère. Par un procédé si simple, ce brave homme se fait trois francs environ d'argent blanc; après quoi il lève le pied, et, crainte de noise, prend par les bois.

Au crépuscule, on arrive à la Chambre, et le peuple s'attroupe pour nous regarder faire; c'est notre histoire de tous les soirs. Parmi la société se trouve un crétin sourd-muet qui contrefait, en façon d'explication sommaire, tout ce qu'il nous arrive de faire. Il arrive, il décharge les sacs, il dételle les chevaux : puis, à la vue d'un lièvre que l'on prépare pour notre souper, il court, aboie, ajuste, tire, meurt, écorche, cuit... et puis s'arrête là : nous nous chargerons du reste. Rien d'heureux en général comme ces demi-crétins, d'une part déchargés de travail à cause de leur gaucherie, d'autre part flâneurs, musards, et qui se délectent à tout bruit, à tout mouvement, à tout spectacle. Calmes d'habitude, joyeux

pour un rien, farceurs à tous venants, ils descendent la vie sans comprendre l'affliction, et arrivent à la mort sans l'avoir pressentie. Beau lot, ma foi, et qui, à coup sûr, n'est pas le vôtre, mon frère.

Notre hôtesse, ici, est une bonne vieille dame qui se fait un scrupule de nous bien régaler, un scrupule surtout de bien ménager nos finances. « De père en fils et de mère en fille, dit-elle, nous tenons cette auberge ; jugez si on irait vous surfaire ! seulement, donnez-nous le temps, et vous serez bien servis. Prendrez-vous du poulet ? — Oui, oui ! — Voulez-vous du dessert ? — Oui, oui !... — Oui ! » répète encore Gail pour plus de sûreté.

Nous donnons le temps, et cette excellente femme tient toutes ses promesses. Poisson, lièvre, poulets arrivent à la file, et nous voilà si activement occupés que des chiens se battent sous notre table, s'entremordent parmi nos mollets, sans que nous y donnions la moindre attention. Ces chiens, au nombre de quatre, sont les commensaux d'un particulier de l'endroit, qui, assis à une table voisine, se délivre de leurs obsessions en leur lançant ses os de notre côté.



QUATRIÈME JOURNÉE

Ce matin, tout le monde se lève tard, sans qu'on sache bien ni comment ni pourquoi, si ce n'est qu'on nous a réveillés au petit jour, et que nous ne nous en sommes pas aperçus. Mais l'hôtesse a mis à profit ces lenteurs pour préparer un déjeuner d'autant plus splendide; après quoi, faisant venir nos cochers, elle leur rembourse les droits de poste, et leur verse à boire, à cause, dit-elle, du froid matinal qui souvent enrume les cochers. « Ah! disent

à leur tour ces camarades, voyager comme cela, ce serait plaisir! » Et sur ce, tous ensemble nous prenons congé, à notre grand regret, de cette hôtesse incomparable.

L'air est frais, en effet, le ciel sans nuages et la route charmante. A propos de Gail, qui germanise



son français, M. de Saint-G*** se met à chercher la formule au moyen de laquelle, un homme étant donné, on pourra toujours s'assurer s'il est Allemand ou s'il ne l'est pas. Puis, s'adressant à Gail : « Comment diriez-vous ceci, Gail : *J'ai le projet de manger un brochet?* — Comme vous, répond Gail : *J'ai le brochet de manger un projet.* » Et la formule est trouvée.

Plus loin, c'est un crétin encore, placide, somnolent, dandinant. Lorsqu'il a vu qu'il nous voit, on fait briller à ses yeux un gros sou... Joie complète,

grognelement d'allégresse, affaissement de bonheur. On retire le sou, point de désespoir. Il poursuit sa dandinerie. On le lui donne enfin..., ni plus ni



moins de félicité que tout à l'heure. Certes, si quelqu'un ressemble à un sage, c'est un drôle comme celui-là, qui accueille la fortune quand elle lui sourit, qui passe outre quand elle lui tourne le dos!

Plus loin, ce sont des Nausicaa en quantité qui lavent leurs haillons dans le ruisseau. « O la belle jeu-

nesse, s'écrie l'une d'elles. Je vois bien que vous êtes tous des noblesses élevées dans les grades et dans les dignités!... Voyez donc ça! Combien d'instruction!... Princes, marquis, pas vrai? » Nous con-



firmons cette femme dans son idée, et heureuse d'avoir si bien deviné, elle poursuit le cours de ses éclatantes apostrophes.

Plus loin, voici une troupe de petits bonshommes vêtus de bure et portant la besace, qui s'en vont chercher fortune et ramoner par le monde.

« Halte-là ! » leur crie-t-on ; et une collecte est faite en leur faveur. Les petits bonshommes trouvent l'aubaine merveilleuse ; pour nous, nous nous attendons à quelque tragique alerte. C'est que, dans les contes de Berquin que nous avons lus, il arrive



toujours qu'en pareille occasion le gentilhomme qui a donné le matin trois sous à un ramoneur est attaqué dans l'après-midi par des brigands, pour être délivré le soir par des ramoneurs. Après quoi, la vertu se trouvant récompensée, le conte finit là, et M. Berquin s'endort content.

Plus loin enfin, c'est Saint-Jean-de-Maurienne, gros bourg, capitale de la province et résidence de l'évêque, « de qui on se serait bien passé, nous dit un naturel. — Et pourquoi ? — Parce qu'il a fallu

que les communes s'imposassent à son sujet ; et je vous réponds que ça coûte ! — Quoi ! voudriez-vous donc vous passer d'évêque ? — Pas absolument, mais avant, on vivait bien sur celui de Moutiers ! L'on



n'avait que cette montagne à passer pour avoir ses dispenses, et pas tant de carillons ! »

Telles sont les aventures de cette matinée, au bout de laquelle nous faisons halte et buvette à Saint Michel, en même temps qu'une huitaine de messieurs qui, à la chère qu'ils font, nous ont tout l'air d'être de fins gourmets. Obsédés que nous sommes du fumet de leurs sauces et du parfum de leurs grives, très certainement notre modeste picotin de fromage et de fruits nous semble moins qu'à l'ordinaire exquis et somptueux. Au fait, il en va tou-

jours ainsi, et, sans le voisinage d'un plus riche qui donc se douterait qu'il est pauvre?

Mais à peine avons-nous quitté Saint-Michel, que voici bien une autre affaire! Le char de M. de Saint-G..., ayant pris les devants, est cerné, arrêté, envahi par deux bons curés qui, très sérieusement, prétendent l'occuper, et, aux prises avec ces amateurs, le cocher a grand'peine à leur tenir tête, lorsqu'on arrive sur les lieux. Les deux curés alors se désistent sans mot dire de leurs prétentions, et, rouvrant leur bréviaire, ils passent outre, ruisse-lants de sueur et blanchis de poussière.

Comme hier, en effet, la chaleur est étouffante, et de plus, la route et ses abords ne sont qu'une lande pelée. Aussi, pressentant son éclopement prochain et jaloux au moins de le goûter pur, entier, parfait, M. R*** abandonne à qui les veut ses tours de voiture; autant en fait M. Töpffer, et voilà nos deux particuliers livrés à leurs propres forces, qui s'acheminent comiquement vers une démoralisation volontaire. A mesure que la démoralisation augmente l'hilarité se déclare, et les voilà descendus enfin à cet heureux état où le doux ébranlement d'un rire faible est la seule sensation qui survive à toutes les autres. Véritable ivresse, sorte d'affaïssement intellectuel, durant lequel les hommes les plus graves ordinairement sont devenus puérilement facétieux, et se traînent chancelants et désopilés d'une halte à une autre. Mais, on le conçoit, comme toutes les ivresses, celle-ci, un peu honteuse d'elle-même, ne

saurait s'étaler dans les villes et bourgades, en sorte que rien ne lui convient mieux pour théâtre que cette Maurienne déserte et pelée. Ce n'est guère qu'après le coucher du soleil que ces messieurs, ayant peu à peu recouvré leur dignité d'hommes graves, s'aperçoivent qu'ils sont encore à deux lieues de Modane, notre gîte de ce soir. Alors, dou-



blant le pas, ils font une marche héroïque, et d'un saut ils viennent tomber auprès d'une table servie où l'on n'attend plus qu'eux. Souper brillant, tumultueux, primordial et des rires à se rouler par terre. C'est que le crétinisé qui nous sert voulant rendre compte à M. Töpffer d'une mission relative à un achat de tabac, ce brave homme va bien jusqu'à *tab*... mais ici un indomptable bégayement l'empêche, quelque effort qu'il fasse, d'arriver jusqu'à *bac*. On l'aide, on le secoue, on s'y prend de toutes les

manières, impossible ! Des grimaces, des contorsions, des mal d'enfant, et pas le plus petit brin de *bac*. Encore un homme qui mourra jeune et d'un bac rentré.





CINQUIÈME JOURNÉE

Il y a des journées calmes, molles, torpides; il y en a de bruyantes, de laborieuses, d'accidentées; sans cela le proverbe aurait tort qui dit : Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Pendant que, debout et habillés depuis longtemps, nous n'attendons plus que nos chaussures, l'on vient à découvrir que notre crétinisé d'hier, satisfait de cirer, cire toujours le même soulier. On s'agite alors, on s'im-

patiente; finalement l'armée quitte les casernes, et accourant au pillage de ses propres bottines, il s'ensuit des quiproquos sans nombre et des courses sans fin. D'autre part, l'eau vint à manquer dans les chambres, le linge aussi : autres cris, nouveau tu-



multe; et le crétinisé qui casse la cruche, et l'hôtesse qui court aux souliers, et le déjeuner qui va au feu, et l'hôte qui tâche de l'y rattraper, et le chien qui aboie..., Pendant ce temps M. Töpffer, qui vient d'entreprendre de se faire la barbe à l'eau froide, à chaque coup de faux cabriolet, tempête et pousse des cris affreux qui viennent se perdre incompris dans le grand océan du vacarme universel. Vers huit heures pourtant le calme renaît, et nous nous hâtons de déjeuner. Bien différent d'un diner

réchauffé, qui, selon le poète, *ne valut jamais rien*, un déjeuner *rattrapé* vaut un franc, sans moins, et il est saupoudré de cendres, odorant de fumée.

Au delà de Modane, on passe devant le fort de Bramant. Comme tous les forts, celui-ci est sinistre de meurtrières, d'embrasures, de murailles sans fin, de sentinelles qui grillent tristement sur l'angle d'un bastion : mais le site au milieu duquel il se déploie en constructions échelonnées est d'une grande beauté, d'un majestueux caractère. Ce sont des rochers tourmentés, déchirés, isolés les uns des autres, ici, par des fossés creusés de main d'homme, là, pas des abîmes naturels ; et lorsque accidentellement le ciel s'harmonise en sévérité avec ces aspects de destruction et de stérile nudité, l'on croirait avoir sous les yeux le modèle de quelque-une de ces compositions où Martins cherche à traduire les plus sombres tableaux de l'Apocalypse. D'ailleurs, et nous l'avons déjà indiqué, la Maurienne est une vallée peu pittoresque, pauvre de végétation comme de culture, et dont les montagnes, sans avoir encore aucun caractère italien ou méridional, ont déjà perdu celui qui est propre aux Alpes de Suisse ou de Savoie. Voir Termignon, où nous arrivons tout à l'heure : c'est le plus pelé, le plus chétif, le plus rachitique de tous les endroits qui prétendent avoir l'air d'un paysage.

Vers onze heures, nous atteignons Lans-le-Bourg : c'est le dernier village qu'on rencontre de ce côté-ci du mont Cenis. Comme tous les villages pareille-

ment situés, c'est un ramassis d'auberges, de remises, d'écuries; une population de cochers, de rouliers et de mendiants. Ceux-ci sont hideux, rongés d'ulcères, brûlés d'eau-de-vie, fondant tous à la fois, comme des oiseaux de proie, sur chaque voyageur qui se montre, et ne le lâchant qu'au dé-



part. Parmi eux, on nous fait remarquer une femme jeune d'âge, décrépite d'ivrognerie, qui offre bien le plus triste spectacle que l'on puisse voir.

Avant d'*acender* une montagne, il faut toujours prendre des forces, c'est une des théories de M. R***, aussi nous faisons-nous un devoir de commander ici un bon repas. Par malheur, toutes les mouches de la création se sont donné rendez-vous dans notre salle à manger, et il est impossible d'ouvrir la bouche sans en avaler un essaim tout entier. Nous

nous levons alors, nous ouvrons les croisées, et du mouchoir, de la serviette nous donnons la chasse à ces myriades. Va bien, mais retournés à nos places,



c'est pour y trouver la table couverte de morts et de blessés ; le lait, le vin, le bouillon, noirs de mouches qui naviguent... A cette vue, l'appétit s'en va, et nous quittons Lans-le-Bourg repus, sans avoir mangé. Au départ, l'hôte, l'hôtesse, le garçon, le palefrenier, nous recommandent tous d'aller coucher à l'auberge de la Grande-Croix : « Vous y

serez bien, disent-ils, et chez une pauvre veuve qui a dix enfants et des matelas pour vous tous. »

Les voitures chargées de mirmidons et d'éclopés suivent le zigzag de la grande route. Le gros de la troupe se dirige droit sur le col par la *Ramasse*. La *Ramasse* c'est un sentier qui serpente le long d'une rampe trèsrapide ; en été les piétons peuvent seuls le suivre ; mais en hiver, ou du moins quand la rampe est encore chargée de neige, l'on peut d'en haut s'y lancer en traîneau, et au bout de quelques instants l'on arrive à Lans-le-Bourg le nez gelé, et des frimas dans les poches.

Ceux qui suivent la *Ramasse* atteignent le sommet longtemps avant les voitures, et, continuant de spéculer, tout à coup ils découvrent devant eux, au sortir de l'ombre, le lac, l'Hospice, tout le col qui étincelle des feux empourprés du couchant. Point de neige, plus de poussière, un air vif et léger ; la marche est devenue une jouissance, et M. R*** lui-même convient qu'il est des cas où, renversant les termes de sa formule du souverain bien, il exprimerait par le dénominateur que la journée se divise en lieues de marche, et par le numérateur qu'on marche toutes ces lieues avec le plus grand plaisir.

A cette frontière du Piémont, nous trouvons les carabiniers royaux, qui nous prient d'exhiber. Ces messieurs se montrent très polis, et, comme à l'ordinaire, nous n'avons qu'à nous louer de leurs procédés. Toutefois, le moment où l'on se sépare d'eux est toujours agréable, soit à cause des scru-

pules qui peuvent toujours leur survenir, soit à cause de cette belle carabine qui est au service de tous leurs scrupules. Au surplus, s'ils se montrent polis avec M. Töpffer, ce n'est après tout de leur part qu'un rendu, puisque du plus loin qu'il les voit, M. Töpffer ne manque jamais de leur faire des avances de physionomie et des avant-propos de civilités.

C'est que si M. R*** a sur les haltes des théories personnelles, M. Töpffer a sur les autorités constituées des principes personnels aussi, auxquels il s'efforce d'assortir sa conduite et ses manières. Dans les pays où la loi et l'autorité sont deux choses distinctes, M. Töpffer se contente d'être en règle, puis mettant son chapeau un peu de côté, en façon de dignité de l'homme, si une autorité vient à passer il salue ou ne salue pas, selon qu'elle a l'air rogue ou bon enfant. Mais dans les pays où la loi et l'autorité sont si peu distinctes, que la loi n'y est au fait que l'autorité en personne, M. Töpffer s'y prend tout autrement. Droits de l'homme, dignité de l'homme, il laisse tout cela à la frontière; puis, renversant un peu son chapeau sur l'arrière de l'occiput, à la façon des ingénus, si un carabinier royal vient à se montrer, il salue doux, il approche empressé et se livre reconnaissant. Que si au contraire c'est un curé qui le toise, il s'empreint de dévote vénération, et fait bien voir à son air qu'il est plein de bon vouloir pour l'Église. Que si c'est un conscrit qui le fixe, il fait le tour de cet Achille comme pour admirer la propreté du

fourniment et la belle taille de ce cagneux. En un mot, purgeant son esprit par la terreur, selon le précepte d'Aristote, il courtise ces malotrus, et là où il aimerait le plus, toutes choses égales d'ailleurs, à rosser son homme ou à l'envoyer à tous les diables, là surtout, toutes choses n'étant pas du tout égales d'ailleurs, il lui témoigne soumission respectueuse, et il lui marque de toutes les façons la bonne envie qu'il a de lui être parfaitement agréable.

Et c'est bien pourquoi, lorsqu'au retour d'une tournée en Italie M. Töpffer franchit de nouveau les Alpes, ce n'est jamais sans éprouver un vif sentiment d'aise et de bonheur qu'en touchant à la terre de Suisse il dépose le lourd fardeau d'hypocrisie, et recouvre, avec la liberté d'allure, la liberté plus précieuse encore d'être droit, franc, ouvert avec des autorités qui ne sont plus dès lors que les agents désintéressés d'une loi souveraine... Bongendarme de Gondo, sorte de pâtre en uniforme qui suffis, à toi tout seul, pour garder la frontière du Simplon, rien que ton accoutrement bonhomme, rien que ta figure honnête, au sortir des repaires d'où je sors, tout sinistres de défiance, tout souillés de police, tout formidables d'arbitraire, m'est douce, rassurante à voir, et c'est avec un fier amour de ma belle patrie que je salue en toi, si humble, mais si loyal, si peu formidable, mais si heureusement dispensé de l'être, le digne représentant de la neutre liberté des Cantons!... Arrière, mercenaires serviles, suppôts équivoques, commissaires ombrageux! Arrière, re-

paires ténébreux, antres étouffés ! Ici tout est air et lumière ; ici tout homme qui n'est pas un malfaiteur, exempt de crainte et débarrassé d'entraves, marche



affranchi et le front haut au travers de vingt-deux nations !

Au soleil couché, le froid nous fait presser le pas, et nous arrivons, vers huit heures, à l'auberge de la Grande-Croix. Des dix enfants annoncés, pas un

seul ; pas même l'hôtesse, mais, à la place, deux servantes qui, en nous voyant, perdent la tête et courent se cacher!... Qu'à cela ne tienne! On entre, on fait un inventaire des ressources, on décide qu'il y a lieu à poursuivre, et M^{me} T*** prend la direction des



affaires. Dès lors, l'activité est grande, le brouhaha universel, et, pendant que chacun court, revient, s'entr'aide, Pillet monte la garde sur le seuil, armé d'un fort manche à balai!

Nous sommes transis de froid. Aussi la première opération, c'est d'allumer un grand feu. Mais voici qu'à la lueur du foyer l'on découvre qui?... les deux servantes, blotties tout à côté de l'âtre, derrière un grand bahut à farine. Effarées d'abord, la présence d'une dame au milieu des brigands les rassure, sans

trop de peine elles reprennent courage, puis se mettant à notre service, elles s'en vont de ce pas au poulailler chercher querelle à un vieux coq qui, couché depuis une heure, comme font les gens rangés, est bien loin de s'attendre à cette lugubre apparition. Le pauvre animal passe des bras du sommeil dans les bras de la mort, et les deux filles s'occupent de le plumer. Sur ces entrefaites, le voyageur David prend mal, chancelle et tombe à la renverse. « Qu'est-ce, qu'est-ce, mon cher David?... — Cela va, répond-il, déjà beaucoup mieux, mais je voudrais avoir une cuvette à ma disposition. — Une cuvette ! une cuvette ! » crie-t-on ; et des saladiers arrivent à la file, au milieu desquels David se fait le plus joli petit établissement du monde.

La seconde opération, bien moins aisée, c'est de mettre la table. Des détachements sont envoyés à cet effet dans toutes les directions, et au moyen d'une chaîne, comme dans les incendies, assiettes de tout âge et de tout sexe, couteaux de toute forme, verres, gobelets, carafons, parviennent des extrémités au centre, où M^{me} T^{***} arrange, pendant que M. de Saint-G^{***} rince, sous la protection de l'arquebalaisier Pillet. Il manque des chandelles : on trouve deux bouts de cierge parmi de la camomille sauvage. Il manque des fourchettes : Oudi les découvre dans la boîte à seringue. En attendant, tout un chaînon dégringole dans un escalier de bois. David éternue dans sa cuvette, et le coq, le malheureux coq, se brûle une épaule, parce qu'en

l'absence du grand saucier, Scheller, que les éclats de rire ont attiré sur le théâtre des événements, sa broche a cessé de tourner.

La table est donc mise, et tout paraît en bon che-



min, lorsque accourent les deux filles qui viennent annoncer en grand émoi que la clef de la cave est égarée ! Qu'on la cherche ! s'écrie M. Töpffler ; et tout aussitôt état-major, mirmidons, David évanoui, filles et garçons se dispersent, se croisent, se heurtent ; ce n'est plus qu'un tourbillon universel, qu'un trottement général, et, au milieu, une pendule si-

nistre qui, sur un timbre lugubre, sonne l'heure et la resonance tranquillement, comme si de rien n'était. A la fin, la clef est retrouvée, le vin est tiré, le coq arrive, et le repas commence.

Il y a coq et coq; celui-ci, ankylosé de tous ses membres, défie tous les efforts qui sont tentés pour le désarticuler, en sorte que, ne pouvant en venir



à bout, M. R***, tout trempé de sueur, le livre à la circulation, en prétendant ironiquement que c'est à chacun d'en tirer pied ou aile. Malheureusement, c'est justement là qu'est la difficulté; aussi l'horizon commence-t-il à s'assombrir, lorsque entrent une soupe qui a cuit chez le voisin, un gigot retrouvé dans le buffet, et quatre saladiers de pommes de terre. A cette vue... à la vue des saladiers... le soupçon plane, la défiance s'éveille, puis le fou rire revient et l'appétit a le dessus.

La dernière opération c'est de faire nos lits. L'on

commence par couper les cierges par le milieu afin d'en doubler le nombre ; puis on se répand dans les chambres pour y disposer en grabats tout ce qui s'y rencontre. L'usage de la maison, c'est de tenir les fenêtres dans les armoires, pour ne pas exposer les vitres. On va donc quérir les fenêtres, puis les chevilles pour les ajuster sur leurs gonds, et l'assemblage se fait pendant que les amateurs admirent les ouvrages d'art qui sont appendus aux murailles, notamment le portrait de la reine de Hongrie et la vue du jardin du gouverneur de Pondichéry, qui fait plaisir à cause de l'à-propos. Bientôt tout se résume en un sommeil général.





SIXIÈME JOURNÉE

De bonne heure le déjeuner est servi. Parmi d'étranges décoctions, et encadré de pains au safran, l'on y voit figurer, sauf encore de nos morsures et vainqueur de notre faim, le coq d'hier au soir. Alors David, revenu de son évanouissement, et vorace comme sont les convalescents, réclame l'honneur d'engager avec lui un combat à mort, et, soit que la nuit ait attendri les chairs, soit que les désarticu-

lations commencées aient continué de s'accomplir, David vient enfin à bout de ce coriace, et, mirmidon qu'il est, l'avale tout entier. Pendant ce temps, les servantes, aidées de toute la commune, font d'extraordinaires efforts d'arithmétique, aux fins de pouvoir nous présenter une note à payer qu'elles apportent en tremblant... C'est vingt-quatre francs.



On leur en compte trente, dont six entre elles deux, et à la vue d'une aussi effrayante bonne-main, elles sont sur le point de s'enfuir de nouveau.

Au dehors, le brouillard est si épais qu'on pourrait s'en couper des quartiers avec un couteau. Sans se voir, l'on s'entend marcher, rire, jaser : on dirait des paroles qui dégèlent. Bientôt paraît en silhouette un fantôme noir : c'est un capucin qui monte nu-pieds, nu-tête... A peine on l'a entrevu, que déjà il s'est évaporé.

Au bout d'une heure, le brouillard s'évapore aussi, et tout en croisant des gens qui reviennent de la foire de Suze, nous cherchons à reconnaître parmi eux quelque mère à dix enfants qui soit notre hôtesse de la Grande-Croix. Mais point de mère, point d'enfants, et, à la place, toute une cavalcade



de curés, gros et petits, qui montent transis, le nez ponceau et les mains chaudement cachées sous leurs soutanes. Alors M. Töpffer salue bas, et par trois fois, en sorte que notre sainte mère l'Église est bien forcée de mettre les mains à l'air pour lui rendre la politesse. Au delà, quittant la grande route, nous nous lançons dans un ravin, et, vers onze heures, par le plus beau soleil du monde, nous faisons notre entrée à Suze.

A Suze, la foire c'est-à-dire des étalages sans nombre, une foule animée, des charlatans qui péroront, des moutons qui bêlent, des camarades qui festonnent, et notre troupe qui gagne l'auberge. Pendant le buvette, entrent deux muses : violon et guitare, et la chose commence, au grand contentement de M. Töpffer, qui répond aux difficiles de la troupe : « J'aime encore mieux cela que rien. » Eux de rire. « Mais lequel donc, reprend sérieusement M. Töpffer, aime le mieux la musique, de celui qui ne peut tolérer que la bonne, ou de celui qui, plutôt que de s'en passer tout à fait, se régale de la médiocre elle-même ? D'ailleurs, ajoute-t-il, ce violon est crincrin et cette guitare est fêlée, mais ces dames sont Italiennes, et, à cette cause, leur exécution a de l'abandon, du trait, une saveur un peu commune mais agréable pour qui est à jeun ; je la compare, moi, à cette friture piémontaise, commune aussi, et poivrée encore plus, mais dont le petit haut goût d'ail vous plaît, messieurs les affamés, plutôt encore qu'il ne vous détourne d'y revenir par trois et par quatre fois. »

Après le repas, nous retournons à la foire. Éventails, chaînes de sûreté, tabatières, cadeaux de prix sont échangés entre les voyageurs, sans qu'aucun ait lieu de s'y ruiner. Pendant ce temps, M. Töpffer va chercher les lettres à la poste. Il y trouve un administrateur en chef aussi respectable que prévenant. « Que vous faut-il, monsieur ? — Des lettres. — Parlez. — Des lettres de Genève. — Parlez. —

Des lettres adressées à M. Töpffer. — Parlez... » Et le dialogue durerait encore, sans un tiers qui intervient pour avertir que M. l'administrateur en chef est sourd comme une borne. C'est singulier alors qu'il veuille toujours qu'on lui parle.

De Suze, nous partons pour Saint-Antonin. Encore des curés! Voici une kyrielle de cabriolets



qui en portent chacun d'eux. C'est parbleu le cas de se montrer, aussi M. Töpffer salue à droite, salue à gauche, de côté, en travers, profitant de l'occasion pour se faire auprès de la cour de Rome une bonne note indestructible et héréditaire. Du reste, aux curés près, tout diffère dès ici de ce que nous avons vu de l'autre côté des Alpes : pays, habitants, culture, sans compter des figues partout et des raisins pour rien; aussi la vendange est permanente. A Saint-Antonin, comme la nuit n'est pas encore là,

on décide de pousser, de saint en saint, jusqu'à Saint-Ambroise, et notre cocher, cette fois, est obligé de se régler sur nos étapes. Le pauvre homme est tout contrit de ce que, dans ce monstre de pays, dit-



il, à tout bout de champ on lui réclame des droits de poste... « Que rapporterai-je à mon maître, s'ils me volent tout du long! Au premier qui se présente, flac! du fouet dans la figure, et puis grand galop... » Le bon cocher oublie tout à fait que ses chevaux, qui n'ont pas galopé depuis vingt ans, ne savent plus du tout comment l'on s'y prend.

Autre kyrielle; ce sont des poules que l'on voiture

à dos d'âne. Rien de plus drôle que l'air qu'ont ces dames accroupies en rond sur un linge blanc et s'écoutant caqueter toutes à la fois. L'on dirait un chargement de douairières que mène aux eaux un bonhomme de voiturin.

Il est nuit noire quand nous arrivons à Saint-Ambroise, où l'hôte est horriblement brusque et bilieux. « C'est, nous dit sa femme, qu'il a payé aujourd'hui ses impôts. Quinze jours avant, quinze jours après, il est toujours de cette humeur-là. » A la bonne heure.





TURIN

SEPTIÈME JOURNÉE

Dans la contrée où nous sommes entrés hier, l'on commence à ignorer absolument ce que peut bien être un déjeuner au café ; et il y a de quoi frémir, en vérité, à voir l'impéritie qui préside aux préparatifs de celui que nous avons commandé : on dirait des garçons de pharmacie, qui, d'après une ordonnance incomprise, composent un breuvage inconnu. Les ustensiles sont étranges, les procédés fabuleux, le sucre tout enfariné et le café tout en eau claire, sans compter l'hôte, qui, d'humeur, et à cause des impôt,

brise des tasses et distribue des taloches. Nous partons pour Turin bien mal lestés.

On n'entre pas dans une capitale comme on entre dans une bicoque ; aussi M. Töpffer divise ce matin sa troupe en trois corps, qui reçoivent chacun des instructions différentes.

C'est d'abord un char diplomatique qui prendra les devants sous la direction de M. de Saint-G^{***}. A la façon des députés en diète, M. de Saint-G^{***} est chargé d'une masse de pleins pouvoirs dont chacun est restreint par trois *instruendum* ou détruit par six *referendum*. C'est égal ; arrivé à l'hôtel *Féder*, M. de Saint-G^{***} y descendra sans dételer, ensuite il entamera des négociations, et, le cas échéant, après en avoir conféré avec M^{me} T^{***}, il signera un traité. Le traité conclu, M. de Saint-G^{***} fera dételer, prendra possession, et expédiera une estafette.

C'est ensuite la voiture : le cocher devra tenir ses chevaux constamment fouettés, afin de soutenir l'allure, et lui-même aussi, afin de se tenir assez éveillé pour voir venir l'estafette. Puis, quand il aura reçu les ordres des députés, il se dirigera en conséquence.

Enfin c'est le gros des piétons. A ceux-ci il n'est enjoint rien d'autre que de marcher droit devant eux jusqu'à Rivoli, d'où ils feront de même jusqu'à Turin. Pleins d'ardeur, ils se mettent à l'œuvre aussitôt. Mais la chaleur est torride, et tout à l'heure ils auraient besoin de quelqu'un qui les tint constamment fouettés pour soutenir l'allure et combattre la démoralisation.

M. R*** se cherche partout un bel arbre, mais, n'en trouvant point, il propose à M. Töpffer d'entrer dans une guinguette, dont l'enseigne engageante promet toutes sortes de limonades et rafraîchissements. Entrés, ils n'y trouvent à boire qu'un petit vin clair et. M. R*** s'en verse une rasade; et il n'a que le temps d'arrêter du signe M. Töpffer, qui va en faire autant.



« Ma questo, dit-il en s'adressant au garçon, questo, mon ami, c'est de l'aceto, acetissimo! — È buono vino. — Aceto, que je vous dico! — Vino! — Aceto! — Vino! — Aceto! et allez vous promener, farcissimo que vous êtes! »

Plus loin, ces messieurs accostent un passant : « Camarade, où est le plateau de Rivoli? — C'est ici, mes bons messieurs. Voici ousque s'est livré la bataille, ousque que les Autrichiens furent enfoncés, ousque Masséna... » et tous les ousques possibles.

Nous apprenons plus tard que ce brave homme nous montrait à gauche le plateau qui se trouve être à droite. Mais c'est ainsi, dit-on, qu'on écrit l'histoire.

Enfin nous apercevons les dômes de la capitale. Avant d'entrer, nous mettons nos gants, nous dépouillons nos chaussures ; puis, après avoir exhibé



à la porte, nous passons outre. Un estafier conduit la longue bande le long des longs trottoirs d'une rue interminable : et gens de se retourner, et courtauds d'accourir sur le seuil de leurs comptoirs, et chacun de conjecturer ce que peuvent bien être ces peuples nouveaux qui descendent des Alpes coiffés de paille et vêtus de toile. Un moment après, frais, parés, lustrés, méconnaissables, nous repasserons le long de ces mêmes trottoirs, et l'histoire alors, pour tous ces oisifs de rue ou de boutique, ce sera

de savoir si nous sommes bien ceux qu'on a vus passer tout à l'heure ; en sorte que nous assisterons sans y prendre part à une discussion très animée sur l'identité de nos personnes.

Avant tout, pourtant, nous descendons la belle rue du Pô, qui est le miracle symétrique de cette capitale au cordeau. Vive le cordeau ! et vive la symétrie ! Sans eux Turin serait, comme Milan, comme Venise, un assemblage de constructions variées, dont chacune a son air, sa physionomie ; dont l'ensemble sans régularité est rempli cependant de pittoresque harmonie, de savant et glorieux accord, en telle sorte qu'à mesure qu'on y pénètre, l'on a le récréatif spectacle de profils nouveaux, de corniches, de moulures, de styles autres, de colonnes et de façades diverses d'âge et de caractère, et qu'au lieu d'embrasser d'un coup d'œil une rue à perte de vue qui est l'exact fac-similé de toutes les autres, l'on ne voit à la fois qu'un espace restreint, qu'un bout de place ou qu'un devant d'édifice, qui ne vous apprend quoi que ce soit de la figure qu'auront les autres. Cependant la rue tourne, fléchit, se rompt ou se divise, et comme partout l'architecte a décoré les contours, balancé les lignes, assorti les ornements, ménagé les transitions ; partout aussi, à la place des mornes produits de la symétrie et du cordeau, l'on a les produits vivants et animés du goût, de la fantaisie et de l'invention.

Néanmoins, vivent la symétrie et le cordeau ! Ils constituent, en architecture civile, une sorte de beau

facile à saisir, plus facile encore à raconter, et que préfèrent à ce titre une infinité de commis-voyageurs, presque tous les porteurs d'eau, un grand nombre d'étrangers de marque, et en général les administrations et municipalités, en temps qu'elles sont sous l'immédiate influence de quelque principe essentiellement un et niveleur, comme serait le principe purement monarchique, par exemple, ou le principe purement démocratique, par exemple aussi. Le pays où de nos jours on bâtit le plus au cordeau, c'est l'Amérique du Nord, et cela doit être, en vérité; car là où les institutions sont toutes au cordeau, l'architecture doit l'être aussi; là où tout est matérialisé, l'art doit être matérialisé aussi; et la symétrie, le cordeau, deux procédés partout ailleurs accessoires en architecture et subordonnés aux conceptions artistiques de la pensée, doivent y primer par-dessus la pensée et la conception artistique, ou plutôt en tenir lieu.

Mais, hâtons-nous de le dire, Turin, malgré une régularité de plan et une uniformité de construction qui lui ôtent l'agrément de la diversité et le charme de la vie, est une ville riche en beaux bâtiments et en édifices d'un goût admirable. D'ailleurs, posé sur la rive d'un fleuve, au sein d'une riche campagne où ondulent des coteaux et d'où l'on voit l'auguste amphithéâtre des Alpes, bien mieux qu'aucune autre grande cité il se passe des ornements intérieurs d'une architecture pittoresquement variée. C'est un magnifique séjour, un digne vestibule de

Gênes; [et s'il n'est pas aussi somptueux que cette dernière ville, c'est qu'il n'appartient pas aux monarques eux-mêmes d'accomplir à eux seuls ce qu'ont pu accomplir tous ensemble des centaines d'armateurs et de marchands riches eux-mêmes



comme des monarques, fastueux comme des princes, émules comme des primats, et libres comme des républicains.

Quoi qu'il en soit, arrivés à l'extrémité de la place du Pô, nous passons le fleuve pour aller visiter le bel édifice qui s'élève majestueusement sur l'autre rive et qui complète la belle ordonnance de ce superbe forum. Un portefaix qui a épié nos mouvements se met aussitôt à notre service : pour tout

costume, ce brave homme porte un bout de culotte et chemise, plus une veste sur l'épaule; mais, naturellement orateur, il se drape, il prend des poses, il pérore à fil, et il proclame à la face du monde entier qu'il est, qu'il sera, qu'il veut être le guide fidèle des très nobles seigneurs!... Subjugués par tant d'éloquence, nous nous laissons faire, et toujours drapé, toujours oratoire, le portefaix nous fait descendre, remonter, redescendre encore le gigantesque escalier de l'édifice. Tout ce que nous pouvons comprendre du motif de ces évolutions, c'est que, comme à la Grande-Croix, la clef des caveaux s'est égarée... Mais ici, sous les rayons d'un soleil ardent, sur des dalles brûlantes, le moulinet n'a plus le même charme. A la fin, la clef est retrouvée, nous visitons caveaux, chœur, galeries, après quoi l'orateur reçoit vingt sous pour sa peine, sans nous rien payer pour la nôtre.

Les cicérone, mais surtout les cicérone en titre, sont le fléau du voyageur, la vermine des édifices et musées toujours prête à sauter sur sa proie et à gâter de piquûre ou de démangeaison les plus précieux moments. On ne les évite pas plus que l'on ne peut éviter son ombre en plein soleil. On ne s'en débarasse pas plus aisément qu'on n'écarte les mouches d'un pot à miel ou d'une tartine au sucre.

La patrie du cicérone, c'est l'Italie. Le peuple y naît cicérone, le gueux y est antiquaire, la grande place y fourmille d'archéologues borgnes, boîteux ou manchots. Que si, l'air touriste, voyageur, ou

seulement transalpin, vous paraissez au coin de cette grande place, c'est fait de vous ! tous ces archéologues vous ont vu, tous vous ont flairé, tous veulent avoir l'honneur... Prenez-en vite un, ou bien vous en aurez douze.

Que si, au contraire, pour échapper à ces obsessions vous évitez la grande place et prenez par le boulevard extérieur, peine perdue ! Le premier chétif, le dernier va-nu-pieds qui vous a vu vacant encore, se constitue votre homme, et avant que vous ayez eu le temps d'y regarder, il vous a déjà fait voir l'histoire romaine sur une borne et Raphaël dans une enseigne. Laissez-le faire, et qu'au moins cet officieux, presque toujours drôle à observer, non pas comme cicerone, mais comme figure populaire, vous tienne lieu d'un cicerone en titre, qui n'est drôle ni d'une façon ni d'une autre.

Nous dînons à l'hôtel Féder en compagnie d'une centaine de convives de toute sorte : des discrets et des bavards, des quant à eux et des tout à tous, des gourmés et des bonshommes, sans nous compter nous-mêmes, qui apportons à cette grande table notre tribut de mouvement et de diversité. Du reste, le cordeau de la table ne nous offusque guère, et la somptueuse symétrie des mets nous va à merveille, à la condition d'y porter le ravage et la destruction. Pour dessert, nous nous rendons en corps au théâtre, où l'on joue *Zampa* très médiocrement. Vient ensuite le ballet, qui est cette fois sans Grecs ni Turcs. Il s'agit tout simplement d'une charmante petite

dame indignement abandonnée dans une charmante petite grotte où elle élève un charmant enfant sur une jolie feuille de palmier. Cependant la forêt est remplie de brigands sauvages et de bêtes féroces, en sorte que ces êtres intéressants courraient deux affreux dangers par minute sans l'intelligente et paternelle vigilance du singe le plus moral, le plus dévoué, le plus magnanime qui fut jamais. Ce singe tue les serpents, écarte les crocodiles, déjoue les brigands, et finalement remet aux mains d'un mari, jadis coupable, aujourd'hui pénitent, son épouse plus pure que jamais, et à qui l'air de la forêt a donné une carnation et un embonpoint ravissants. Au milieu de tant de joie, l'on danse, quoi de plus naturel? et les pas de deux, les entrechats, les pirouettes expriment énergiquement que la joie est revenue dans le ménage. Autour de nous aussi l'on est très content, car les amateurs italiens suivent toujours avec un intérêt sérieux les péripéties d'un ballet. Ni l'invraisemblance de la donnée, ni la pauvreté de l'intrigue, ni l'absence de paroles, ne peuvent prévaloir sur eux au point de les soustraire à cet empire qu'exercent sur leurs imaginations l'emphase mimique, le jeu cadencé et l'expression musicale mis au service d'un libretto d'ailleurs pitoyable. Cela vient sans doute de ce qu'ils sont plus naturellement, plus bonnement artistes que nous. Là où nous raisonnons, ils sentent; là où nous résistons, ils se livrent.

Huitième



HUITIÈME JOURNÉE

Les cicerone sont le fléau de l'Italie, les vetturini aussi, dès que l'on est dans le cas de recourir à eux. Groupés pareillement sur la grande place ou sur le seuil des hôtels, dès qu'on fait mine de vouloir en aborder un, aussitôt tous ces molosses se jettent sur vous, d'accord pour vous écorcher, d'accord pour vous dévorer. Toutefois, parmi ces molosses, M. Töpffer en avise un qui a l'air plus carlin que les autres, et il traite avec lui pour une grande voiture à douze places et à trois chevaux qui viendra demain nous prendre à l'hôtel Feder. Après quoi

M. Töpffer peut procéder aux divertissements de la journée, sans plus avoir devant lui l'horrible fantôme de cette meute à aborder, de ces doguins à combattre.

Nous visitons d'abord le palais de la Reine, où l'on a transporté récemment la superbe collection des tableaux de la couronne. Que de chefs-d'œuvre ! et, au nombre, quel Van Dyck ! En Angleterre seulement, l'on peut, dit-on, en voir d'équivalents. Un valet de chambre est là en grande livrée qui nous explique la lanterne magique, tout en flairant qui, parmi cette troupe, tient la bourse et distribue les gratifications. Comme notre état-major se compose de quatre grandes personnes, la chose n'est vraiment pas aisée à découvrir ; aussi le basset dépisté ne sait pas mieux faire que de branler la queue tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, avec une risible sollicitude. Pendant que nous parcourons les salles, arrive un Turinois qui, ayant appris notre venue par le bruit public, s'en vient nous accueillir et nous faire avec son frère les honneurs de la ville. C'est M. V*** G***, ancien tout petit élève de M. Töpffer, aujourd'hui grand et beau jeune homme, gai, expansif, hospitalier, comme le sont en général tous les Italiens, Piémontais ou autres, à qui nous avons eu affaire. Nous passons donc sous l'amical patronage de ces messieurs.

Au sortir du palais, nous allons visiter le magnifique pont qui a été récemment construit sur la Doire : cet ouvrage est merveilleux de hardiesse et

de perfection. Mais le plus amusant de la chose, à notre gré du moins, c'est d'aller se poser sous l'arche elle-même contre la culée du pont, pour y faire jaser un écho qui prend la peine de répéter quarante fois chaque parole qu'on lui dit. Comme on peut bien croire, chacun de nous, arrivé à l'endroit, s'empresse de faire l'épreuve, et rien ne saurait donner l'idée de l'active, de la dévorante volubilité que déploie cet écho pour répondre quarante fois de suite à tous et à chacun, successivement et à la fois. L'idée nous vient de donner à nos amis une représentation du moulinet de la Grande-Croix, et tout en trottant frappant, heurtant : La clef, la clef ! s'écrie-t-on, ... vite, vite ! Ici, ici, ici ! ... Bon, bon, bon ! ... Ces quelques mots jetés précipitamment et relevés, multipliés, emmêlés, repris, renvoyés en toute hâte, reproduisent la scène d'une manière si frappante, si accrue en vacarme et en comique, que nous partons d'un éclat de rire général qui nous est renvoyé sur le temps en quarante éclats de rires généraux... Plusieurs alors, qui ne s'attendaient pas à celle-là suffoquant, tombent, se roulent par terre ; l'hilarité du pont ne fait qu'en redoubler, la nôtre que s'accroître, et c'est d'épuisement que plus tard on redevient sérieux. Ah ! la bonne aubaine, et qu'une dose comme celle-là de désopilement colossal fait de bien aux côtes, au cœur, à l'âme !

Du pont nous passons au marché aux bœufs et à d'autres édifices publics d'une construction aussi belle que bien entendue, puis aux musées d'histoire

naturelle, d'anatomie, d'antiquités, mais surtout au musée égyptien, le plus célèbre à juste titre entre tous les musées du même genre. Nous y trouvons un jeune docte tout occupé de déchiffrer les hiéroglyphes d'un papyrus, et qui met la plus aimable complaisance à nous expliquer la nature, le but et les procédés de ses travaux. Dans tous ces musées les concierges sont parfaitement empressés, quoiqu'il leur soit enjoint de ne recevoir aucune gratification. Au sortir des papyrus, nous courons de nouveau sur la place du Pô pour y voir passer le roi : c'est pour nous un objet plus rare et plus curieux que ce qu'on voit dans les musées. Chose singulière, le roi a tout autant de poussière sur sa royauté que nous jadis sur notre roture. Ça fait plaisir. Et comme il salue sans cesse, nous attrapons un de ses saluts que nous gardons pour nous.

Cependant Oudi entre chez un marchand et s'y fait montrer des cannes. Une surtout le tente qui est plus haute que lui de trois pouces, et il se dispose à l'acheter, lorsqu'il s'aperçoit qu'il n'a plus le sou. C'est qu'Oudi place volontiers son numéraire dans des poches trouées, d'où, par la porte, il descend, se disperse, se sème ou se loge. Aussi, le soir quand il se déshabille, Oudi a des surprises ; il trouve des fonds dans sa chemise, dans ses bas, dans ses souliers, et c'est au fond ce qui le rend acheteur hardi, spéculateur entreprenant, parce qu'il n'est jamais sûr de n'avoir pas beaucoup d'argent sur sa personne.

Après le dîner, MM. G*** reviennent nous prendre pour nous conduire à la terrasse du couvent des Capucins, où nous arrivons au soleil couché. De là on voit tout le Piémont, la Lombardie et l'immense chaîne des Alpes, dont les dentelures hardies contrastent merveilleusement avec les douces lignes de la plaine. Mais nous ne jouissons qu'à demi de ce beau spectacle, car notre séjour à Turin touche à son terme, et c'est en soins domestiques et en préparatifs de départ qu'il nous faut employer le reste de cette radieuse soirée.





NEUVIÈME JOURNÉE

Nous profitons de ce que nous sommes en voiture pour cheminer plus rapidement. Aussi bien cette façon d'aller est-elle monotone et pauvre en incidents, en comparaison de la marche libre et indépendante. M. de Saint-G*** nous quitte à Turin ; c'est un gros vide qui se fait dans la troupe. D'autre part, M^{me} V*** G*** monte à cheval et nous escorte jusqu'à Montcaglieri. C'est un palais royal où vivent et grandissent les bambins royaux, sous la direction d'un gouverneur.

Notre voiture de renfort est trainée par trois haridelles efflanquées, qui, en comparaison de nos deux bonnes grosses juments de Genève, semblent de vieilles évaporées sans jupe ni sou. Mais celle de devant a un défaut inquiétant : dès qu'elle n'est



pas tenue fouettée, elle tourne court et repart net pour Turin. « C'est, dit le cocher, manque d'habitude d'aller devant soi ; d'ailleurs la bête est bonne. » Ce cocher est un homme énorme, à face apoplectique, nez africain, cheveux laineux, très farceur du reste, et qui mène son monde comme il mène ses chevaux. Valet lorsqu'on fait ce qu'il veut, brutal lorsqu'on gêne ses plans, il se comporte ainsi jusqu'au troisième jour, où, pour s'assurer une ample

bonne-main, il fait alors tout ce qu'on désire et tout ce qu'on ne désire pas avec la plus embarrassante complaisance.

Les environs de Turin sont charmants, frais, boisés ; mais ce joli pays ne tarde pas à aboutir à d'immenses plaines rases, sans habitations et sans ombrages. Pays de culture comme on dit, pays riche, mais pays ingrat à voir. Terres à briques, arbustes rabougris, et rien qui varie l'aspect monotone d'un plan horizon, si ce n'est les tourbillons de poussière que soulèvent nos voitures.

Dans l'une des voitures, M. R*** fait des prodiges de sorcellerie avec un simple jeu de cartes ; ceux qui ne jouent pas lisent Babbage ; c'est un Anglais qui a écrit sur les machines ; Schoëller compare scrupuleusement le pays avec ce qu'en dit son itinéraire : les trois jours y sont décrits en trois lignes. Dans l'autre voiture, Oudi raconte son passage du nouveau monde à l'ancien ; il dit les prouesses des baleines, les singularités des requins, et combien lui, qui n'avait que deux ans alors, fut émerveillé des choses incomparables qu'il lui arriva de voir. Ensuite il dépeint la grande guerre des sauvages, l'anthropographie des habitants, la plume du chef, et le tout à New-York, quelquefois au milieu de l'eau, le plus souvent dans une contrée incertaine, qui n'est d'aucun côté. Interrogé où est le nord, le voyageur Oudi prétend qu'il est en haut, droit au-dessus de l'impériale, et le midi a côté. Pour l'est, il n'y est pas dans ce moment.

A Poyrino, on réveille M. Töpffer pour qu'il ait à commander le déjeuner. M. Töpffer, des bras du sommeil, tombe dans les bras d'un hôte futé, qui lui intente des propositions ruineuses auxquelles il oppose une résistance très molle. Finalement, il conclut le traité de *Poyrino*, l'un des plus désas-



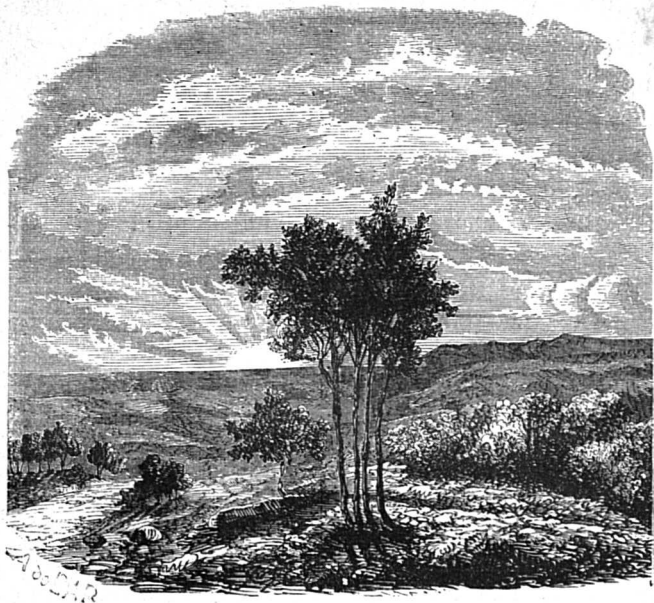
treux qui se soient vus. Mais qui pourrait s'en étonner? D'une part, la cupidité bien éveillée, et tenant en main un grand couteau de cuisine... de l'autre, la candeur somnolente, l'ingénuité rêveuse. Néanmoins le déjeuner est copieux, excellent, et cela rachète bien des fautes.

Pour le dessert, l'on s'en va sur la grande place de Poyrino, où se vendent d'admirables marrons; alors Oudi et David, se constituant émissaires et entremetteurs, vont, viennent, des 'platanes à l'om-

bre desquels nous sommes assis jusqu'à la vendeuse établie tout là-bas, le dos au soleil et la face à la braise. Mais ils ne s'y prennent pas tant bien ; David part bien la casquette pleine, mais il arrive la casquette vide. De jeunes Poyriniens ont profité de la chose. Pour Oudi, il a mis la denrée au fond d'un long bonnet de soie qui traîne à terre, se perce, s'allège ; de jeunes Poyriniens encore ne laissent rien se perdre, et c'est ainsi que nous semons sur nos pas l'abondance et la paix. Cependant le cocher nous avise qu'il faut partir ; et tout à l'heure nous revoici dans la plaine rase jusqu'à Asti, où nous arrivons de nuit.

A Asti, l'hôte est sourd ; le garçon entend, mais il ne parle pas ; et le vin est aceto que je vous dico ; il en va ainsi dans toute cette région. Pendant le souper, grande musique dans la salle, tempête dans la cuisine, patatras dans le haut, et, au milieu de ce vacarme, une famille anglaise qui soupe taciturnement du bout des lèvres.





LES PLAINES DE MARENGO

DIXIÈME JOURNÉE

Il est à croire que notre Africain de cocher ne s'est pas couché, car à peine sommes-nous endormis qu'il vient nous prévenir qu'on donne de l'avoine. Affreuse nouvelle ! Au bout d'un quart d'heure nous roulons de nouveau dans la plaine rase. Il est nuit encore, mais au lever du soleil le ciel s'enflamme, cet océan s'empourpre, et il faut convenir qu'à ce moment de la journée cette sorte de pays est pen-

dant quelques instants imposante d'immensité, auguste de splendeur.

Cependant M. Töpffer met à profit ses loisirs pour interroger la carte, car s'il sait à deux milles près comment on va à Gênes, d'autre part, dans la crainte d'être par là détourné de s'y rendre, il n'a pas encore voulu savoir comment on revient. La carte lui répond que c'est long, très long, non moins dispendieux, et voilà que M. Töpffer en devient tout triste. Néanmoins, comme le raisin abonde, avec les autres il vendange de son mieux...

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Vers le milieu du jour, et par une canicule d'enfer, nous arrivons à Alexandrie, ville de remparts, de sentinelles, de demi-lunes, de contrescarpes et de pont-levis. Comment se fait-il qu'il se trouve au monde des habitants de quoi peupler un pareil séjour ; une place de guerre au milieu d'une plaine rase !... Et néanmoins les bourgeois, les bourgeoises y ont l'air aussi père de famille qu'ailleurs. La bonne suit, un bambin précède, jouant au cerceau ou se mouchant de travers. Des élégants, des oisifs flânent le long des trottoirs ou lorgnent de dessous les platanes de la promenade. Et c'est vrai qu'après tout dans une pareille contrée, la ville est plus champêtre encore que les champs. Il y a de l'herbe sur les demi-lunes, et ces platanes font grand plaisir.

Après le repas, et pour savoir que faire, quelques-

uns d'entre nous vont prendre le moka dans un café borgne, le seul qui soit à portée. La dame alors s'empare d'eux, et les met au fait de l'origine et des révolutions, du lustre et de l'éclipse, des amis et

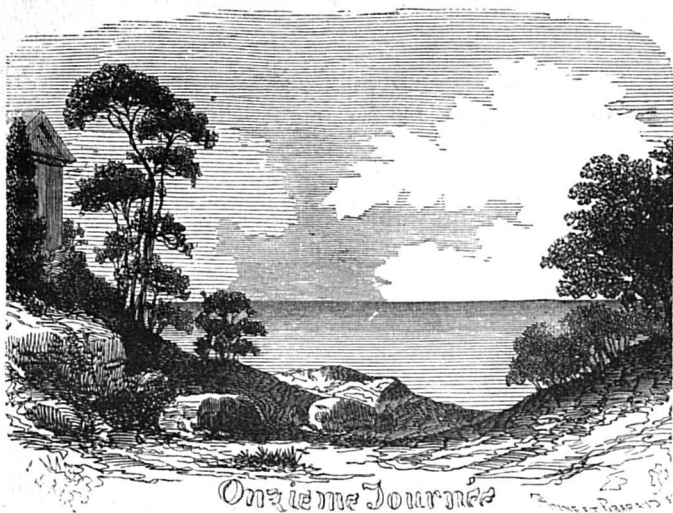


des ennemis de son établissement, qui se compose de deux tables, de quatre chaises et d'une cafetière. Plus les intérêts sont petits, plus ils paraissent gros à qui n'en a pas d'autres; et c'est ainsi que tant de bonnes femmes, cuisinières ou portières, lavandières ou tricoteuses, trouvent que la vie est courte parce qu'on n'a jamais tout dit.

C'est dans cette journée que nous traversons les fameuses plaines de Marengo. Un homme nous montre du bout du doigt l'espace qu'occupaient les armées. Le ciel veuille que ce soit bien là ! C'est d'ailleurs un admirable champ de bataille, et l'on ne saurait concevoir une place plus nette et plus commode pour s'entre-tuer avec avantage. Bientôt les mêmes feux du soleil dorent cette plaine funèbre, et nous poussons vers Novi par un crépuscule délicieux de calme et de fraîcheur. Nous y sommes hébergés dans un hôtel à virevoûtes et escaliers tournants, archifabolo et aceto que je vous dico.

Cette nuit, le voyageur Gail rêve qu'il frappe, qu'il fait le moulinet, qu'il brise et piétine... et le voyageur David, son compagnon de lit, aimerait qu'il changeât de rêve.





ONZIÈME JOURNÉE

Aujourd'hui nous sommes bien étonnés lorsque le soleil en se levant découvre à nos yeux un charmant pays boisé, montueux, presque frais. C'est que nous avons atteint la chaîne des Apennins, montagnes douces, riantes auprès des hautes Alpes, et qui ont pour caractère une végétation élégante mais clairsemée, des cimes surbaissées, d'étroits vallons, et point de torrents, si ce n'est après l'orage.

Nous traversons un petit hameau où se tient la foire : têtes, costumes, langage, tout a pris un caractère nouveau et plus italien d'au moins dix de-

grés. Non loin de ce hameau nous apercevons l'auberge : c'est une maison neuve et point achevée encore. Mauvais symptôme ! L'expérience, en effet, nous a appris qu'un hôte qui bâtit est arrivé au moment le plus rapace de toute sa carrière.

Ici ce n'est pas un hôte, mais une hôtesse. Mauvais symptôme ! Les hôtesse, en effet, ont le cœur plus dur que les hôtes, la griffe plus acérée, l'œil plus vautour, et l'idée de proie à dévorer leur écarquille mieux la narine.

Cette hôtesse est grosse, grande, grenadière, accorte, leste, propre, active, parleuse, un beau bonnet bouffant et deux énormes



mes frisons sur les tempes. Affreux symptôme ! En effet, plus une hôtesse est douée de ces qualités-là, plus, par exemple, elle met les poings sur les côtés, et plus elle fait frissonner un honnête homme, timide pigeon en face de cette grande épervière !

M. Töpffer cherche à traiter ; il voudrait obtenir, composer ; il voudrait des garanties, des accommodements ; mais l'épervière le joue, le berne, le pélite. Il voudrait mettre les points sur les i, elle les ôte ; il voudrait rester libre, elle le lie ; il voudrait

se débattre, elle l'étreint dans ses serres; finalement il se rend à discrétion. Le déjeuner est servi; il est excellent, délicieux, mémorable.

Au moment de partir, M. Töpffer pousse un soupir et s'en va régler le compte. « Eh bien, madame, à combien mettrons-nous ce déjeuner? — C'est un déjeuner de quarante sous que je laisse à trente et que vous voudriez à vingt-cinq. (Les épervières lisent dans les cœurs.) — A trente, madame, je partirai peu content; à vingt-cinq, je partirai enchanté du déjeuner, du prix, mais surtout de l'hôtesse. — Monsieur, vous payerez vingt-cinq sous; voici votre note, elle était faite avant que vous l'eussiez demandée. »

Est-ce à dire pour cela que l'expérience ne signifie rien du tout? Point, mais voici : cette hôtesse est forte, surabondamment forte; or, tout le monde sait que les animaux forts sont susceptibles de générosité envers les proies de peu d'importance. Un lion terrasse un buffle et le mange; qu'un agnellet passe, il le laisse aller. Bien plus, les voleurs eux-mêmes, lorsque la force est de leur côté et que le volé se montre humble et satisfait, ne manquent ni d'humanité ni de courtoisie: témoin ce qui s'est passé l'an dernier sur la route du grand Saint-Bernard; nous certifions que l'histoire est véritable.

C'est un Belge qui montait tranquillement, ses ducats dans sa poche. A certain endroit où le chemin passe entre deux roches, ce Belge voit deux fusils que deux figures masquées braquent sur sa per-

sonne... « Ohé! » se dit-il, et croyant comprendre, il livre ses ducats jusqu'au dernier. Cette opération accomplie : « A présent, dit-il, que vais-je faire, messieurs, car vous avez tout? — C'est juste, » répondent les honnêtes voleurs, et ils lui rendent quatre ducats pour faire sa route. Après quoi : « Bon



voyage! » et ils disparaissent. En vérité, les procédés sont bien quelque chose; et si j'étais volé de la sorte, toujours à ma légitime rancune se mêlerait très malgré moi, mais très certainement aussi, un tout petit grain de gratitude envers des larrons remplis, comme ceux-ci, de politesse et de savoir-vivre. C'est le jour de la bonne-main : aussi notre cocher africain est plein de bonne grâce, rieur, farceur, un peu trop. Il converse, décrit, il fait des

réparties, un peu trop ; il annonce la vue prochaine de la mer, il dit les noms des lieux, les faits concernant la route, et s'aide pour tout cela d'expressions énergiques, un peu trop. Néanmoins si l'on gêne sa



manœuvre, si l'on se plaint de quelque chose, il redevient menaçant, Bédouin, un peu trop aussi. Mais d'autre part il s'en repent, et à la foudre succèdent subitement la sérénité du plus riant sourire et l'allégresse des plus éclatants jurons, un peu trop encore. Cependant son premier cheval ne cesse de retourner à Turin pendant que les deux autres nous mènent à Gênes.

L'autre cocher, cocher suisse, cocher de Genève, cocher de maître Lacombe, va son train toujours égal, garde son caractère posé, et la bonne-main n'y saurait rien changer. Très grande distance morale entre ces deux hommes. Ce dernier a bien autre chose à penser, vraiment, que bonnes-mains et aubaines ! Il ne songe qu'à ménager les deniers qui seront le bénéfice de son maître, et ces droits de poste sur lesquels il n'avait pas compté lui ôtent tout repos, tout plaisir. « Si cela va de ce train, que lui rapporterais-je, à mon maître ? » Nous l'avons vu, de nos yeux vu, épargner sur son propre bien-être pour rapporter davantage, car épargner sur celui de ses chevaux, il aimerait bien mieux encore ne manger ni boire.

C'est que ce brave homme est de l'école de feu M. Lacombe, qui n'a jamais cru qu'on dût tirer service des bêtes sans être tenu de les bien soigner, qui gardait ses vieux chevaux par affection tant qu'ils pouvaient aller : qui, une fois trop vieux pour le carrosse, les envoyait vieillir et mourir sur ses terres. Honneur donc à sa mémoire ! Et cela ne l'a pas empêché de devenir riche, car, et bien heureusement ce n'est pas l'humanité qui ruine.

Notre cocher n'a jamais mené que cette paire de chevaux depuis qu'ils lui ont été confiés une première fois : c'était encore là un principe de feu M. Lacombe. Il se formait ainsi amitié entre l'homme et ses bêtes, rivalité entre les cochers à qui tiendrait sa paire en meilleur état ; et, en vérité, l'on

est étonné des services que peuvent rendre longtemps et bien des chevaux, même vieux, ainsi soignés, ainsi ménagés par un maître ami. Les nôtres en sont un exemple, ils auront accompli un voyage de trente jours, par des routes souvent difficiles, passant et repassant les Alpes, marchant depuis le lever du soleil jusque bien avant dans la soirée, sans souffrance, sans une seule indisposition, sans qu'on ait dû prendre pour faire tant de montées rapides un seul cheval de renfort. Le cocher s'en fait gloire, et il a bien raison. Que la gloire n'est-elle toujours aussi bien placée!

Ces deux chevaux (suisses aussi) touchent pourtant à leur vingtième année. Quand notre cocher est trop triste à cause de ces maudits droits de poste, on le ragaillardit rien qu'en lui parlant de ses bêtes. « Cocher, lui dit M. Töpffer, votre cheval de gauche ne tire pas ! — Si je le laissais faire, monsieur, l'autre tirerait tout. Jamais on n'a vu des reins comme cette bête ! Dommage qu'il est sérieux. L'autre tirerait assez, mais voyez donc ses oreilles ! Il pense à ceci, à cela ; il hennit quand je cause, quand je ne dis rien : jamais on n'a vu une bête qui eût autant d'idée ! — Et l'autre n'en a pas ? — Il en aurait assez, il en a tout autant ; mais, vous m'entendez bien, il montre moins ; non pas, l'autre ne peut pas se souffrir sans causer et sans qu'on lui réponde. Les bêtes sont comme les gens... Voyez la malicieuse ! pas un grain de sueur, et l'autre coule à fil ! — Elle n'a donc pas de cœur au travail,

comme ça? — Elle en aurait assez, de cœur, peut-être plus que l'autre, mais c'est plus fort qu'elle, voyez-vous. Elle travaille plus de tête et moins des membres. Avec ça, sage comme un mouton... Ta, ta, ta... Un peu folle que tu es, un peu folle, pas vrai? Tenez, la voilà qui me hennit! Et toujours comme ça!... » Et M. Töpffer en écoute bien d'autres, sans ennui, certes, avec intérêt pour le sentiment qui dicte ces paroles, avec estime pour le brave homme qui les profère. L'on voit qu'il soigne ses deux bêtes également, et que tout en estimant l'une davantage, il a pour l'autre un faible irrésistible. Sur ces entre-faites on arrive à la barrière : « Les droits de poste, cocher? — La voiture est au monsieur. — Alors passez. » Le monsieur, qui ne s'attendait pas à cet abus de son nom, en est vraiment honteux. Mais quoi ! faute d'un casuiste pour décider ce qu'il faut faire, il se tait et le cocher triomphe.

Pendant longtemps nous roulons sur le revers méridional des Apennins sans apercevoir encore la mer mais nos yeux se promènent sur le riant et beau vallon qu'on appelle la Rivière de Gènes. A droite, à gauche, des villes bariolées d'architecture et de peinture forment le plus charmant effet au milieu de bosquets d'une verdure sombre et majestueuse. Ici c'est le pin d'Italie qui s'étend en parasol, là, c'est le cyprès, mais fier, gigantesque, qui décore la campagne. Tout à coup : « La mer, la mer ! » s'écrie-t-on, et la rase ligne nous apparaît dans le lointain au travers des arches d'un pont. A mesure que nous

approchons, cette ligne se dégage, s'étend, embrasse tout l'horizon, où elle coupe par le milieu des mondes de nuages tout scintillants de feu, tout diaphanes de lumière. Pour plusieurs de nous ce spectacle est nouveau, pour tous il est frappant, en telle sorte que déjà parvenus dans les faubourgs de Gênes, au milieu d'une foule bruyante et animée, nous n'en avons pas encore détaché nos yeux.

Le phare, le port, les vaisseaux, le bruit, la gaieté, la poussière, tout cela forme un mouvant tourbillon du sein duquel, tranquilles et silencieux, nous nous laissons bercer par l'amusement, la surprise, la rapide succession de mille charmants tableaux. La voiture s'arrête. Ce sont MM. D^{***}, L^{***}, R^{***} et H^{***} qui viennent enlever un de nos camarades et nous prier tous à dîner pour le surlendemain. La voiture s'arrête encore. Cette fois, c'est l'officier de poste qui réclame nos passeports, qui questionne, qui interroge, qui reçoit toutes nos réponses... Malheureusement comme l'administrateur de Suse, il est parfaitement sourd; malheureusement encore il attend une bande d'Autrichiens, et il ne lui entre pas dans l'idée que nous ne soyons pas cette bande-là. Tout le poste s'enroue à lui ôter cette fâcheuse conviction. « Ce ne sont pas les Autrichiens, lui crie-t-on. — Je sais bien, répond-il, les Autrichiens ! Justement, je les attends ! » Enfin, enfin, il nous laisse passer, se réservant d'examiner la chose à loisir.

Nous suivons des rues bordées de magnifiques pa-

lais, cherchant des yeux l'hôtel des Étrangers, où nous sommes attendus en vertu d'un contrat passé à l'avance. « Hôtel d'York, n'est-ce pas ? dit le cocher africain. — Non, non, gardez-vous-en bien ! Hôtel des Étrangers. — Bon, bon, j'entends. »



Néanmoins le rusé nous fait arrêter sur la place de l'Annonciade, droit devant son hôtel d'York. Un hôte se présente gracieux, empressé : « Nous vous attendions, messieurs, vos logements sont prêts... Permettez que je vous soulage de ce paquet... Si madame entrerait toujours ! »

Dans ce moment un second hôte, le véritable, perce la foule, et s'adressant fièrement au premier : « Ces étrangers, monsieur ne sont pas à vous ; ils

sont à moi ! — Oh ! prenez-les, monsieur, l'on n'a aucune envie de vous les ôter ! — Mais, dit M. Töpffer, ne sommes-nous pas à l'hôtel des Étrangers, chez M. Paris ? — Non, monsieur, on vous a conduits à l'hôtel d'York ! — Eh bien cocher ?... — Yu ! yu ! » dit l'Africain, et pour toute réponse, il nous fait arriver devant notre hôtel véritable.

Grande toilette, dîner exquis, cuisine française perfectionnée à la génoise. Après dîner, deux détachements dont l'un va au théâtre, l'autre va voir le phare. Puis l'on se couche dans l'agréable attente d'un beau lendemain.





GÈNES

DOUZIÈME JOURNÉE

Cette fois nous voici tout portés dans la ville fameuse, objet de nos désirs. Il ne reste plus qu'à promener, qu'à voir, sans compter les douceurs d'un excellent hôtel. Le cocher lui-même est tout joyeux, non pas du tout de ce qu'il va voir du nouveau, mais de ce que ses bêtes reposent. « Le foin, dit-il, n'est pas mauvais, et je vas les faire boire sur le son.

Et puis on est là. » Aussi passe-t-il fidèlement ses trois jours sur le seuil de son écurie, jouissant uniquement du bien que se font ses chevaux et des droits de poste qu'il ne paye pas.

A déjeuner, M. Töpffer donne le programme de la



journée et il engage un domestique de place. Cet homme, dès la veille, a rôdé autour de nous, s'est rendu utile sans bruit, nécessaire sans embarras ; en sorte qu'au moment de choisir un cicerone, il se trouve là, sous nos doigts, tout comme s'y trouve la carte

qu'un habile escamoteur veut que vous preniez lorsqu'il fait ses tours.

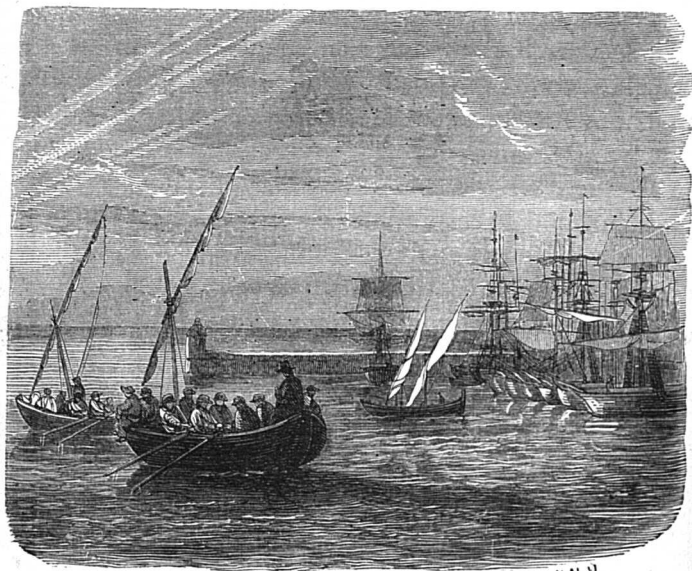
Ce brave homme a pourtant dans l'œil quelque chose de renard qui ne nous frappe pas tout d'abord, tant il est modeste, franc, entendu, jaloux surtout de nos moindres intérêts. De l'air le plus ingénu, il conseille à M. Töpffer de le laisser faire pour les bonnes-mains, « car, dit-il, dans ces palais que vous allez voir, ils sont horriblement avides ; et tandis

qu'un gentilhomme s'y ruine, faute de connaître l'usage et la mesure, nous autres, nous lui faisons des économies en ne donnant que ce qui est strictement convenable. » M. Töpffer trouve le raisonnement parfaitement juste, et il s'empresse de faire une avance de fonds à cet homme délicieux.

Messire Renard nous conduit donc de palais en palais, toujours en tête de la colonne, grave, plein d'honnêteté et de savoir-vivre. Pour plus de délicatesse, il compte sous nos yeux ce qu'il va donner à chaque concierge; mais nous, par scrupule, nous détournons le regard, afin de ne pas faire outrage à la probité d'un galant homme... jusqu'à ce que vingt francs ayant disparu en moins de deux palais, le galant homme réclame un nouveau dépôt de fonds... « Bien obligé, » dit alors M. Töpffer. Nous avons calculé depuis que, de ces vingt francs, seize au moins ont dû prendre le chemin de la poche de cet homme scrupuleux, sans compter nos gants laissés sur une console, ou nos cannes demeurées dans un angle. Le drôle s'est chargé de réclamer tout cela, et il l'a réclamé en effet, mais nous n'en avons plus entendu parler.

Les palais, d'ailleurs, sont magnifiques, magnifiques comme palais, mais parfaitement inconfortables comme habitations. Les sièges à hauteur d'appui, les consoles à hauteur du front, les glaces par là-haut. Partout luxe, beauté, majesté, mais plus rien d'accord avec les mœurs; des salles de conseil, des salles de réception, des salles d'audience, pour

une ville, pour des gens qui n'ont, hélas ! plus de réception, plus d'audience, plus de conseil : ruines dorées d'une illustre république, brillants tombeaux d'une noblesse déchue, sur lesquels glose l'itinéraire



et vit le cicerone, comme vivent les vers sur ce qui a fleuri, retenti, vécu ! Mais ce qui vivote encore dans Gênes, ce que nous sommes impatients de voir, c'est le port. Aussi, des palais, nous passons dans deux petites chaloupes qui nous promènent autour des bâtiments, et ce spectacle, pour gens qui n'y sont pas accoutumés, est le plus récréatif qui se

puisse rencontrer. Ici Pillet, marin dans l'âme, a du dessus ; il explique, il compare, il développe, tandis que l'amiral, M. Töpffer, antimarin dans le cœur, flaire le vent, mesure la vague et contient la manœuvre dans les limites d'une prudence exemplaire. Pour communiquer directement avec les mousses, il baragouine l'italien naturel, l'italien d'inspiration ; mais les mousses, qui sont intelligents, comprennent fort bien qu'ils n'y comprennent rien du tout. Messire Renard alors sert de truchement, et, par habitude apparemment, il vole la moitié des paroles qu'on lui confie. C'est encore lui qui a établi les conditions de la promenade à deux francs par heure. Ce n'est pas cher, parce que le cher homme cherche à se réhabiliter ; mais il est à parier que sur ces deux francs par heure il trouve encore moyen d'en voler trois à ses contractants, malgré l'extrême difficulté de la chose. Du reste, tout en ne paraissant jamais occupé d'autre chose que d'être agréable à la sérénissime compagnie, le drôle a l'oreille constamment à la piste de tout ce qui est sonnant, le nez à toutes les émanations de numéraire, l'esprit tout entier aux diverses manières qu'il y a de voler sans se faire pendre.

L'amiral dirige sur une belle frégate que nous nous proposons de visiter. Nous y sommes reçus au milieu de tout l'équipage, et si notre admiration est vivement excitée par la belle tenue du bâtiment et par les ingénieuses machines dont on nous explique l'usage, notre gratitude ne l'est pas moins par la

politesse et par la complaisance du sous-officier qui nous fait les honneurs de son navire. Après nous avoir tout montré dans le plus grand détail, voulant encore nous donner une idée de la manœuvre, il ordonne à de petits mousses de douze à quatorze ans de grimper sur les cordages. En un clin d'œil ces enfants se trouvent perchés sur la pointe du grand mât, d'où ils redescendent avec plus d'agilité encore. C'est avec regret que nous quittons cette frégate et son équipage pour retourner à terre, après une navigation de trois heures qui se sont écoulées comme un instant.

Le programme, pour l'heure suivante, porte repos et dispersion. Ainsi, pendant que les uns s'en retournent à l'hôtel, d'autres, plus curieux, s'en vont parcourir les rues. Dans une ville comme Gênes, c'est une récréation plus intéressante encore que de courir les palais, tant les constructions sont bizarres, les rues singulières, la population animée, bruyante, fourmillante, et l'aspect de toutes choses original. M. Töpffer, accompagné d'une douzaine de voyageurs, se mène perdre et eux avec lui, d'après son système, qu'on ne commence à connaître une ville qu'après qu'on s'y est plusieurs fois perdu volontairement et retrouvé tout seul. Toutefois, dans cette première excursion, il réussit plus vite à se perdre qu'à se retrouver. Après bien des marches et contremarches, il aboutit aux longues et étroites rues qui enserrent le port. Ces rues sont remplies d'une population demi-vêtue, demi-sauvage, dont

les visages de feu et les regards avides font ressentir certaines émotions qui ne sont pas sans charme, en tant que la police est là et le poste à deux pas.

Le dîner réunit tout le monde. La chère est excellente à l'hôtel des Étrangers. Notre hôte, M. Paris, est un homme qui comprend à la fois la dignité et la poésie de son art. Élégant fashionable lorsqu'il reçoit l'étranger, il porte d'ailleurs le costume marmiton lorsqu'il travaille à ses fourneaux, et toutes ses manières sont appropriées avec goût aux devoirs de sa profession. Le contrat fait avec lui porte que chaque tête lui payera par jour quatre francs pour nourriture et logement; mais l'exécution laissée à sa générosité se trouve être plus favorable encore à nos intérêts que le contrat ne pouvait le faire prévoir. M. Paris nous festoie, et il attache autant de prix à nous régaler que si nous lui payions une guinée par jour. Oui, M. Paris est artiste; son affaire n'est pas de gagner le plus possible sur nos quatre francs, mais bien, au contraire, d'honorer son art en nous régaland parfaitement, même pour quatre francs. Aussi, fort appliqué à ses sauces, il combine l'ordre des mets avec leur variété, leur contraste avec leur harmonie, et, saupoudrant le tout de bonne grâce et de civilité, il vient s'enquérir avec modestie et convenance si nous ne manquons de rien ou si nous désirons quelque chose. S'il est triste d'avoir affaire à des hôtes rapaces et sans délicatesse, c'est un agrément qui double le prix des

bonnes choses que de se trouver entre les mains d'un homme aussi probe que poli. M. Paris est Français.

Après le dîner, il est question de naviguer encore, et nos bateliers de ce matin, qui ne nous perdront pas de vue jusqu'à notre départ de Gênes, sont là tout prêts à faciliter la chose. L'on se rend donc au port, où l'on s'embarque de nouveau pour parcourir les canaux laissés entre les rangées de vaisseaux, et pour jouir du spectacle vivant de cette multitude de travaux divers dont la construction des navires, le chargement des vaisseaux, le nettoyage du port, sont constamment l'occasion.

Après cela nous nous rendons au théâtre. MM. D^{***}, L^{***}, R^{***} et H^{***} ont eu la politesse de nous envoyer les clefs de leurs loges : ces clefs portent des numéros d'étage, de porte et de série ; mais M. Töpffer, pas encore bien remis de son aventure de l'an passé, ne s'en fie cette fois qu'aux ouvreuses les plus expérimentées pour l'introduire, lui et sa bande, dans les loges mises à sa disposition, et pas dans d'autres. Cette aventure, la voici ; elle vaut la peine d'être contée.

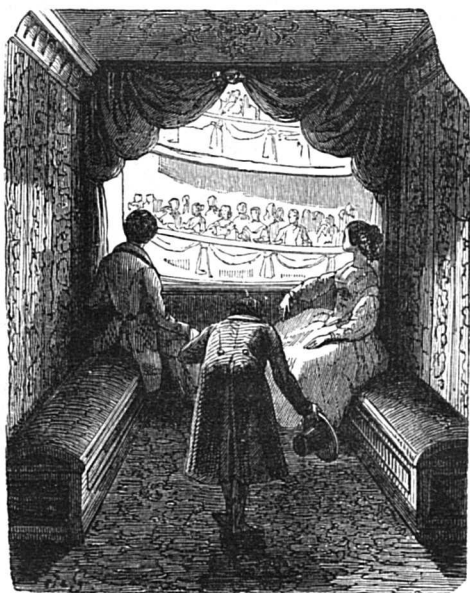
C'était à la Scala, à Milan. On nous avait remis pareillement une clef de loge. Cette clef en main, M. Töpffer va de porte en porte, cherchant la serrure qui y correspond. A la fin une porte s'ouvre, il entre. La loge est tout soie et velours, avec de grandes glaces où se répète l'image de monseigneur. Les bancs sont d'un moelleux ineffable, et un beau

tapis recouvre le plancher. « Fort beau, vraiment ! » dit M. Töpffer ; et se plaçant au cordon, il jouit de la satisfaction de voir dix, vingt, cent binocles se braquer sur sa personne. Prestige complet, moments pleins de charmes, justice seulement trop généreuse rendue à un étranger de marque.

Cependant l'opéra va son train. « De cette loge, dit M. Töpffer, on ne perd rien. On voit tout le jeu des physionomies, tout le postiche des barbes... » Pendant que M. Töpffer fait ces remarques, il y a déjà longtemps qu'un monsieur fort bien mis le salue profondément et lui parle en italien sans qu'il s'en doute le moins du monde. A la fin, s'étant retourné : « Qu'est-ce, monsieur, qu'il vous faut ? » et il a l'air d'ajouter : « Remettez-vous, parlez sans crainte, ce n'est point à un ogre que vous avez affaire. »

Alors le monsieur, toujours plus civil : « Oserai-je... — Osez, osez, dit M. Töpffer. — Oserai-je demander à monsieur et à madame... s'ils sont des personnes de la cour ? — Ah ! pour ça, non ! De la cour ? dites-vous ; ma foi, non ! — C'est que je me permettrai, monsieur, de vous faire observer que vous occupez une des loges du vice-roi, réservées aux seules personnes de la cour. — Ohé !... du vice-roi ? est-il possible ! — Rien que cela, monsieur, que je voulais vous faire observer. — Erreur d'étrangers, monsieur. Voici la clef qui nous a été remise, veuillez vérifier... — Uniquement cela, monsieur, que je voulais vous faire observer... » Et

il salue, salue en se retirant à reculons. De vice-roi, M. Töpffer redevient Gros-Jean, et un garçon de théâtre le met dans le bon chemin de sa loge bourgeoise.





Treizième Journée

TREIZIÈME JOURNÉE

Au jour déjà M. Paris est à ses fourneaux qui opère, costumé de basin et coiffé de coton blanc. Sept ou huit marmitons, basinés de même, travaillent sous ses ordres. D'autre part, des parfums d'une finesse et d'une originalité inouïes s'échappent de l'officine et s'en viennent prendre au nez chacun de nous. Qu'y a-t-il?... Qu'est-ce?... Alors M. Paris tire à part M. Töpffer, et s'approchant de son oreille : « Vous ne savez pas, lui dit-il, que j'ai passé la nuit à travailler pour vous ? — Bon ! — Par malheur, il fait du vent aujourd'hui, sans quoi je serais tenté

de faire partir mon dîner par mer. — Partir? — Oh! mais vous le retrouverez là-bas, chez M. H***. — Si j'étais vous, monsieur Paris, je ne confierais rien à la mer, les vents sont perfides... Et si le dîner allait partir pour Alger? — Oui, mais, d'un autre



côté, je redoute pour mes gelées les cahots de la voiture, car à qui se fier? Ces cochers sont des brutaux qui n'ont aucune idée de l'art!... Très probablement, reprend M. Paris, je me déciderai à accompagner moi-même mon dîner. » Et il retourne à ses fourneaux. Encore une fois, M. Paris est artiste, grand artiste; car est-ce un esprit de métier, de profession, qui se manifesterait par de si nobles sollicitudes? Non, certes, la cuisine ainsi comprise est un art, un des beaux arts, un des très beaux.

Pendant que ces choses se passent, quelques-uns dorment encore. M. Töpffer, avec tout ce qui est debout, part pour une navigation matinale. Il s'agit, cette fois, de sortir du port pour aller jouir à une distance convenable de la vue de Gènes la superbe, en sorte que l'amiral dirige droit sur l'Afrique. Mais à peine les esquifs ont-ils franchi l'ouverture qui sépare les deux môles, qu'ils trouvent là une sorte de vague fort brutale et des balancements bien propres à leur ôter jusqu'à l'envie de goûter aux gelées de M. Paris. On laisse alors l'Afrique là où elle est, et, en toute hâte, la flotte regagne le rivage. Mais les dormeurs viennent d'y arriver, qui réclament aussi leur navigation matinale. M. R*** consent à prendre en leur faveur les fonctions d'amiral, mais à la condition, dit-il, que sa manœuvre, quelque poltronne qu'elle puisse paraître, ne recevra que des éloges. « Je ne vous montrerai l'Afrique que de très loin, ajoute-t-il ; et parce que mon nom ressemble beaucoup trop à celui de Ruyter, je prie que l'on n'en abuse point pour m'engager dans d'audacieux errements. »

Pendant cette navigation, M. Töpffer s'occupe de louer des fiacres, et le voilà aux prises avec vingt drôles qui lui font des prix fabuleux. Ce que voyant, messire Renard laisse faire, laisse dire, puis apparaissant tout à coup en libérateur : « Ces cochers, dit-il tout haut à M. Töpffer, sont des voleurs, et, si je ne vous sauve, signor, vous allez être dévalisé. » Puis, s'adressant aux hommes : « Arrière, canailles !

et que pas un de vous n'inquiète ce gentilhomme ! C'est moi qui traiterai. Vous aurez chacun vingt-cinq sous par heure, dont cinq pour moi... Si le signor veut bien le permettre, » ajoute-t-il en s'inclinant profondément. Le moyen de refuser cette prime à l'effronterie spirituelle, à l'escroquerie tout à la fois franche, originale et respectueuse ! M. Töpffer sanctionne donc le traité, et il se félicite d'avoir eu pour cicerone à Gênes, au lieu d'un assommant archéologue, un gredin fini, chez qui chaque geste oppressé, chaque regard de saint homme, chaque civilité profondément respectueuse, recouvre de la façon la plus amusante et parfois la plus comique l'intention parfaitement déterminée de filouter en toutes rencontres et de voler des quatre mains.

Quand les navigateurs sont de retour, nous montons dans les fiacres, qui nous emportent vers la villa de M. H***. En chemin l'on visite la *grotte* : c'est une caverne artificielle qui faisait autrefois la merveille d'un beau palais, mais où aujourd'hui l'on débite vins et liqueurs. *Sic transit gloria mundi*. De la grotte, nous passons au palais *Doria*, dont les jardins sont admirables à voir. Pins, orangers, chênes verts y marient leurs branchages et recouvrent d'ombre la croupe d'un coteau d'où le regard plane sur la vaste mer. Seulement, à chaque instant on y change de concierge, et ce sont à chacun de nouveaux déboursés. Ah ! messire Renard, quelles bonnes affaires vous auriez faites ici ! Le drôle le sait bien, mais au lieu de marquer du regret ou de

l'humeur, il redouble d'amabilité et de complaisance, se bornant à donner de sages avis et d'économiques conseils.

La villa de M. H^{***}, anciennement le palais Durrazzo, est à quelque distance du palais Doria, et pareillement située. Il s'y trouve une magnifique collection des chefs-d'œuvre de la gravure, qui sont disposés dans de vastes galeries sur lesquelles s'ouvrent des salles remplies elles-mêmes de statuettes, de médailles, de curiosités de toute espèce. Bientôt arrivent les familles de L^{***}, R^{***}, et une table splendidement servie réunit toute la société. Les gelées n'ont pas souffert ! Les salmis sont intacts ! tout est frais, paré, odorant, exquis ; chaque bouchée révèle le génie d'un grand homme. Seulement on sert tels mets entièrement nouveaux pour nous, soit par la qualité, soit par l'apprêt, et qui exigeraient pour être mangés selon le rite quelques notions préalables. Mais que bien, que mal, ces notions s'acquiescent en regardant faire...

. Faute de *savoir cela*,
Rarement un festin demeure.

Cependant l'ombre s'étend, la soirée commence, et du portique où nous sommes à table l'on voit au travers d'immenses croisées la mer lointaine embrasée de feux, sillonnée de navires. Quelles impressions pour qui ne les a pas ressenties encore, et que l'on comprend bien vite pourquoi l'Italien dédaigne nos climats nuageux, pourquoi à tant

d'autres biens que nous avons il peut préférer encore celui de fainéanter sous son beau ciel ! Messire Renard sort de l'office tout ventru de bonne chère, et nous-mêmes nous trouvons que les fiacres qui nous rapportent à Gênes sont devenus furieusement étroits.





QUATORZIÈME JOURNÉE

Dès le point du jour, tambours, fifres, musique, escadrons, artillerie, tintamare : c'est la fête du roi. Il n'y a qu'une rue à Gènes où les troupes et canons puissent défiler. Les autres sont larges seulement de six ou sept pieds, quelquefois de moins encore, et pourtant ornées de riches magasins et animées par une fourmilière de passants qui s'y coudoient sans cesse. Sur ces rues étroites, de temps en temps un vaste palais étale une façade superbe dont on ne peut voir l'ensemble d'aucun

endroit. Puis viennent de petites places carrées, de la grandeur d'un salon, garnies de boutiques tellement rapprochées les unes des autres qu'on croirait n'en voir qu'une seule. Toutes ces rues, perpendiculaires au rivage de la mer, sont montantes, et aboutissent à la grande rue dont j'ai parlé, qui est d'un bout à l'autre bordée par des palais. Là, circulent des voitures; dans tout le reste de la ville, les mulets font tous les transports, et ces longues files d'animaux ajoutent encore à l'effet bizarre et pittoresque de cette ville intéressante.

De nobles, nous n'avons pas l'occasion d'en voir à Gênes. Restent les marchands, qui y ont très bonne mine, puis, immédiatement au-dessous, et sans degrés intermédiaires, le tout bas peuple qui pullule dans les rues voisines du port. Autour de la ville, des forts partout. « C'est, dit messire Renard, pour nous guérir quand nous avons mal au ventre. »

Après dîner, une permission nous arrive de visiter l'arsenal de marine, et là nous voyons le plus gros vaisseau de la marine sarde, le *Charles-Félix*, qui croupit tout neuf dans un petit recoin du canal. Du reste, on prodigue à ce magnifique vaisseau tous les soins imaginables, et sa seigneurie n'éprouve pas la moindre incongruité dans sa toilette, qu'aussitôt vingt laquais ne soient là pour tout nettoyer, pour tout rajuster. Ce que voyant, l'on ne peut s'empêcher de songer à ces princes dont la jeunesse pareillement s'écoule oisive et prisonnière entre les étroites murailles de l'étiquette, et de qui le carac-

tère et les talents croupissent dans la futile inaction des palais... Sage donc autant qu'habile, le monarque qui règne aujourd'hui sur la France, d'avoir assuré à ses fils le bienfait de l'instruction commune et populaire, le trésor d'une jeunesse sérieusement active et utilement occupée ! Par là, non moins que par son génie personnel, il a pourvu au présent, désarmé l'avenir, et assuré à sa neuve dynastie la seule distinction qui, dans ce siècle, soit reconnue de tous. Au sortir de l'arsenal, nous allons encore flâner sur le port. Dans ce moment, l'on y décharge des vaisseaux qui apportent des grains. Combien d'opérations diverses, que d'engins de toute sorte, dont tel, en mangeant son pain, ne se doute guère !

Et puis l'heure s'avance, et déjà il faut songer aux préparatifs de départ, car c'est demain que nous quittons Gênes, M. Paris et toute cette féerie de navires et de palais ; ainsi l'a décidé M. Töpffer. A cette nouvelle, les esprits passent soudainement du rose au gris, au noir, au chiné, à toutes ces ingrates nuances qui se montrent au déclin d'une fête ou au terme d'un plaisir, et l'on rentre tristement à l'hôtel pour y vaquer aux plus triviales opérations. M. Töpffer, tout entier à des calculs d'addition, de réduction ou de change, entasse avec soupirs des piles d'écus dont l'heure est venue de se séparer ; et, au bruit de ce numéraire, garçons d'accourir, garçons de rivaliser de zèle, pendant que messire Renard, l'œil enflammé par la réverbération des piles, attend à son tour immobile, en arrêt, la narine ouverte,

la patte levée. D'autre part, M^{me} T*** négocie avec une blanchisseuse glapissante, et chacun s'en vient réclamer une blouse, des bas, trois chemises, tandis que d'autres, qui se sont trompés, rapportent, con-



frontent, font haro. Au beau milieu de ce moulinet, des visiteurs qui viennent prendre congé; des voyageurs qui gagnent leur chambre à coucher; le cor-donnier, le tailleur, qui présentent leur note, et un particulier qui a égaré son parapluie, pendant que deux autres cherchent un établissement pour y faire

une partie d'échecs. Vers minuit tout se tranquillise. Il ne reste plus dans la salle que M. Töpffer, qui en est encore à se chercher un chemin de retour. Jusqu'à Nice, va bien ; mais au delà, trois routes se présentent, dont chacune a ses inconvénients, en sorte qu'à les exclure toutes trois, il n'en reste aucune...

« On ne dort point, dit-il, quand on *cherche un chemin* ». Cette réflexion embarrassant notre homme, Dans son lit aussitôt, il va prendre son somme.





QUINZIÈME JOURNÉE

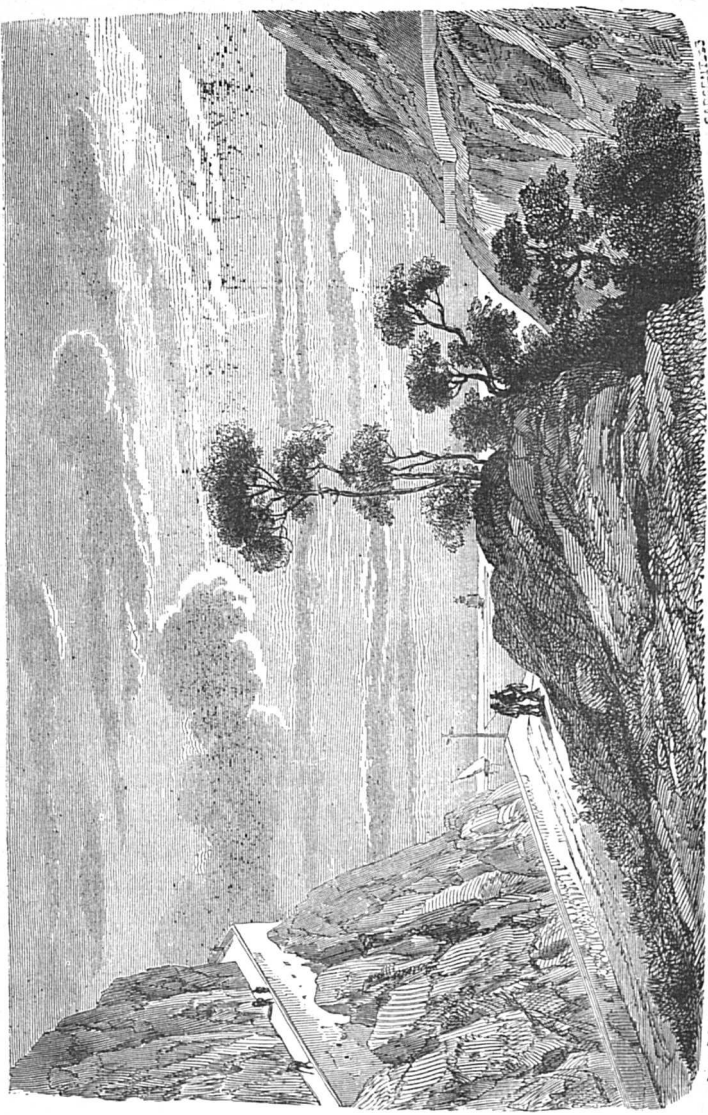
Avant le jour, nous prenons douloureusement congé de M. Paris, puis nous sortons de Gênes par ces mêmes rues que nous traversâmes l'autre soir tout ravis d'admiration, tout émus de plaisir. Que tout y est solitaire, pâle, brumeux et point beau du tout ! Étienne, pour se récréer, compte une file de quarante-deux mulets. Le cocher, brumeux aussi, s'attend à de prochains droits de poste, et Oudi harangue un naturel majuscule qui ne comprend quoi que ce soit à cette cigale sitôt éveillée. Après

que nous avons franchi la villa H***, nous nous trouvons dans un pays tout nouveau, et, débarrassés dès lors de l'importunité des souvenirs, nous commençons à retrouver de la curiosité pour ce qui nous entoure.

Ce pays, c'est le rivage de la Méditerranée, que



nous allons suivre de Gènes jusqu'à Nice durant quatre journées. Dans toute cette étendue de pays, la chaîne des Apennins borde la côte, et c'est contre les flancs escarpés de ces monts qu'on a pratiqué une route qui est appelée *la Corniche*, parce qu'en effet elle n'est le plus souvent qu'une étroite chaussée taillée dans le roc, ou construite en terrasse au-dessus d'escarpements abrupts dont la base va se perdre sous les flots. De cette route, on domine constamment la vaste mer, où tantôt un brick croise à l'horizon, tantôt une barque de pêcheur rase la



W. H. W.

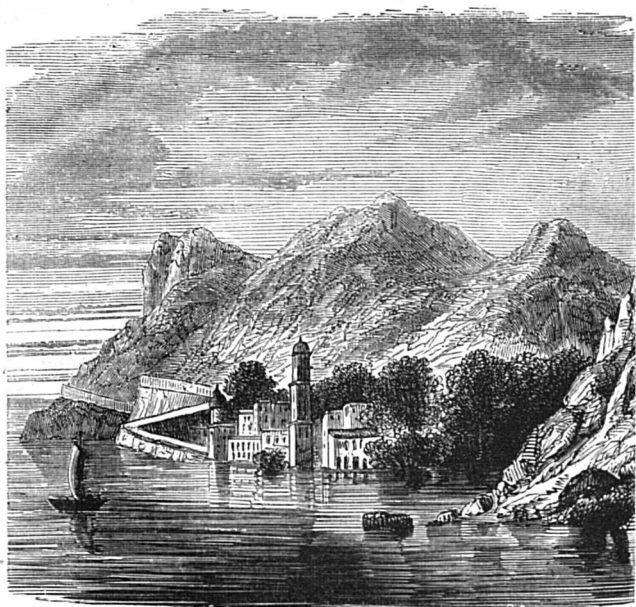
rive ; et ce n'est pas sans éprouver quelque chose du plaisir dont parle Lucrèce,

*Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
Magnum alterius e terra spectare laborem,*

que l'on voit, sinon les navires ballottés sur les flots, du moins ces flots eux-mêmes venir se briser follement contre la base des rochers, au-dessus desquels on chemine plein d'aise et de sécurité. Néanmoins, et malgré le vœu que nous en formions constamment, point d'ouragan, point de tempête n'est venue, pendant nos quatre jours de marche, obscurcir ce beau ciel et troubler la sérénité du golfe. C'est grand dommage, car nulle part mieux que sur la Corniche on ne serait mieux placé pour jouir du spectacle sublime de la mer soulevée.

Cette côte, peu peuplée, offre d'ailleurs quelque chose d'original et de symétrique à la fois. Tandis que les contreforts des Apennins, stériles et inhabités, s'avancent les uns après les autres dans la mer, de l'un à l'autre, et dans le creux fleuri qu'ils laissent entre eux, s'espace un vallon cultivé qui aboutit à la grève. Un torrent desséché occupe le fond de ce vallon, et une ville d'une seule rue le ferme du côté de la mer. La route donc, en tournant les contreforts, se replie, s'élève, traverse d'abord les bois d'oliviers, puis des solitudes rocheuses ; mais bientôt après avoir contourné l'escarpement sauvage, elle fléchit pour redescendre, et alors apparaissent les arbres, les prairies, le bourg scintillant et les

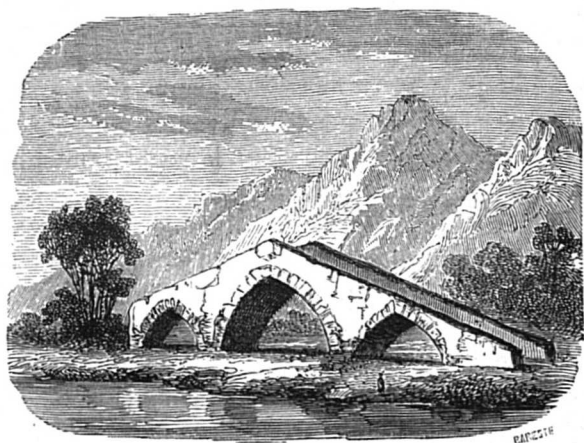
barques sur le rivage. Ainsi un contraste sans cesse renaissant rend la marche agréable et trompe la fatigue. Les naturels appellent *pays* tous ces petits



vallons où s'élève une ville. D'un pays à un autre il n'y a guère plus d'une heure de marche.

Les Apennins ne conservant point de neige pendant l'été dans cette partie de leur chaîne, la contrée manque entièrement de ruisseaux et de sources. Aussi presque tous les habitants sont réduits à y creuser des citernes, et, ce qu'il y a de curieux,

c'est que ces citernes, creusées à quelques pas de la mer, dans le sable du rivage, leur fournissent néanmoins de l'eau douce. Mais, s'il n'y a pas de sources vives ni de ruisseaux permanents, en revanche, les moindres pluies qui viennent à tomber sur ces monts peu élevés s'écoulent en quelques minutes



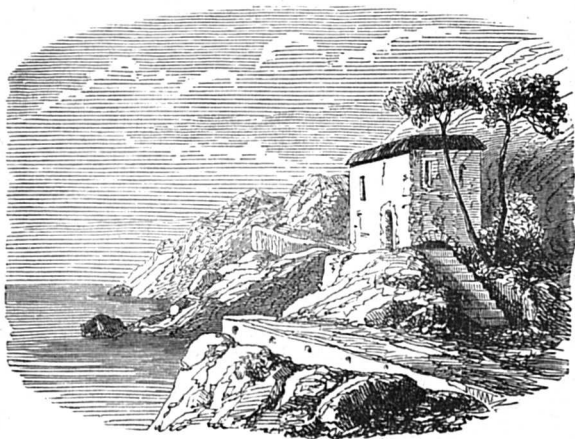
dans le vallon et y forment des torrents d'une violence extrême. Aussi chaque *pays* a-t-il son lit de torrent, espace aride, route royale, que le monarque se réserve en tout temps pour venir visiter ses peuples. Il résulte de cet état de choses que c'est dans le pays de la terre où il y a le moins de rivières que l'on rencontre le plus de ponts. Chacun de ces lits, en effet, est traversé obliquement par un pont solide, mais étroit, et où les voitures ne peuvent passer, et,

dans la saison pluvieuse, elles sont fréquemment obligées d'attendre que le monarque en ait fini, avant de pouvoir elles-mêmes poursuivre leur chemin.

On appelle aussi cette côte la *rivière du Ponent* (c'est-à-dire du couchant) par opposition à la côte qui se prolonge de Gênes à Livourne, et qui s'appelle la *rivière du Levant*. Quant aux divers aspects qu'elle présente, on peut la diviser en trois régions. La première, à partir de Gênes, riante, fleurie, mais moins caractérisée que les suivantes, où la route est rarement en corniche, et où la végétation, moins différente de la nôtre, se compose en grande partie de diverses espèces de pins ; la seconde où se trouvent les promontoires les plus sauvages, où la côte est hérissée de rocs et d'îlots, où l'olivier domine seul ; enfin la troisième, dont la principauté de Monaco est comme le bouquet. Là, se réunissent, pour charmer la vue, la beauté des escarpements, la riche dentelure des côtes, l'azur des golfes, et, après l'aspect intéressant d'un bois de palmiers, tout l'éclat et tous les parfums d'une forêt de citronniers et d'orangers. Mais j'oublie que nous n'y sommes pas encore.

Après cinq lieues de marche, nous arrivons affamés à Renzano, un de ces pays. Toute la ville pêche, hormis notre hôte, qui nous sert un déjeuner à l'huile forte. Ce serait à n'y pas toucher, s'il y avait lieu de toucher à autre chose, et il en sera ainsi le plus souvent dans cette région d'oliviers.

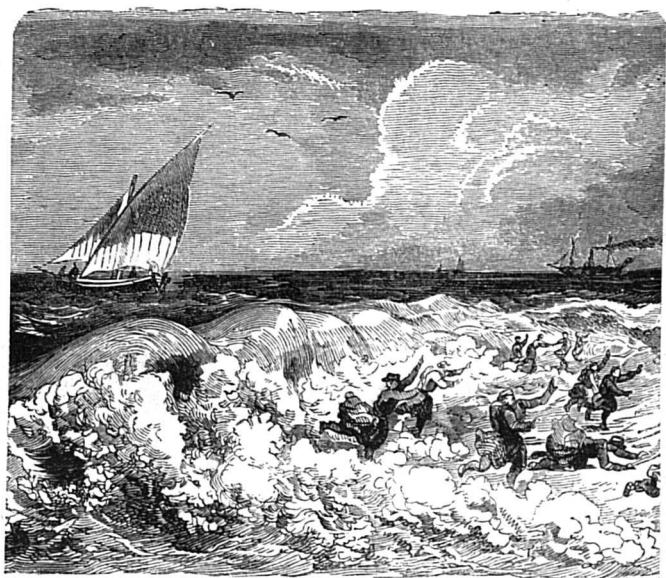
Dans une chambre qui s'ouvre sur la salle où nous déjeunons il y a un capitaine malade, et, droit sur le seuil de ce malheureux, une cage où deux gros vilains oiseaux font un vacarme à rendre malade dix capitaines qui se porteraient bien. Ainsi varient les mœurs et les usages : chez nous, à peine un ca-



poral tolérerait-il ce voisinage ; là-bas un capitaine s'en régale, mais un capitaine piémontais, à la vérité, c'est-à-dire pour qui le bruit, pour qui le croassement, à cause de l'habitude qu'il a d'écouter glapir ses vivandières et crier ses soldats, sont probablement devenus un besoin.

Au delà de Renzano, nous passons auprès d'une maison qui s'appelle *Cazaretto*. Elle est toute neuve ; néanmoins, à en croire l'inscription peinte

sur la muraille, c'est dans cette maison que serait né Christophe Colomb. Nous ne contestons point, et, à vrai dire, il doit être né-là, tant le site convient bien à la supposition. Du reste, dans toute cette

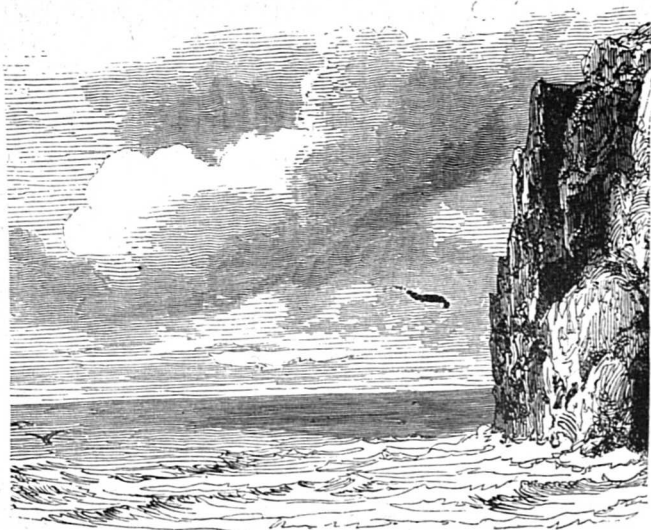


partie de la route, la caravane marche divisée en deux corps : les uns qui suivent la Corniche et marchent dans les hauteurs, les autres, non moins cornichons pour cela, qui suivent le bord de la mer pour y ramasser des coquillages : c'est la grande pensée du jour. Et, comme les coquillages n'abondent pas toujours, ces messieurs, dans l'in-

tervalle des fouilles, s'amuse à jouer avec Amphitrite... Quand la vague se retire, ils avancent, ils provoquent, ils insultent... Quand elle se retourne et s'élance furieuse, ils fuient à toutes jambes, et plus d'une fois leurs souliers boivent l'onde amère.

Près de Savone, des jésuites dirigent un pensionnat qui est situé dans le plus bel endroit du monde. Au moment où nous passons, jésuites et élèves sont à jouer sur leur coteau. Parmi ces derniers, M. Töpffer reconnaît, rien qu'à sa figure heureuse et ouverte, le frère cadet de nos amis de Turin, à qui nous apportons lettres et paquets. Lettres et paquets venant du foyer paternel, sûr et charmant moyen d'introduction. Malheureusement le jour qui baisse ne nous permet pas d'entreprendre la visite du pensionnat.

Il fait nuit quand nous entrons à Savone, jolie et pittoresque ville, avec un port. Nous allons descendre dans un hôtel tenu par une société de valets brigandeaux, de messires Renard, qui, en l'absence des maîtres, nous exploitent pour leur compte et à l'huile forte.



SEIZIEME JOURNEE

ROCHERS DE FINALE

SEIZIÈME JOURNÉE

Pour ne pas partir tout à fait à jeun, nous allons dans un café voisin prendre une tasse de café à l'eau. Il est nuit encore, et nous arrivons, nous buvons, nous payons à la file. Chose singulière, dans ce café-là les prix sont divers, non pas selon la grandeur différente des tasses, mais selon la taille inégale des consommateurs : à Oudi douze sous, à Sheller huit, à M. Töpffer quatre... Et puis l'aurore

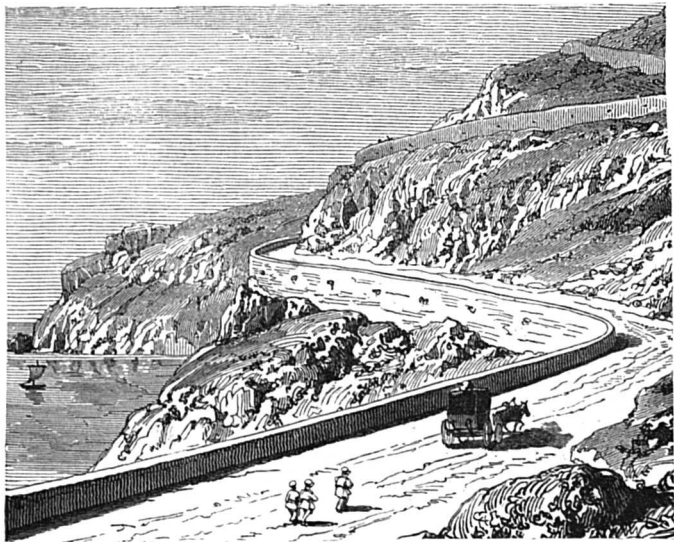
en éclairant ce repaire nous fait découvrir que ce sont encore les valets brigandeaux de l'auberge qui nous exploitent ici sous une autre forme. Nous secouons contre eux la poussière de nos souliers et nous prenons le large. Par malheur M. R***, qui l'a déjà pris, s'est trompé de route, et, au lieu de cornicher le long de la mer, il s'est enfoncé dans le continent. Au bout d'une heure, il est question d'envoyer à sa recherche, lorsqu'il sort soudainement d'un Apennin, tout ruisselant de sueur, d'infortune, de peine perdue, et pas un bel arbre pour y faire une halte indéfinie !

Durant toute cette matinée, pas une seule embarcation n'est en vue, en même temps le pays devient solitaire, rocailleux et sauvage. Nous déjeunons à *Finale* : c'est un gros bourg adossé à un promontoire nu et escarpé. Le repas nous est servi par un grand bavard qui cherche à exploiter notre sensibilité en nous contant avec emphase son grand naufrage en Afrique, d'où il s'est sauvé lui tout seul et un petit chien qu'il va nous chercher. C'est au surplus un de ces empressés comme on en rencontre partout, qui, sans bouger beaucoup, se donnent l'air de tout faire, qui arrivent tout essoufflés de l'antichambre où ils étaient à jaser, qui, s'ils apportent un pain, s'essuient le front, deux pains, s'en vont changer de linge. « Sans mon naufrage, dit-il, qui m'a laissé nu comme la main, pas deux heures je ne resterais dans une condition si laborieuse, où, pour refaire ma fortune, élever mon

frère, soutenir ma mère, je n'ai que les bonnes mains de messieurs les étrangers ! » A côté de notre renard de Gênes, celui-ci nous paraît sot et peu amusant. Un effronté peut faire rire, un pleutre inspire toujours le dégoût. Cependant le particulier Oudi est sur la place publique, où il admoneste les Finaliens, et leur prouve en forme que l'huile de noix la plus grossière est supérieure mille fois à ce pur quinquet dont ils oignent leur poisson et parfument leurs fritures.

En général, sous ce beau climat, les gens vivent, jasant, travaillent dans la rue, et c'est ce qui fait paraître si vivantes ces bourgades d'ailleurs pauvrement peuplées. L'on y voit, dans la soirée surtout, des groupes animés qui occupent le milieu de la rue, des vendeuses, des fileuses entourées d'enfants et d'oisifs qui sont assises sur le seuil des maisons ou devant leurs échoppes ; tous ont des figures hâlées, expressives, et, pour parler, ils crient, gesticulent, se démènent. Bien que passablement actifs et industriels, plusieurs sont vêtus de dégoûtants hail-lons, quelques-uns portent les livrées du vice ou de l'inconduite, et au milieu de ces dehors si propres à faire ressortir les agréments d'une mise fraîche et engageante, quelques jeunes femmes, belles de figure et parées de propreté, brillent d'un charmant éclat. La mer les pourvoit abondamment de menu poisson, et sur les échoppes dont j'ai parlé l'on voit étalés les plus beaux fruits du monde. A cause de la nouveauté, nous donnons sur les *gre-*

nades ; c'est pourtant un fruit médiocre. Les raisins, d'une grosseur gigantesque, sont exquis et pour rien. En revanche, il en coûte pour affranchir les lettres, et d'une douzaine que nous avons portées à la poste, qui se trouve être administrée par un



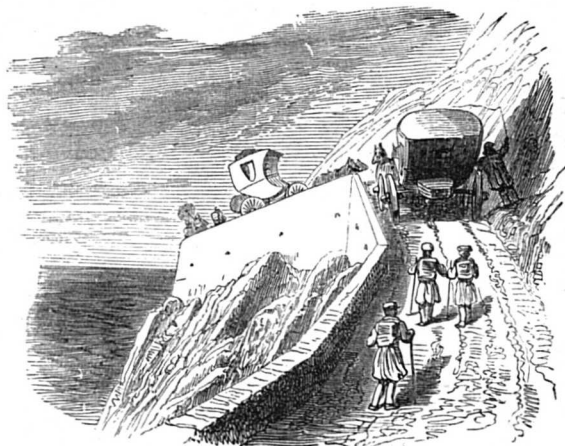
épicier absent, nous n'en livrons que le tiers, tant est énorme la somme qu'on réclame pour chacune.

Nous quittons Finale chargés de grappes énormes : on dirait quelque parti d'amateurs rejoignant le papa Silène assoupi là-haut dans ces grottes. Au sortir du bourg, la route s'élève par de nombreux

zigzags sur le promontoire dont j'ai parlé, et pendant que nous cheminons rafraîchis et distraits par la vengeance, nos pauvres chevaux gravissent au soleil de midi ces roides pentes, sans autre renfort que celui de deux mendiants qui, s'attelant volontairement à la roue, font plus de bruit que de besogne. Après quoi, comme la mouche, ils s'essuient le front et demandent leur salaire.

Il est beau, ce promontoire de Finale ! et là-haut plus d'arbres, plus de culture. En revanche, cette sauvage nudité, dont le mélancolique caractère se marie si bien avec celui de la mer, nue aussi, immense, sombre, sujet de mille images, de mille rêveries, où se berce avec volupté la pensée. Lac d'Annecy, humbles rivages, côtes prochaines, où êtes-vous ? C'est ici que plus vaguement, mais plus puissamment aussi, le cœur se sent soulevé par l'auguste splendeur du spectacle ! C'est ici que non plus des vellités de poème ou d'épique se présentent à l'esprit, mais que l'âme tout entière, par un facile et délicieux essor, ouvre ses ailes, plane, tournoie suspendue entre les cieux et la terre, et comme envolée pour quelques instants hors de sa demeure corporelle ! Et toutefois, lac d'Annecy, humbles rivages, côtes prochaines, si vous êtes moins faits pour provoquer ce puissant essor d'un moment, vous l'êtes mieux pour charmer à la durée et pour combler par l'aimable douceur de votre paisible commerce le vide des heures et la longue oisiveté des journées.

La route, ici, n'a pas dix pieds de large, et voici qu'on aperçoit à l'avant une grosse caisse éreintée qui monte à la rencontre de la nôtre. Grande alarme, cris et signaux des deux parts. L'on choisit son terrain, l'on unit ses efforts, les deux caisses se ca-



ressent d'aussi près que possible, mais enfin tout vient à point : après quoi l'on se regarde. Eh, mais!... c'est bien lui, lui-même, le coche que vous savez!

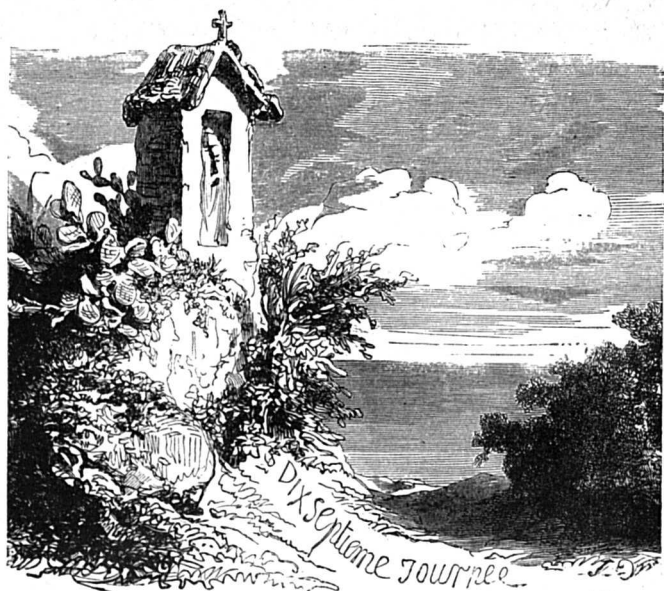
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Seulement, ici, le moine, c'est un pénitent blanc, et au lieu de six forts chevaux, ce sont quatre haridelles grises! Qu'importe! la ressemblance n'en est pas moins frappante; car c'est le propre des grands

peintres d'avoir su se choisir dans leurs tableaux les trois ou quatre traits par lesquels la scène qu'ils voulaient représenter contient, embrasse, rappelle à force de vérité, toutes les scènes analogues.

Le pays devient de plus en plus désert, et la nuit s'en mêle, sans compter des bois qu'il faut traverser. Tous les mirmidons alors, Oudi surtout, qui vient d'entendre des sifflets suspects, se hâtent de rejoindre, et l'on chemine en ordre de bataille jusqu'à Albenga, où nos bourses n'ont plus d'autre brigand à redouter que l'hôte qui nous y héberge.





DIX-SEPTIÈME JOURNÉE

Il est dimanche aujourd'hui. Toutes les populations sont levées, peignées, rasées, mouchées, et c'est fort plaisant à voir. Le ciel lui-même est si éclatant, la nature si parée d'aimables couleurs et d'argentine lumière, qu'ils semblent aussi, l'un et l'autre, s'être endimanchés. Non seulement nous avons atteint la région des oliviers, qui, de toutes parts échelonnés sur les rochers, ici se groupent

en bouquets, là penchent solitaires au-dessus de la baie ; mais, sur les murailles, dans les anfractuosités de rocs, nous retrouvons éparses et magnifiquement prospères une foule de ces plantes grasses qui chez nous ne se voient que dans les serres des riches campagnards. Au milieu de toutes ces beautés, voici venir sur la côte déserte une sirène qui nous offre des limons à acheter. Vite on s'en empare ; on les ouvre, on les presse : c'est douze sous la pièce ! On se récrie alors, on en appelle au ciel et aux hommes... et tout justement trois grands gaillards parfaitement bien membrés sortent de dessous les broussailles pour trouver à l'unanimité que douze sous c'est peu, c'est rien, et qu'il faut payer bien vite... C'est en effet la seule chose qu'il y ait à faire.

A Oneglia, charmante petite ville, nous faisons un déjeuner remarquable chez un hôte qui, dit-il, protège tous les gens de Genève, pour avoir été lui-même protégé par des Genevois. Mais, chose bien plus heureuse encore, les frères de cet hôte, échelonnés sur la route que nous allons parcourir, y tiennent auberge comme lui, et il a la plus grande envie que de ses mains nous passions dans les leurs. M. Töpffer comprenant tout le parti qu'on peut tirer de la situation, ne se hâte pas de prendre des engagements : « Oui, répond-il à l'hôte, vous voudriez nous envoyer chez vos frères, mais y serons-nous bien ? — Les meilleurs hôtels du pays, je vous le jure ! — Oui, mais y serons-nous à bon marché ? —

Vous ferez les prix vous-même ! — Oui, mais il faudra marchander, disputer ? — Vous vous présenterez de ma part ! — Oui, mais on ne s'en fiera pas à notre dire. — Eh bien, tenez ! » Là-dessus notre homme prend la plume, et s'adressant à M. Töpffer : « Dicter les plats, monsieur, dictez les prix, et vous n'aurez plus alors qu'à empocher un bon à vue signé, endossé, garanti par moi ! — Voilà qui est parler ! » s'écrie M. Töpffer, et il dicte aussitôt un des jolis thèmes qu'il ait dictés durant sa carrière d'instituteur. Ainsi va le monde : l'on y perd des parties, mais on y gagne des revanches ; après tant d'hôtes qui nous ont saignés [à blanc, en voici trois que nous écorchons à notre tour d'un trait de plume.

Pendant le déjeuner entrent des virtuoses : un Paganini qui fait sur son violon toutes les facéties musicales imaginables, et une Grisi hâlée qui tantôt lui badine sur sa guitare un accompagnement improvisé, tantôt entonne des airs d'opéra ; le tout va, le tout chante, le tout surtout a de l'accent et de la vie, et, en vérité, bien des choses que l'on paye dix ou vingt sous ne valent pas ce grain de vie et ce grain d'accent. Si l'Italie est la patrie des ciccione, elle l'est surtout des virtuoses ambulants. Ils rôdent partout, hantant les cafés, fêtant les balcons, citharisant les tables d'hôtes. Vous iriez, vous transalpin, pour vous noyer dans le grand canal, qu'une mandoline, que trois guitares, n'en doutez pas, seraient là pour vous y accompagner d'un fragment d'ariette, d'un bout de cavatine.

M. R*** propose à M. Töpffer, qui commence à être barbu comme un jeune France, d'essayer ensemble du barbier de l'endroit. M. Töpffer consent, mais à la condition que M. R*** fera l'épreuve. Ils s'acheminent donc vers un petit antre qui porte pour enseigne le plat à barbe, et là, un nain parfumé d'ail leur passe un linge autour du cou, après quoi il procède à râper d'abord la face de M. R***. M. R*** devient bleu de douleur ; néanmoins ses lèvres n'expriment que sourire, ses paroles que satisfaction. Leurré par ces dehors, M. Töpffer se met à son tour sur la sellette, et, râpé en contre-épreuve, au bout de quatre coups, il hurle, au bout de huit, il insulte son râpeur, et lui défend de poursuivre... Le pauvre nain comprend d'autant moins le motif de cette incartade, que M. R*** n'a cessé de le complimenter sur la légèreté de sa main et sur le parfum de sa savonnette. Pendant que cette scène se passe dans la boutique du barbier, à l'extérieur, grande foule, trompette, tambourin, et un orateur qui exalte les inénarrables vertus de ses chapelets, de ses talismans, de ses vierges Marie imprimées en couleurs fines ! « Questo, dit-il, souverain contre le mal de dents ! Questo chasse la vermine, tue la diarrhée, redresse les os, détruit les punaises, etc., etc. Et voulez-vous savoir ? Je les ai tous fait bénir par le concile de Constance en personne ! Demandez, signora, faites-vous servir tutti quanti ! » Par malheur, cet homme ne vend rien qui calme l'âcreté des épidermes râpés à l'ail, sans quoi nous ferions avec lui quelque affaire.

Toujours drôles, les charlatans de place publique ; toujours pittoresque, cette foule qu'ils attirent, surtout, lorsque, composée d'hommes, de femmes, de jeunes filles aussi crédules qu'ils sont ignorants, l'on voit à l'appel du charlatan, le désir naître, l'espoir surgir, la souffrance se bercer de consolantes illusions, et toutes les physionomies naïvement attentives refléter comme une onde transparente, les brillantes images, les serments terribles, les saintes garanties, les promesses fleuries que leur prodigue un orateur non moins ignorant, presque aussi crédule qu'ils le sont eux-mêmes. Son affaire, à cet orateur-là, ce n'est pas tant de tromper comme c'est de vendre, et, mû par ce naturel et pressant motif, il se trouve que son éloquence est toujours aisée, vraie, vivante, appropriée au pays, à l'endroit, au quartier, aux gens, non moins amusante à observer qu'elle est merveilleuse pour convaincre ceux à qui elle s'adresse.

Il s'agit de nous remettre en route, mais, objets nous-mêmes de la curiosité populaire, la foule grossit devant nous, les gamins accourent, et c'est à ne plus pouvoir passer. Dans cette extrémité, M. Töpffer fait un par flanc gauche soudain, pousse vers la plage et y ensable toute sa colonne. Cette manœuvre réussit. Pendant que les Onégliens en sont encore à conjecturer sur la chose, nous voilà filant le long du rivage sur San Remo, où nous arrivons de nuit.

A San-Remo, l'hôtesse est couchée, ou du moins

se couchant, car elle se présente à nous en peignoir et les cheveux épars. C'est une grande et gracieuse personne, parfaitement étrangère aux choses de son auberge. « Je voudrais, madame, lui dit M. Töpffer, traiter des conditions. — Faites-les vous-même,

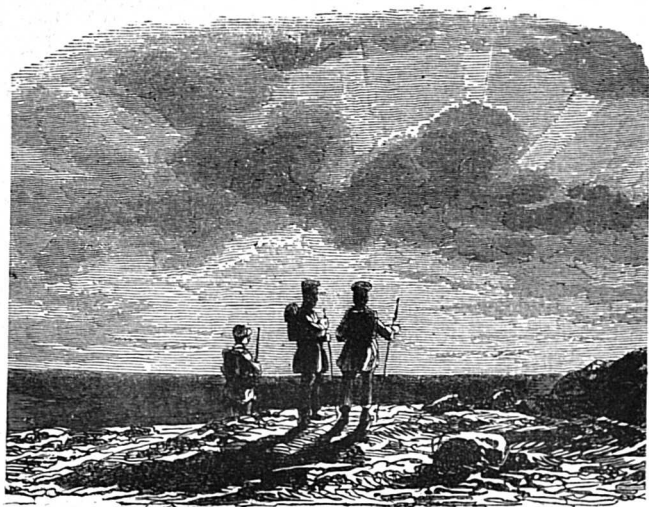


Monsieur, répond la belle indolente ; » puis s'adressant à ses gens : « Vous autres, soignez bien ces étrangers. » Elle bâille en achevant ces mots, et s'en retourne dormir.

Cet hôtel du reste est remarquable. Au bas de l'escalier, un grand Goliath de carabinier royal peint sur la muraille déconcerte les arrivants et fait

peur aux vues basses. Mais sur le derrière de la maison, en face de l'issue qui est de ce côté, un grand factionnaire royal, et pas peint celui-là, vous couche en joue dès que vous paraissez sur le seuil. C'est d'autant plus gênant qu'il y a lieu, qu'il y a nécessité, urgence même de passer par là... A chaque fois donc : « Ami ! » faut-il crier bien vite ; et voilà toute la ville dans le secret de nos démarches les plus intimes.





Dix-huitième Journée

LE LEVER DU SOLEIL

DIX-HUITIÈME JOURNÉE

Dès deux heures du matin : « Qui vive? — Ami! » et un moment après : « Qui vive? — Ami? » Impossible de dormir ; nous profitons de la circonstance pour partir avant le jour.

Pendant plus d'une heure encore, nous marchons environnés d'ombres et transis par les fraîches haleines qui précèdent le retour de l'aube. Insensiblement des lueurs crépusculaires vacillent sur la crête des flots, l'aurore rougit les cieux, et derrière



MONACO.

la ligne noire de l'Océan, un embrasement sublime a commencé que le soleil ne paraît point encore. Tout à coup un point du disque surgit au-dessus des eaux : tout se colore, tout s'empourpre, tout resplendit, et les oiseaux commencent leurs concerts.

Pour nous, déjà remués par l'auguste magnificence de cette scène, nous nous voyons avec une charmante surprise entourés de palmiers qui balancent leur tête au-dessus des escarpements du rivage, et il nous semble que nous soyons transportés dans un autre hémisphère. Cet arbre ne croît qu'en ce seul endroit de la côte, et les habitants s'aident de leur mieux à l'y faire prospérer, parce qu'ils en vendent les feuilles aux Juifs, qui en usent dans la célébration de la fête des tabernacles.

Nous traversons Vintimiglia, jolie petite ville où l'on construit un fort considérable. Cette rencontre d'une citadelle ou née, ou naissante, est toujours triste, et, au milieu d'un pays riant comme l'est celui-ci, elle forme un bien ingrat contraste. Odieuses meurtrières, lugubres embrasures, longues murailles, autant d'objets sinistres contre lesquels viennent se heurter et s'aplatir les plus charmantes impressions. Oui, la guerre, le massacre, de quelque part qu'ils viennent, sont toujours infâmes, tout ce qui en est le signe ou l'instrument est digne de haine et le plaisir d'avoir des frontières, un nom sur la carte, un prince sur le trône, n'a jamais valu le sang qu'il a coûté. Avec cela, l'on conçoit que partout où

a passé un torrent dévastateur, le torrent écoulé, il vienne à l'esprit des gens d'élever des digues et de barrer les passages. Tout en faisant ces réflexions, nous avons atteint la frontière d'un petit pays qui a bien un nom, mais à peine une place sur la carte. C'est la principauté de Monaco, le bijou de cette belle côte et de bien d'autres plus belles encore. Un joli petit carabinier qui garde la frontière nous prie d'exhiber et de payer, deux choses qui se supposent l'une l'autre dans les principautés infusoires, tout comme dans les royaumes cétacés. Nous payons, et nous passons outre.

A un quart d'heure de là, nous avons en vue Mentone, la capitale du pays au moins en étendue et en population. C'est bien la plus jolie, la plus vivante, la plus pittoresque capitale qui se puisse voir, sans compter l'admirable golfe qu'elle domine et le magnifique pays dont elle est entourée. Nous y faisons notre entrée, et tout à l'heure nous voici chez le second frère, qui aussitôt appelle, carillonne et dispose tout pour faire honneur à la signature de son aîné. Le déjeuner surpasse en effet tout ce qu'on a vu jusqu'ici, et, contre notre ordinaire, nous sortons de table n'ayant presque plus faim. Des pêches, des grenades, des raisins, des figues, des brioches, du salam, qui se vendent à vil prix dans toutes les échoppes, achèvent de nous rassasier.

Comme la chaleur est grande et que l'occasion s'en présente, M. Töpffer loue ici une grande barque de voiture qui portera jusqu'à l'autre frontière

de la principauté tous ceux qui ne peuvent pas entrer dans notre voiture de secours. Le contrat passé nous partons sans retard; car sept lieues encore nous séparent de Nice, où nous voulons arriver ce soir!

Ah! quelle route, quelle contrée, quel bon petit territoire accidenté, feuillu, odorant, quel pocket et confortable royaume! Tout y paraît disposé pour le plus grand plaisir des yeux, et des montagnes hautes et boisées qui semblent ici évaser, là-bas aplanir, plus loin cintrer leurs flancs pour mieux enserrer ce paradis. Cette jolie principauté a du reste des frontières naturelles parfaitement tracées; elle a ses golfes aussi, ses îles, son port, ses routes, ses forêts ombreuses, ses rochers sauvages, ses climats tièdes, frais ou ardents; et des orangers en fleur, des citronniers au brillant feuillage, décorent tout ce que n'ombragent pas des bouquets de platanes, de caroubiers, de chênes verts. Enfin, au-dessus de ce riche espalier, des rampes verdoyantes, des cimes majestueuses.

Arrivés à l'autre frontière, qui se trouve être sur une sommité, il nous reste à faire trois lieues de descente pour arriver à Nice. M. Töpffer congédie la voiture de Mentone, et comme il a été fort content du postillon, il lui offre cinq francs de bonne main. Mais celui-ci lui répond qu'il veut rire. M. Töpffer proteste qu'il n'a point la moindre intention de rire, et qu'au contraire jamais il n'a été plus sérieux. « Allons donc! avec vos cinq francs! — Vous ne

les voulez pas? — Non. — Comme il vous plaira. » Alors le postillon, changeant de ton, insulte, menace, parle du commissaire. « Allons-y, dit M. Töpffer, je ne demande pas mieux, vraiment. » Et les voilà en recherche du cadi, que l'on trouve juché dans une chambre haute, petit chenil seigneurial avec paperasses et écritaires.

M. Töpffer a de la peine à découvrir le commissaire parmi ces paperasses. C'est en effet un tout petit gros homme oblong, qui dépasse seulement du menton une grande table recouverte d'un tapis. Il est d'ailleurs encadré dans quatre ou cinq grands in-folio de registres qui le masquent presque entièrement. Le postillon expose son affaire mielleusement et chapeau bas. « Monsieur le commissaire sentira, dit-il, que traîner quinze personnes ce n'est pas peu de chose. D'ordinaire six huit au plus... mais quinze! » Après quoi le petit commissaire se ramasse en pelote pour digérer sa pensée, qu'il ne tarde pas à expectorer en ces termes, avec un timbre raminagrobis :

« Cocher, monsieur me paraît un homme raisonnable (M. Töpffer s'incline), et votre raisonnement me paraît à peu près dénué de raison. Il n'est point vrai, cocher, que vous avez traîné quinze personnes; ce sont vos chevaux qui ont fait cette besogne. Or, les trente francs convenus à Mentone sont justement destinés à payer cette besogne de vos chevaux, sans que vous soyez fondé à réclamer, en ce qui vous concerne, une bonne main extraordinaire.

Laissant donc cet argument de côté, il ne vous reste qu'à faire valoir vos services personnels, et il me paraît, cocher, qu'à cinq francs ils ne seront pas mal rétribués. En sorte que si monsieur voulait bien



y ajouter un franc, en considération de ce que je puis certifier que vous êtes un brave homme chargé de famille, il me paraît que vous n'auriez rien de mieux à faire que d'accepter avec beaucoup de reconnaissance. J'ai dit. » Après ce petit raisonnement qui en vaut bien un autre, le petit gros com-

missaire congédie les parties et se ramasse de nouveau en pelote.

La nuit arrive et Gail s'écloppe. Tout en se traînant à l'arrière-garde il s'emplit d'humeur contre Nice, et il lui arrive ce qui arrive à tous les Juvénal quand l'humeur s'en mêle : *Facit indignatio versum* :

Nice, mautite ville,
Faut être un impécile...

Et puis c'est tout : le reste ne peut pas venir. Grand dommage, car c'est la seule ode que Gail ait jamais composée, et il est à croire qu'il n'en composera plus.

A Nice, nous allons descendre chez le troisième frère, qui porte un bonnet de loutre. C'est le plus fashionable et le moins gracieux des trois. On lui exhibe le bon, qui ne lui fait plaisir qu'à moitié. Toutefois il s'empresse, et nous ne tardons pas à oublier nos fatigues au milieu des douceurs d'un excellent hôtel.



DIX-NEUVIÈME JOURNÉE

Il faut que l'ode de Gail soit belle d'expression, vraie de sentiment, remarquable d'harmonie, car, dès ce matin, et par dix fois chacun durant le cours de la journée, nous redisons isolément ou en chœur : Nice, mautite ville, etc...

Et d'abord, les cousins ont profité de l'ombre de la nuit pour nous rendre méconnaissables d'ampou-

les et de rougeurs; c'est à se prendre les uns pour les autres. Nice, mautite ville, etc.

De plus, Nice est une ville assez jolie, si l'on veut, mais sans caractère, ni française, ni piémontaise : un ramassis d'aubergistes, de teneurs de chambres garnies, d'étiques, d'asthmatiques, de pulmonaires, de tousses-creux; une sorte d'herbier où sèchent ployées entre deux flanelles des fleurs de climats divers, les unes jolies et qui ont du charme encore, les autres communes et qui n'en ont jamais eu. Nice, mautite ville, etc.

De plus, la première affiche qui frappe nos yeux, c'est celle du théâtre où nous nous sommes promis d'aller. On joue... relâche. Nice, mautite ville, etc.

De plus, chaleur brûlante, poussière de Sahara, et à M. R***, qui entre dans le plus beau café de l'endroit pour y demander un sorbet, l'on offre à la place du racahout des Arabes! Puis, comme il s'indigne : « C'est, lui repart le bourgeois, c'est à l'usage du racahout que la famille du Grand Seigneur doit de se porter toujours si bien. — Je me moque bien de la famille du Grand Seigneur! répond M. R***. Nice mautite ville, etc. »

De plus on vous prend votre passeport à Nice, et puis, rattrapez-le. De police en consuls, de consuls en police, c'est une récréation, et pas gratuite, qui dure toute la journée. Rien qu'au consul français, nous laissons quinze francs. Nice, mautite ville, etc.

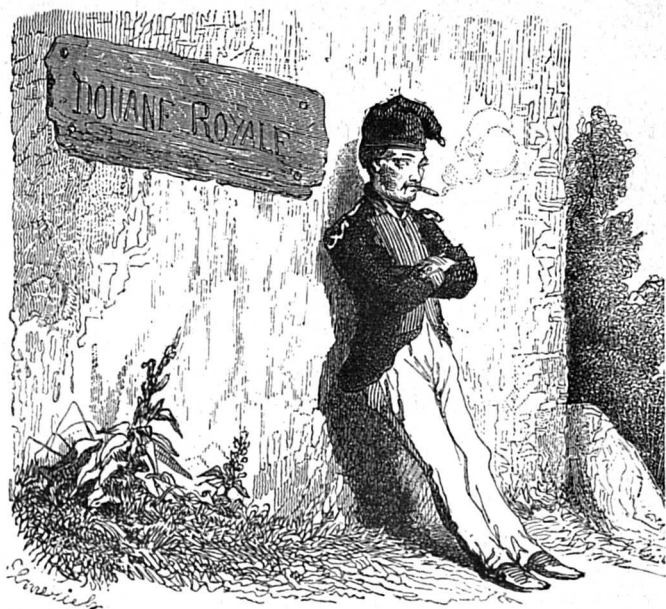
De plus, nous allons nous baigner. Pendant qu'on

se rhabille, arrivent vingt-cinq hommes qui jettent à la mer un immense filet. Le filet jeté, de la grève les vingt-cinq hommes tirent, tirent, tirent, et le filet amène une grosse pierre et quatre goujons. Nice, mautite ville, etc.

Après quoi, pour dormir, chacun ferme sa cousinière; mais alors voici la suffocation, et chacun ne peut plus fermer l'œil...

Nice, mautite ville,
Il faut être un impécile... etc.





VINGTIÈME JOURNÉE

En quittant Nice, nous laissons derrière nous les Apennins, et plus rien, si ce n'est l'horizon de la mer, ne ressemble aux sites de la Corniche. Pendant que nous cheminons, un coup de fusil se fait entendre dans un taillis, et un malheureux oiseau blessé et haletant traverse la route, poursuivi par deux chiens qui attendent sa chute prochaine. Nous

ne voyons pas l'issue du drame, mais d'emblée, nous ne sommes pas pour le chien.

Bientôt nous atteignons la frontière de France : c'est à Saint-Laurent-du-Var, au delà d'un pont immense jeté sur des prairies que le Var dans ses jours de fête inonde de ses flots. Quand on a franchi le pont, on trouve devant soi quatre ou cinq baraques remplies d'employés et de gendarmes. Au nom du roi de France ces messieurs vous prient très poliment d'entrer, de déclarer, d'exhiber ; au nom du roi de France et poliment toujours, ils vous présentent une carte à payer. Ohé ! c'est cher ! et jamais aubergiste piémontais, jamais hôtesse lombarde ne nous écorcha de la sorte.

A Saint-Laurent-du-Var, nous payons sous trois formes. C'est d'abord quinze nouveaux francs pour notre même passeport. Cette plaisanterie fiscale, si promptement renouvelée, nous fait l'impression d'une très brutale récidive ; aussi, n'étaient messieurs les gendarmes, nous essayerions en vérité de défendre nos deniers contre messieurs les employés, dont trois ou quatre sont étiques et les autres portent des lunettes.

C'est ensuite seize francs pour quelques petites boîtes de bonbons de Gênes, que quelques-uns de nous ont achetées pour les offrir à leurs parents. A quelques jours d'ici, aux Marches, quand nous voudrons passer ces boîtes *de France en Savoie*, l'on nous dira : « Vous avez-là, messieurs, des articles qui payent des droits, mais nous voyons assez que

vous n'êtes pas des marchands. Ce sont, n'est-ce pas, de petits présents?... C'est bon, passez. » Voilà qui est parlé! et vive le roi de Sardaigne, qui n'a pas changé, comme son collègue le roi de France, nos confitures en déconfiture. Seize francs! Fi! les boîtes n'en n'ont pas coûté douze.

C'est ensuite quinze francs pour que la voiture puisse entrer sur le sol français. « Je vous dis, leur crie le cocher, que la voiture est au monsieur. — Eh bien, allez le chercher. » En ce moment arrive le monsieur en personne, à qui le cocher n'épargne pas des clignements significatifs. « Déclarez-vous, monsieur, lui dit le chef, que cette voiture vous appartient? — Oui, répond le cocher, — Non, répond M. Töpffer. » Les quinze francs sont comptés, et c'est bien le cas de dire : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

Pendant que ces choses se passent, on toise nos pauvres chevaux, on dresse leur signalement, on leur fait acheter un passeport privé, et dans la crainte qu'ils n'aillent être vendus ou échangés en France (notre cochers'écchangerait plutôt lui-même), on exige le dépôt de cent et dix francs qui seront rendus au bureau de sortie, si nos chevaux ne viennent pas à périr, si l'on n'est pas forcé d'en remplacer un, si le cocher ne perd pas son reçu, si le signalement est exact et si le bureau de sortie n'a pas la berlue.

Enfin, chose infâme, l'on nous palpe dans une dernière et abjecte baraque. Il y a des gens telle-

ment civilisés, qu'ils trouvent cela assez naturel : « Après tout, disent-ils, c'est une formalité, et des formalités, qui s'en formaliserait ? » Il y en a d'autres qui trouvent cette pratique humiliante, ignoble, intolérable. Payer, passe encore ! mais soi, honnête particulier, être livré aux crasseuses mains de la lie des douaniers ! être fouillé dans ses poches, palpé dans ses membres, traité comme un ballot de contrebande !... C'est bien plus révoltant encore que ne peut l'être la plus extravagante des extorsions. Encore une fois, jamais, je ne dis pas en Suisse, où de temps immémorial ces pratiques sont aussi inconnues qu'impossibles, mais jamais en Lombardie, jamais dans les États sardes, que nous avons traversés vingt fois et dans tous les sens, rien de pareil ne nous est advenu ! Aussi, à peine sommes-nous hors de la portée de MM. les gendarmes, que nous entonnons en chœur une philippique à nous faire incarcérer tous pour dix ans, si le lieu était public et la police par là. Pour le cocher, il ne philippise pas ; mais, jaune d'aigreur et suffocant de rancune : « Que monsieur ne m'eût par démenti, murmure-t-il, et nous arrachions quinze francs à ces voleurs. Car enfin, si ça va de ce train, que lui rapporterai-je, à mon maître ? »

Ainsi allégés, nous nous acheminons sur Antibes, où l'on entre par une espèce de porte de Cornavin. Cette ressemblance inattendue avec quelque chose de Genève nous dispose en faveur de l'endroit. L'hôtel s'y bâtit, mais sans attendre qu'il soit ter-

miné, nous y déjeunons parmi les échelles et sous une pluie de plâtre frais. Déjà nous pouvons reconnaître que nous avons affaire à une population d'une qualité supérieure à tout ce que nous avons vu depuis notre sortie de Savoie. L'ordre, la propreté, l'esprit de travail et de famille recommencent à se montrer ; la probité chez les hôtes n'est plus une exception ; les bienfaits d'une liberté et d'une instruction plus grandes se manifestent par des traits intéressants. Du reste, ici comme à Oneglia, nous tombons sur une série récurrente d'aubergistes apparentés ; seulement, au lieu de frères, ce sont des sœurs. La sœur d'Antibes nous donne un bon pour la sœur de Grasse, et, munis de cette pièce, nous nous remettons en route en tournant le dos à la mer et la face à la Suisse. Rien que cette évolution fait surgir dans nos esprits l'impression du retour.

A partir d'Antibes, le pays va s'élevant de plus en plus. Il est beau, riant, fertile, solitaire. Toutefois, voici des gens qui font la vendange : « Hé ! dites donc, voulez-vous nous vendre du raisin ? » Un bonhomme qui voit bien que nous n'aspirons qu'à nous régaler repart aussitôt : « Non, messieurs, ici le raisin se donne et ne se vend pas. » Belle réponse, et qui vaut, ma foi, celle de Cambronne. L'on nous charge de grappes magnifiques et nous continuons de monter.

Cependant la nuit nous surprend que nous sommes encore bien loin de Grasse, et des lumières qui semblaient briller tout près de nous

aux maisons de la ville, en trompant sur la distance, nous font paraître la dernière lieue interminée et interminable. Grasse est une jolie petite ville, bâtie en forme de croissant, à mi-hauteur d'une montagne. L'industrie des habitants, c'est de mettre en pommade tout le jasmin de la contrée et toutes les roses d'alentour. Que ne s'oignent-ils donc de leur pommade ces braves gens ! Au lieu de tout cela, tous, du premier au dernier, fleurent, à qui mieux mieux, l'ail de Provence.

La sœur de Grasse nous reçoit fort bien, ainsi que M. Gimbert, son gros époux. Ce sont des hôtes bons, probes, remplis d'attention ; mais ils ont un sommelier outrecuidant et maladroit qui dit toujours : « Laissez-moi faire. » Ce drôle s'y prend de telle sorte, pour nous avoir à meilleur marché un mulet qu'on offrait de nous louer pour dix francs, qu'en peu d'instant ce prix monte à vingt, puis à trente, puis à trente-six francs, et par faveur encore. De tout temps on a vu de ces officieux qui, pour tirer un homme de l'eau, ne manquent pas de l'y avoir noyé préalablement.

Du reste ce mulet indique une modification dans notre façon d'aller. C'est que l'heure est venue pour M. Töpffer où, s'il n'aime mieux rester en place et se fixer à Grasse, il lui faut absolument se choisir un chemin de retour parmi les trois qui s'offrent à lui. Le premier prend par Aix : il est long, poussiéreux, route royale, pont aux ânes ; nous n'en voulons pas. Le second prend par Draguignan, Aups,

et rejoint à Digne la route de Grenoble ; il est moins long, mais tout aussi battu : nous en faisons cadeau à notre cocher, qui y fera passer la voiture. Le troisième prend par les montagnes, s'enfonce dans un pays désert et coupe droit sur Digne : c'est celui que suivit Bonaparte échappé de son île d'Elbe ; c'est celui qu'échappés de notre voiture nous voulons suivre aussi pour marcher dételés de cette caisse à quatre roues qui vit de régime et mange à ses heures.





VINGT ET UNIÈME JOURNÉE

Dès l'aube, toute la famille Gimbert est debout qui s'efforce de nous préparer un déjeuner au café; mais, faute de notions sur l'objet, elle s'y embrouille, s'y entortille, et finalement invoque notre aide. Le déjeuner alors ne tarde pas à éclore; mais si la pommade abonde à Grasse, le beurre y est rare, et le lait, par malheur, y est jasminé un peu. Après le repas, M. Gimbert, gros ourson frotté d'ail et rempli d'amicale bonhomie, nous fait la conduite jusqu'au-dessus des hauteurs; puis, après qu'il nous a introduits dans le désert, il prend congé et s'en retourne à ses affaires.

Nous venons, en effet, d'entrer dans un pays de pierres, dans une Arabie plus pétrée encore que

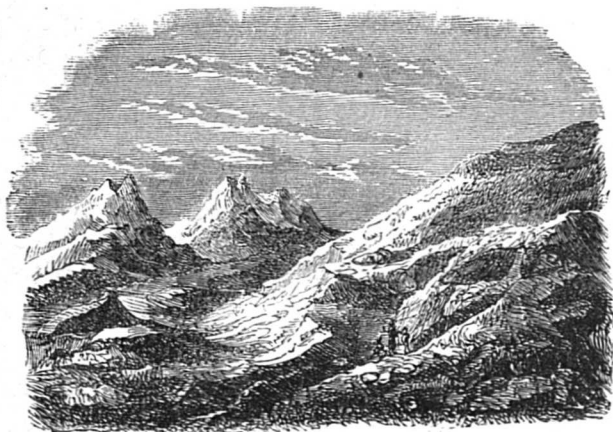
l'autre, sans pâturages, sans végétation, hormis ci et là un figuier solitaire qui confit abrité sous des roches grillées, quelques bouts d'herbages où paissent des moutons maigres. Néanmoins libres que nous sommes désormais, et tout réjouis de n'avoir



plus à auner nos étapes, ni à restreindre ou à prolonger nos haltes au gré d'un cocher soucieux, nous cheminons avec bien plus de gaieté qu'à l'ordinaire, et, réunis tout à l'heure en assemblée souveraine, nous votons à l'unanimité qu'à l'avenir plus de voiture de secours ne nous accompagnera dans nos excursions.

De Grasse à Saint-Vallier, où Bonaparte déjeuna sous l'ombrage d'un gros tilleul, nous ne rencon-

trons qu'une caravane de messieurs à cheval et une petite fille qui vend des figues exquises. Mais de quoi donc déjeuna Bonaparte? Pour nous, nous déjeunons de lait de chèvre, de débris de viande, de café limoneux. le tout si rare, si rare, que nous res-

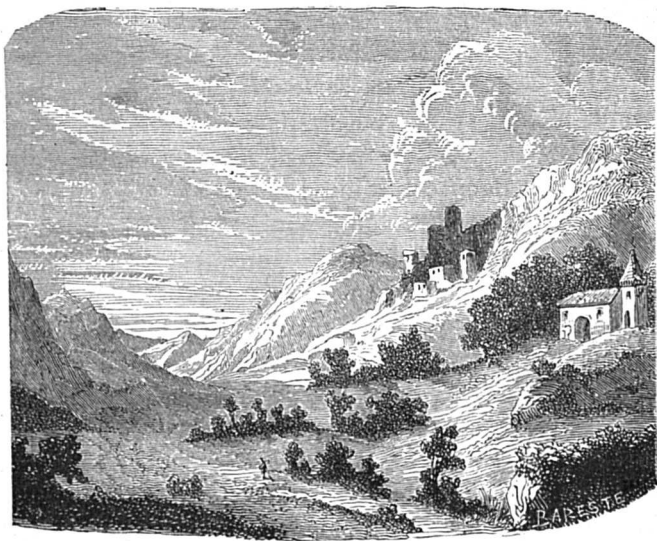


semblons bien plutôt à des gens qui jeûnent qu'à des convives qui déjeunent.

Il s'agit ensuite de pousser jusqu'à Castellane, qui est la sous-préfecture du pays; mais le soleil est déjà près de se coucher que nous en sommes encore bien éloignés. Heureusement que dès Saint-Vallier on nous a dit :

« Arrêtez-vous chez mademoiselle Marie, là vous aurez tout ce que vous voudrez. » L'avant-garde s'arrête donc chez mademoiselle Marie : c'est une

vieille fée qui habite un mauvais donjon livré aux poules et aux pourceaux. Et encore voudrions-nous partager avec eux, que mademoiselle Marie refuse de nous recevoir. « Poussez, nous dit-il, jusqu'au logis du Pin, vous aurez là tout ce que vous voudrez. »



M^{lle} Marie habite presque seule cette haute vallée, dont l'aspect est, sinon pittoresque, du moins poétique. Au moment où nous passons. l'on n'aperçoit dans toute l'oasis qu'un gardeur de moutons, affublé d'une peau de bête, qui longe un ruisseau en chassant devant lui son troupeau; à gauche, des rocs nus, déjà enveloppés dans l'ombre du soir, ferment

la vallée; de l'autre, le soleil dore une petite chapelle sise au pied de deux noyers, et sur les hauteurs on aperçoit les ruines d'une espèce de ville dépeuplée. Tout cet ensemble forme un tableau tranquille et mélancolique qui ne demanderait qu'un poète pour devenir sujet d'églogue, matière d'idylle.

Dans cette contrée sauvage, très peu de gens entendent le français, en sorte qu'il faut nous mettre nous-mêmes au provençal, que nous réduisons à un cliquetis de *z* et d'*s* artistement amalgamés. M. Töpffer fait, dans cet idiome nouveau, des progrès effrayants. « Donazis miz paniz, » dit-il aux gens; et ils ne manquent pas de lui apporter du pain. Alors l'aplomb lui vient avec le succès, et il en est déjà à trouver que ceux qui ne l'entendent pas du premier coup sont des rustres, qui de leur propre langue n'ont encore saisi ni le génie pittoresque, ni l'accentuation musicale.

Cependant, nous atteignons un canton boisé, et, au sortir de la nuit des forêts, voici en vue le logis du Pin. Ohé! c'est un donjon plus solitaire encore, plus abandonné que celui de mademoiselle Marie; une vraie caverne de voleurs, pour peu que ce ne soit pas un nid perdu d'hommes très vertueux. Entré le premier, M. Töpffer n'y trouve qu'une vieille montagnarde aux joues hâlées, au timbre mâle, qui lui tient un long discours en azis-mis absolument intelligible, mais très comiquement entrelardé de ce propos familier : « Soyez tranquille, mon ami. »

Avant d'être tranquille, M. Töpffer parcourt le donjon et inventorie les ressources.

C'est d'abord un fruitier et une salle haute, le tout sans portillons ni fenêtres. « Faraz bien froidaz, madamaz. — Soyez tranquille, mon ami. »

C'est ensuite une salle basse où figurent une table longue portée par des jambes en croix, des bancs



chancelants, une sainte collée à la muraille, et, tout à côté, Bernadotte qui semble vouloir, d'un coup de sabre, la fendre en quatre. Des peaux de lapin suspendues au plafond oscillent à l'envi après avoir décoiffé au passage. A chaque casquette qui tombe : « Soyez tranquille, mon ami. »

Du reste, en fait de vivres, on découvre une soupe qui est en train de cuire, des raisins appendus au plafond du fruitier, quelques tranches de mouton salé, une volaille froide et de la salazdazes. « Va

bien, maz, des pomis dis terras, madamaz ? — Soyez tranquille, mon ami... Embrouillaz-miz pas. »

Pendant que nous mettons la table, la vieille fait diligence, et bientôt tout est prêt. La soupe est délicieuse, le mouton immangeable, la salazdazes au pur quinquet, et de pommes de terre, point. Mais vienne la volaille !... Dans ce moment le matou du Pin s'en régale. Soyez tranquille, mon ami, les matous ne s'embrouillaz-miz pas.

Pour dessert, l'on va se coucher. Les lits sont faits de la dépouille des bois, et les couvertures de la dépouille des lapins, c'est-à-dire fort bons, en vérité. Pendant que nous y goûtons les douceurs du sommeil, la vieille travaille à une soupe monumentale, qui doit faire le charme de notre lever et la gloire de notre lendemain.





LA VIEILLE ET LA SOUPE

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE

Vers l'aurore, le froid devient si âpre dans nos dortoirs ouverts, que, secouant nos peaux de lapin, nous courons nous réfugier autour de l'âtre où cuit la soupe. Alors la vieille : « Soyez tranquille, mon ami ; » puis, après nous avoir distribué des ustensiles, et sans même déplacer la chaudière, elle se

met à servir à chacun sa portion, avec toute la bonne grâce d'une vivandière qui se plaît à bien réconforter des petits tambours transis. De l'énorme bouillie, il n'est laissé goutte, et nous quittons le logis du Pin, sinon repus, du moins convenablement ballonnés.

Le pays redevient pétré. Mais près de Castellane la vallée s'élargit, et quelques semblants de fertilité se font apercevoir ci et là. Castellane est un groupe de masures avec un fumier devant chaque porte : le tout s'appelle une sous-préfecture. Pour la vie, le mouvement et la magnificence, notre Thonon est auprès une Babylone. Avec cela, une population de bonnes gens, industriels, aisés, et qui ont l'air contents d'être au monde. Pourquoi pas ? Ils ont leurs pierres, leur beau soleil, des moutons à revendre, et, relégués dans ce coin de royaume, loin des spectacles et des exemples qui excitent l'envie et qui attisent l'ambition, ils y vivent de leur petite vie de canton, tranquilles, occupés et bien chez eux. On serait heureux à moins.

Nous allons descendre chez M. Lyons, qui tient le premier hôtel de l'endroit, avec enseigne à la muraille et fumier devant le seuil. M. Lyons est absent ; on va le chercher parmi les pierrailles des environs.

Retrouvé enfin, M. Lyons accourt pour déclarer qu'il n'a pas une côtelette à nous offrir ; mais qu'il va faire un tour de pays pour ramasser des vivres.

Sur ce, M. Lyons repart, et M^{me} Lyons et les demoiselles Lyons, deux fort jolies personnes, coiffées en cheveux, sveltes, propres et basanées. Pendant leur absence, un ami de l'hôtel nous entretient, qui se trouve être l'inspecteur des eaux et forêts ! Ohé ! embrouillaz-miz ! Inspecteur des pierres, passe encore ! mais des eaux, mais des forêts, dans le



pays le plus chauve et le plus desséché de la création !

Au bout d'une demi-heure environ, la famille Lyons reparaît chargée de lièvres, de pigeons, de gibier de toute sorte, et au même instant un homme vient à passer qui offre à vendre du poisson de mer. « Pour le coup, messieurs, s'écrie le père Lyons, vous aurez une soupe au poisson ; un peu de patience, et vous verrez ! » Qu'on juge de l'épanouissement d'espoir, d'attente, de félicité avec lequel nous voyons ces victuailles et nous écoutons

ces paroles... Bientôt tout est prêt, et, servis par les deux jeunes demoiselles, nous absorbons avec un inénarrable plaisir tout ce qui se présente. La soupe au poisson, traitée par le père Lyons, est de toutes les soupes la plus savoureuse et la plus appétissante.

C'est cruel, lecteur, n'est-ce pas, d'insister ainsi devant vous sur le vif agrément de ces banquets sans pareils, où tout s'est rencontré de ce qui rend un régal exquis, brillant, parfait? C'est de goût médiocre aussi, n'est-ce pas, de vous entretenir si souvent, et avec un si visible contentement, de ces détails de cuisine et de gastronomie?... Mais qu'y puis-je faire ! Passer outre sans chanter mon hymne à ces souvenirs si fleuris, et qui comptent, sinon parmi les plus pratiques, du moins parmi les plus joyeux du temps passé, m'est impossible, et j'aime mieux encore faire quelque brèche au bon goût que d'aller manquer de gratitude envers cette bicoque ignorée, envers ces bonnes gens de la famille Lyons, envers cette table propre et chargée de mets, autour de laquelle, préparés par l'abstinence, secondés par la fortune et comblés par la cordialité, nous fîmes une chère si merveilleuse. Mais il y a plus, je voudrais vous inspirer l'envie de connaître par vous-même la charmante allégresse de ces festins de hasard dont la faim est l'assaisonnement, et que transforment si promptement en une véritable fête le contraste, la nouveauté, l'imprévu des ressources et aussi la bonne grâce des hôtes. Toutefois, n'allez pas, prenant mes tableaux pour des indications et

notre plaisir pour les arrhes du vôtre, chercher à Castellane ce qu'il nous est arrivé d'y rencontrer, car, en ces choses d'accident, on ne peut rien faire renaître; et qui sait d'ailleurs si, à cette heure, le père Lyons vit encore, ou si, toujours demoiselles gracieusement accortes, ses deux filles seraient les pourvoyeuses de votre chère et les servantes de votre banquet? Mais lancez-vous dans le genre de vie qui comporte presque inévitablement ces aubaines fortunées; allez, marchez devant vous au travers des contrées, au-devant de bonnes gens; et le contraste, et la nouveauté, et l'imprévu, et la faim surtout, changeront, pour vous comme pour nous, en incomparable trésor la trouvaille inespérée de quelques modiques provisions. Puis, quand viendra l'âge de garder le logis, visité alors par ces souvenirs, comme nous encore vous redirez, non pas sans mélancolie, mais avec un reconnaissant essor du cœur: « Que de joies pourtant j'ai goûtées! et en fait de bons gros plaisirs, à la fois vifs et sains, qui donc pourrait m'en signaler que je n'aie pas cueillis et savourés? »

D'ailleurs, lecteur, ces plaisirs, quand même ils ont pour occasion des choses de bouche et de régal, ce serait ne les comprendre pas du tout que d'aller les confondre avec les joies purement matérielles de la gourmandise satisfaite; et pour ce qui est de nous, s'ils étaient d'estomac, plus ou autant que d'esprit ou de cœur, nous serions porté à en médire bien plutôt qu'à en faire l'éloge ou à en retracer le

tableau. Il n'y a, en effet, que de brutaux gourmets qui puissent se plaire à des ressouvenirs de truffes ou de coulis; et ces hommes-là, quand l'âge vient à leur interdire leur chère d'autrefois, c'est, non pas de mélancolie ni de reconnaissants pensers qu'ils sont visités, mais d'ignobles regrets et d'impuisantes envies. Certes, la faim conquise, l'appétit acheté, sont d'autre sorte déjà que le palais chatouillé, que la gourmandise séduite; mais, en outre, l'esprit d'observation, la gaieté, la bienveillance, mis en jeu tous à la fois par l'aspect des incidents, par le bien-être de l'arrivée, par le besoin et le bonheur de se complaire mutuellement, sont les naturels accessoires de ces banquets de taverne. Et c'est bien pourquoi, au rebours de ce que nous disions tout à l'heure, le souvenir en est non pas joyeux seulement, mais poétique aussi, comme l'est tout souvenir de ce qui fut charmant de vivacité, brillant de joie, vivant de belle humeur et d'expansive cordialité.

Au surplus, si les plaisirs de la table, réduits ainsi à n'être vifs que par l'assaisonnement des privations et de la fatigue, et à ne devenir sans pareils qu'à cause de l'allègre disposition des convives, s'ennoblissent réellement et viennent prendre rang parmi les bonnes joies de ce monde, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont aussi leur élément gastronomique, leur physiologie, bien humble sans doute, mais riche en règles pratiques et en bienfaisants aphorismes. Cette physiologie, il nous appartiendrait, ce semble,

de la faire, à nous qui avons, pendant un grand nombre d'années, hanté périodiquement les hôtelleries et les tavernes de tant de contrées diverses; mais pour tenter d'écrire un pareil livre, il faut plus de loisir que nous n'en avons, plus surtout de cette fleur d'esprit et de goût sans laquelle un sujet pareil devient bien vite rassasiant comme un mets sans sel, et plat comme un vin sans bouquet. Bornons-nous donc à formuler ici ce simple aphorisme, dont nous avons mille fois éprouvé la justesse : c'est que, pour le voyageur affamé qui sait prendre les gens, deviner les ressources, seconder les apprêts et pourvoir à la propreté, il n'y a pas de taverne écartée, pas de trou perdu, qui ne contienne tous les éléments d'un bon repas et quelque friandise en sus, figue ou raisin, fromage ou amandes, miel ou tartines.

Nous quittons à regret Castellane pour rentrer dans les solitudes pétrées. Les rocs ci et là sont appointis en pain de sucre ou dressés en pans de murailles : on dirait parfois les ruines d'une ville écroulée de la veille. Du reste, le seul passant à qui nous ayons affaire, c'est un vendeur de moutons, sensé, poli, henriquinquiste, et qui cause admirablement bien laines et procès.

Sur le soir, on atteint Barême, gros village, où l'hôte est un ladre sans entrailles, qui nous affame en règle. Par avarice, et pour n'avoir point de gages à payer, cet homme est maître et valet, hôte et cuisinier, sommelier et femme de chambre; en sorte

que ce n'est qu'après qu'il a lavé nos assiettes et soupé de nos débris qu'il peut s'occuper de faire nos lits. Enfin vers minuit tout est prêt, et c'est alors à qui se réveillera pour s'en aller dormir.





VINGT-TROISIÈME JOURNÉE

Pour la première fois depuis vingt-trois jours, le soleil se retire de nous, et des nuées tout aussi noires que les nôtres ont voilé ce ciel de Provence, dont les poètes vantent à l'envi la sérénité. En même temps, la contrée, déjà si nue, a pris l'aspect d'un lugubre océan, et du fond d'une gorge où nous allons entrer, accourt un vent pluvieux qui intercepte nos

paroles, qui ballonne nos blouses, et qui décoiffe nos têtes. Cette gorge, c'est l'Averne en personne. Plus de jour, plus d'air, plus de terre ; à la place, deux mornes palais de pierre, un bout d'étroite chaussée et, tout au fond, le Styx qui rugit et bouillonne.

Au plus noir du passage, nous atteignons un cavalier qui se prélassa sur un joli cheval bai. Salut de part et d'autre, après quoi nous le complimentons sur les beautés de la promenade. « Oui, dit-il, un pays pauvre, mais des populations honnêtes ; les affaires petites, mais sûres. » Nous voilà d'autant plus curieux de savoir quel genre d'affaires fait ce monsieur, lorsque, devinant notre pensée : « Je suis tailleur, messieurs. Nous habillons ces vallées. A cette heure, je me rends de bourgade en bicoque et de bicoque en chaumière pour faire choisir des étoffes et pour prendre des mesures. Pendant l'hiver on confectionne la marchandise, et au printemps on l'expédie. Depuis quinze ans, toujours la même chose ; aussi ces pierres me connaissent, » ajouta-t-il en souriant. Après quelque entretien encore, ce monsieur pique des deux, et bientôt nous l'avons perdu de vue.

Après deux heures de marche, une maisonnette se présente, nous y entrons en criant famine. Philémon et Baucis accourent, un vieux et une vieille

... ne marchant qu'avec peine.

Baucis nous met sur la table tout ce qu'elle a, du

lait, du fromage, des raisins, des noix et une tête de mouton que l'on s'apprête à diviser en rations. Mais quoi ? la cervelle n'y est pas ! « Attendez, attendez, » dit Baucis en s'éloignant, et bientôt de retour, elle apporte la cervelle soigneusement ployée dans du papier. Nous nous prenons à rire ; mais elle demeure sérieuse, car, à ses yeux, c'est d'un acte de probité qu'elle vient de s'acquitter. Cependant Philémon, qui s'est éloigné aussi, reparaît en traînant le sac de noix, et lui-même il en emplit nos poches, même après que nous venons de régler le compte de notre dépense. Il y a des ladres, il y a aussi des généreux.

Au sortir de cette chaumière, un homme qui se trouve là offre de nous faire gagner quatre heures sur le chemin que nous nous sommes proposé de suivre, si seulement, laissant Digne sur la gauche, nous voulons couper droit sur Marigé, deux lieues plus loin. Cette proposition nous séduit ; un exprès est envoyé à notre cocher pour qu'il ait à nous courir après, et nous nous engageons dans les pentes d'une montagne. Le sol est ici plus fendillé, plus aride, plus hideux encore que tout ce que nous avons vu. Néanmoins, le paysage est loin de manquer de caractère, et ces vastes nudités ont en réalité plus d'imposante grandeur que la plupart des paysages boisés et fleuris. Nous n'avons vu la Palestine, et en particulier la contrée où est assise Jérusalem, que dans les représentations plus ou moins fidèles de la gravure ou des panoramas ; mais, en vé-

rité, à plusieurs reprises, nous avons cru saisir entre ces représentations et les sites que nous avons ici sous les yeux une frappante analogie.

Au delà de la montagne, nous retrouvons tout ensemble et soudainement la grande route, les prairies, les arbres, et deux hommes qui paraissent



nous attendre. Ce sont en effet deux marchands de parapluies qui après avoir salué respectueusement toute la société, nous offrent leurs services. « Croyez-nous, messieurs, le temps changera, et vous serez aises d'être abrités. » Mais le soleil brille en ce moment, en sorte que nous laissons dire, et les deux marchands ont du dessous.

Plus loin une mendiante nous attend aussi pour nous tenir d'interminables discours en azès, et les sous qui pleuvent dans sa main ne font que rendre plus rapide et plus bruyant le flot de son éloquence.

A la fin, se taisant tout à coup, elle se retire à quelque distance, et là, dévotement agenouillée, elle implore en notre faveur la protection de sainte Madeleine. Un homme vient à passer : « Qué fay? — Prious (je prie), » dit-elle, et elle continue son orai-

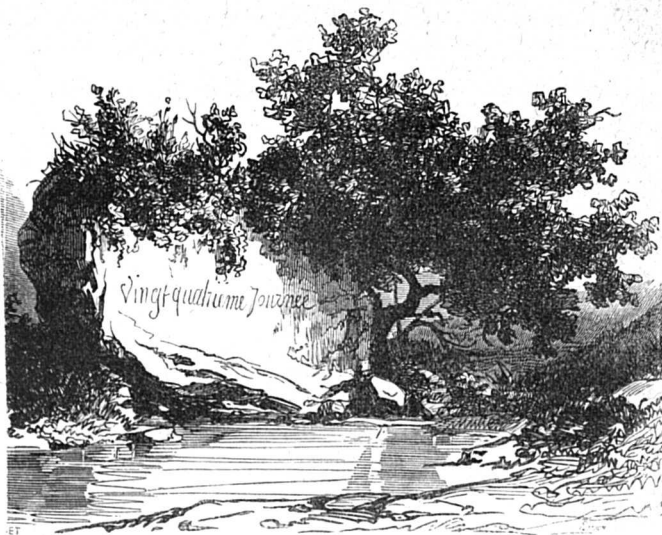


son. Pendant ce temps, le ciel s'est de nouveau chargé de nuées, qui se mettent à crever sur nos têtes, et les deux marchands, qui choisissent ce moment pour nous devancer, abrités sous de magnifiques parapluies, ne laissent pas que d'avoir du dessus. Nous arrivons à Marigé transis de froid et mouillés jusqu'aux os.

Dans toute cette région, les auberges offrent quelques caractères communs et distinctifs. L'ail et

l'huile d'abord, qui dominant dans tous les assaisonnements; ensuite, pas de couteaux, ils sont fournis par le consommateur. Dans les chambres à coucher, point d'eau, et du linge, pas davantage. Enfin, comment dirai-je... tous les endroits désirables, et pas l'endroit nécessaire. La clef des champs, rien d'autre.





VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE

Ce matin, pluie encore. Du reste, l'eau qui est tombée pendant la nuit a enflé les torrents au point que sans la voiture, il nous serait impossible pour l'heure de continuer notre voyage dans ce pays sans ponts. A chaque fois donc, on la charge devant, derrière, sur l'impériale; le reste enfourche les chevaux et partage avec eux les grands coups de fouet au moyen desquels on les décide à gagner au travers des bouillons la rive opposée.

A Sisteron, l'hôte à qui nous avons été annoncés

par le commis tailleur vient au-devant de nous. C'est un vieillard gai, vif, bon enfant et farceur au non plus. « Accourez, accourez, braves gens, nous crie-t-il de tout loin, c'est ici le déluge qui commence, et vous allez rester huit jours dans mon arche, où il y a une paire de chaque espèce de bon gibier!... »



Nous entrons, la table est servie, le déjeuner tout prêt; c'est l'hôte qui nous sert. « Entendez-vous comme elle tombe! Bravo, je vous tiens! Commençons par ce lièvre; tâtez-moi ces perdrix, et vive le déluge! nous allons rire et nocer... » Mais après une puissante averse, le soleil reparaît. « Al-lons, s'écrie-t-il, je suis enfoncé! C'est égal, prenez mon nom, et recommandez-vous de moi, vous serez bien reçus partout. »

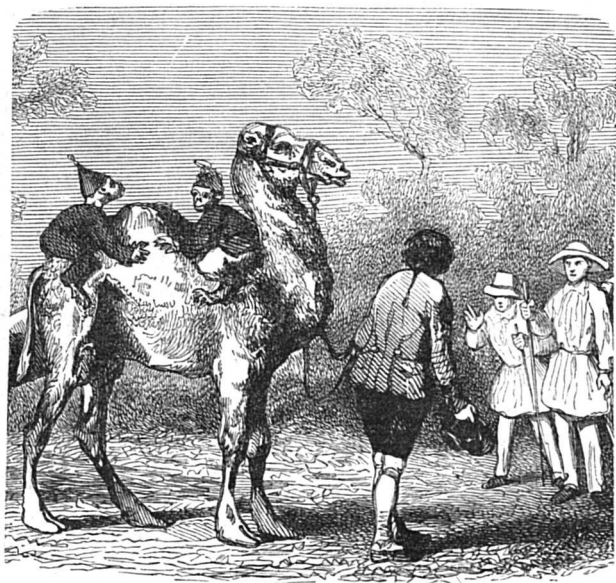
Mais que vois-je là bas sur la route, et serions-nous en Palestine tout de bon?... Un grand dromadaire et cinq ânon ! L'on marche, l'on approche ; c'est une ménagerie ambulante. Le dromadaire porte des singes habillés, les ânon sont chargés de



bêtes en caisse, et tout cela se rend à Sisteron, pour y embellir la foire du lendemain. Nous nous faisons donner, au beau milieu du grand chemin, une représentation complète. « Vous voyez, messieurs, le superbe porc-épic de M. Bouffon, géographe célèbre... Cet animal terrible triomphe de la force par la ruse... Quand il voit son ennemi, sous prétexte de le caresser, il le transplante, » etc., etc.

Sans autre aventure, nous arrivons très tard à la

Sauce, où tout le monde dort dans le village et dans l'hôtel. A force de vacarme pourtant nous finissons par trouver à qui parler, et, vers minuit, après de laborieux apprêts, nous pouvons enfin aller dormir à notre tour.





VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE

Mais ce n'est pas pour longtemps. Dès avant l'aube, une basse-taille rauque, caverneuse, funéraire, se met à pousser un quiqueri qui profondément apocalyptique... Ohé! un s'éveille, puis deux, puis trois, puis de chambrée à chambrée on s'appelle, on s'avertit, et à chaque retour harmonique de ce chant phénoménal, ce sont de grands éclats de rire. « Ce coq-là? nous dit l'hôte, il a fait la retraite de Russie, et voilà pourquoi. Son père avait le timbre en-

core plus bas. » Pour le coup, nous regrettons tous de ne l'avoir pas connu.

Vers six heures, nous dejeunons à Gap. L'endroit est riant, le pays est vert et boisé. Gap a été la paroisse de Réguis, ce digne curé dont les prônes, imprimés depuis sa mort, figurent aujourd'hui parmi les plus beaux modèles d'éloquence religieuse. Moins pompeux que Bossuet, Réguis en a la robuste vigueur et l'ample abondance, et bien peu de prédicateurs, parmi les catholiques surtout, sont à la fois aussi évangéliques quant à la doctrine, aussi pressants et aussi pratiques quant à la morale. C'est pour cela apparemment que, réimprimés à Genève par les soins d'un pasteur de notre Église, ces prônes y sont devenus plus populaires parmi nous autres protestants qu'ils ne le sont parmi les catholiques de France et à Gap même, où il nous arrive d'en entretenir trois ou quatre personnes qui n'en ont jamais ouï parler.

Après Gap, une montée interminable, de trois heures au moins, puis une descente en proportion qui nous conduit dans un canton où l'on vient de tenir la foire. Les uns, encore à table sous la feuillée, jasant, chantent, rient; les autres, avinés et chance-lants, se remettent en route précédés ou suivis des bêtes qu'ils ont achetées. Tout à coup les moutons de s'enfuir de-ci, les chevaux de se cabrer de-là : c'est un pourceau malcontent d'avoir été vendu qui crie, pousse, culbute, se débat, et finalement rebrousse au grand galop vers le boiton paternel en tirant son

acheteur après lui. Tout à l'heure on les perd de vue, et plus de nouvelles.

Au delà de ce canton, la nuit nous atteint; et Cor, où nous voulions arriver ce soir, étant encore bien



éloigné, nous allons frapper à la porte d'une belle maison qui s'élève isolée sur la lisière d'un bois. « Point de place, messieurs, nous dit l'hôtesse, je n'occupe que le bas de la maison, et tous mes lits sont retenus. — Eh bien, donnez-nous de la paille. — Je ne saurais où la mettre, mes bons messieurs ;

ainsi hâtez-vous de poursuivre votre chemin, vous trouverez un gîte à deux lieues d'ici. » Là-dessus, l'hôtesse ferme sa porte, et déjà nous nous disposons à suivre son conseil, lorsqu'un monsieur qui était à prendre le frais à deux pas de la maison s'approchant de M. Töpffer : « Ces jeunes gens, lui dit-il, sont fatigués. Veuillez, monsieur, monter avec moi. » M. Töpffer se laisse alors conduire jusque dans l'appartement supérieur, qui est grand, confortable et meublé avec luxe. « Vos messieurs, reprend l'inconnu, couchent à deux, n'est-ce pas ? Voici ma chambre. En voici une autre. Je vous ouvrirai mon salon. Veuillez me faire le plaisir de vous contenter de ce logement, que je mets à votre disposition. » M. Töpffer se confond en remerciements. « Je vous en prie, monsieur, brisez là-dessus. J'ai voyagé ; mon offre est toute naturelle. » Il s'éloigne alors, et nous ne le revoyons plus.

N'est-ce pas la peine, lecteur, de faire cent lieues, d'éprouver bien des fatigues et bien des privations, rien que pour courir la chance de rencontrer l'aubaine d'une hospitalité si noble, si simple, si dégagée à la fois, et d'embarrassantes instances, et de vaniteux empressement. Ah ! oui, sans doute, car si, d'une part, c'est à ces rencontres que le cœur goûte un pur et entier contentement, d'autre part, c'est en reconnaissant qu'elles ne sont point rares qu'il apprend à aimer les hommes et à croire aux bonnes qualités de notre espèce, deux sentiments excellents qui sont en tout temps un germe de bienveillance et une source

salubre de consolation, de douceur et d'équité. Pour nous, tant que nous nous sommes bornés à interroger les philosophes sur ce qu'il en est de notre espèce, nous n'avons su qu'osciller misérablement entre deux doctrines également funestes, celle de Rousseau, et, osons le dire, celle de Pascal ; celle que l'homme est naturellement tout bon, et celle que l'homme est naturellement tout mauvais ; en telle sorte que sur un point qui est pourtant si essentiel, si décisif pour la conduite de la vie, et auquel se rattachent intimement la plupart des principes de morale personnelle, nous ne savions que passer à l'égard de nos semblables d'une niaise estime à un stérile et desséchant mépris. Mais une fois affranchis de ce joug qu'impose le génie aux esprits encore peu formés, et quand les circonstances nous ont eu mis annuellement en contact avec des hommes de toute sorte, de tout pays et de toute condition, l'estime, tout en se tempérant, s'est fortifiée, et le mépris, remplacé le plus souvent par la compassion, a disparu sans retour. Ah ! le beau gain pour le bon sens, pour le cœur, pour l'âme tout entière, et combien dès lors nous avons jugé avec plus de rectitude, aimé avec plus de confiance, compris aussi avec plus de clarté, que le bon, puisqu'il est accessible aux autres, est accessible à nous-même, et que c'est à le poursuivre dans soi comme à l'honorer dans autrui que doit s'employer la vie.

Et pourtant j'aime, je vénère cette amertume religieuse de Pascal ; aujourd'hui que je ne m'en fais

plus comme autrefois une triste doctrine, j'y recours constamment pour nourrir mon âme d'humilité, pour connaître, guidé par ce maître, jusqu'où va la faiblesse de ma nature, pour m'abreuver à cette sublime mélancolie dont il soulève et remue le flot avec tant de puissance ! A lui le don d'attacher d'abord pour ébranler après, pour secouer, pour déraciner même ; et c'est bien pourquoi, aux intelligences trop faibles, ou encore aux âmes à la fois sombres et passionnées, la lecture de Pascal peut devenir dangereuse bien plutôt qu'utile, ou seulement indifférente.

Pour Rousseau, bien rarement aujourd'hui j'y ai recours. Je trouve trop de faux dans sa doctrine et trop d'emphase dans son éloquence ; sa façon d'envisager l'homme, plus encore que celle de Pascal, me mécontente et me répugne comme n'ayant que la factice autorité d'une thèse improvisée, que la fragilité d'un sophisme d'opposition ou de circonstance. Mais pourrais-je oublier jamais que c'est ce sincère et vigoureux champion du spiritualisme qui a été pour moi, à l'âge des ébranlements de croyance et des témérités d'esprit, le bouclier sauveur contre lequel frappaient sans me toucher les flèches empoisonnées de Voltaire, de Diderot, de toute cette phalange brillante et valeureuse de matérialistes déterminés ! Oh ! non, sans doute, car c'est là un éclatant bienfait dont l'influence se projette sur la vie entière et jusqu'à son dernier jour l'on doit être reconnaissant envers l'écrivain que fut assez fort pour main-

tenir en vous le principe de toute moralité élevée, de tout noble perfectionnement, de tout consolant espoir; celui-là seul sur lequel, temporairement disparues, les croyances chrétiennes ne tardent pas à revenir s'implanter et refleurir à toujours !

Mais il y a plus, un autre avantage dont nous avons été redevable à Rousseau, et non pas certes à Pascal, c'est celui d'avoir entrevu de bonne heure que si le mépris de l'espèce humaine, toujours lié au mépris de soi-même, est une doctrine avilissante et corruptrice que corrigent bien imparfaitement, même chez Pascal, la ferveur de son humilité et le rigorisme outré, mais respectable, de ses croyances; d'autre part, croire à la vertu, y avoir une foi ingénue, généreuse, est un acheminement à y tendre et le plus puissant encouragement à la pratiquer. Aussi bien avant que le commerce des hommes nous eût enseigné à voir en eux des créatures parfaitement susceptibles d'aimer et de vouloir le bien, parfaitement capables de le chercher et de l'accomplir, déjà ce trait d'Alexandre et du médecin Philippe, si éloquemment commenté par Jean-Jacques, nous avait révélé ce qu'il y a de grand dans la foi au bien, ce qu'il y a de corrupteur et de décourageant dans la défiante suspicion de tous les motifs et dans la négation intime de la vertu. Au surplus, tout en payant ici notre tribut de gratitude à ce philosophe, nous sommes loin de penser que la lecture de ses écrits soit salutaire au grand nombre des esprits jeunes encore et peu formés. Pour ceux qui sont

sains et bien préparés, elle les gâterait infailliblement; pour ceux, au contraire, qui prématurément introduits dans le cercle brillant des encyclopédistes, y ont déjà succombé sous la séduction de leurs paroles ou chancelé sous l'atteinte de leurs sophismes, elle les relève, elle les fortifie et, en les passionnant, elle les sauve.

Demain seulement, à la Mûre, nous apprendrons que le monsieur qui nous a offert ce soir une généreuse hospitalité se nomme Champoléon; qu'après avoir commencé par se faire ouvrier tanneur à Lyon, il s'éleva, par sa conduite et par son travail, à une condition meilleure, et que, possesseur aujourd'hui d'une belle fortune, il est revenu se fixer avec sa famille dans le pays de ses pères.





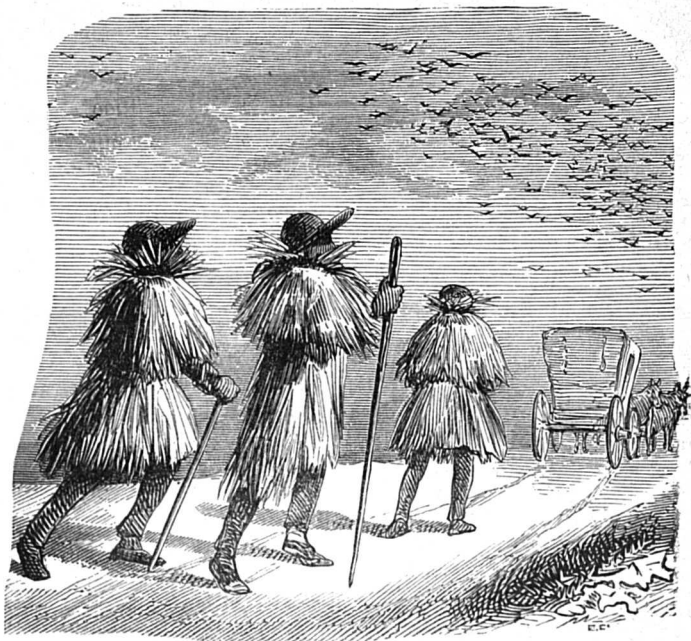
VINGT-SIXIÈME JOURNÉE

Nous laissons ici un billet de remerciements pour M. Champoléon ; puis, partis au petit jour, nous croisons à deux lieues de là le 15^e de ligne, qui se rend en garnison à Embrun. De toutes parts accourent des vendeurs de raisin, et, comme si nous étions du 15^e de ligne, nous nous pourvoyons aux prix courants.

Bientôt la Mûre est devant nous, tout près, à

deux pas; aussi nous nous moquons fort d'un naturel qui prétend que nous n'y arriverons pas avant une heure et demie de marche... Ce naturel avait raison. Voici tout à l'heure une fissure profonde, des zigzags de route interminables, et la Mûre tout là-haut qui nous attend sans faire un pas pour venir à notre rencontre. On y arrive enfin, mais le 15^e de ligne n'y a rien laissé, et nous y déjeunons de miettes.

Au delà de la Mûre s'ouvre un long ruban. Le pays est d'ailleurs assez joli, et nous suivons la rive de deux petits lacs qui, au sortir des Arabies d'où nous sortons, nous paraissent charmants. La nuit et la pluie nous atteignent en même temps, une heure avant Vizille, où nous allons descendre à la poste. A peine sommes-nous installés et en train de nous mettre à table, qu'une escouade de gendarmes commandée par un brigadier ivre investit la maison et pénètre dans la chambre à manger : « Que personne ne sorte ! Vous n'êtes pas tous là ! Du papier, de l'encre ! On va dresser le procès-verbal... » Au bout d'une demi-heure, en effet, le procès-verbal se trouve dressé, le souper tout froid, le sommeil le plus fort. Nous allons dormir.



XXVII^e, XXVIII^e ET XXIX^e JOURNÉES

Arrivé à Grenoble, M. Töpffer, encore indigné de la scène d'hier au soir, s'en va faire à la préfecture un petit bout de plainte qui y est fort bien reçu, en sorte que l'escouade de Vizille sera convenablement semorcée.

Dès ici nous rentrons dans notre route de l'an passé, en sorte que, sans nous arrêter nulle part, nous allons de nos trois dernières journées n'en

faire qu'une. D'ailleurs, la pluie, qui ne nous quitte plus jusqu'aux portes de Genève, nous force de prendre des voitures : plus de marche, partant, plus de descriptions, et plus d'aventures.

Au Touvet, on nous demande si nous faisons maigre. — Non. Et l'on nous sert maigre également. Ce n'était pas la peine de demander.

Aux Marches, le chef de la douane voit entre nos mains *Mes Prisons*, de Silvio Pellico. « Cette édition, nous dit-il, est prohibée, à cause d'une note insultante pour notre roi, et je serais en droit de la saisir... Mais vous n'en savez probablement rien, et ce n'est plus la peine d'être rigoureux. » Après quoi il se met à discourir avec beaucoup de goût sur les divers écrits de cet auteur, et nous le quittons tout raccommodés avec les douanes.

Quatre ou cinq des voyageurs sont répartis entre les trois sièges de nos voitures. Pour que la pluie ne finisse pas par les fondre en eau, on les empaille. C'est d'un effet charmant, et quand, pour se réchauffer, ils font un bout de marche, à voir ces fantômes, il y a de quoi rejeter sur la France et sur la Suisse tous les moineaux de la Savoie.

Voici le Châble, voici Salève, voici le lac et ses beaux rivages, voici le logis, où nous rentrons avec deux malades guéris et une riche besace de souvenirs.

TABLE

	Pages.
VOYAGE AUTOUR DU MONT-BLANC :	
Treizième journée.	1
Quatorzième journée.	26
Quinzième journée.	42
Seizième journée	60
Dix-septième journée	91
Dix-huitième journée	111
Dix-neuvième journée.	130
Vingtième journée.	142
Vingt et unième journée.	150
Vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième jour- nées	153
VOYAGE A GÈNES :	
Première journée	157
Deuxième journée	172
Troisième journée.	186
Quatrième journée.	196
Cinquième journée.	205
Sixième journée.	219
Septième journée	226
Huitième journée	236

Neuvième journée.	241
Dixième journée.	246
Onzième journée	250
Douzième journée	261
Treizième journée.	271
Quatorzième journée.	277
Quinzième journée.	282
Seizième journée	293
Dix-septième journée	299
Dix-huitième journée	306
Dix-neuvième journée.	314
Vingtième journée.	317
Vingt et unième journée.	324
Vingt-deuxième journée.	331
Vingt-troisième journée	339
Vingt-quatrième journée.	345
Vingt-cinquième journée	349
Vingt-sixième journée	357
Vingt-septième, vingt-huitième et vingt-neuvième journées	359
